rock&folk

// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

DEVO
VIVE LA DE-EVOLUTION !

GENE CLARK
OYSEAU DE MALHEUR

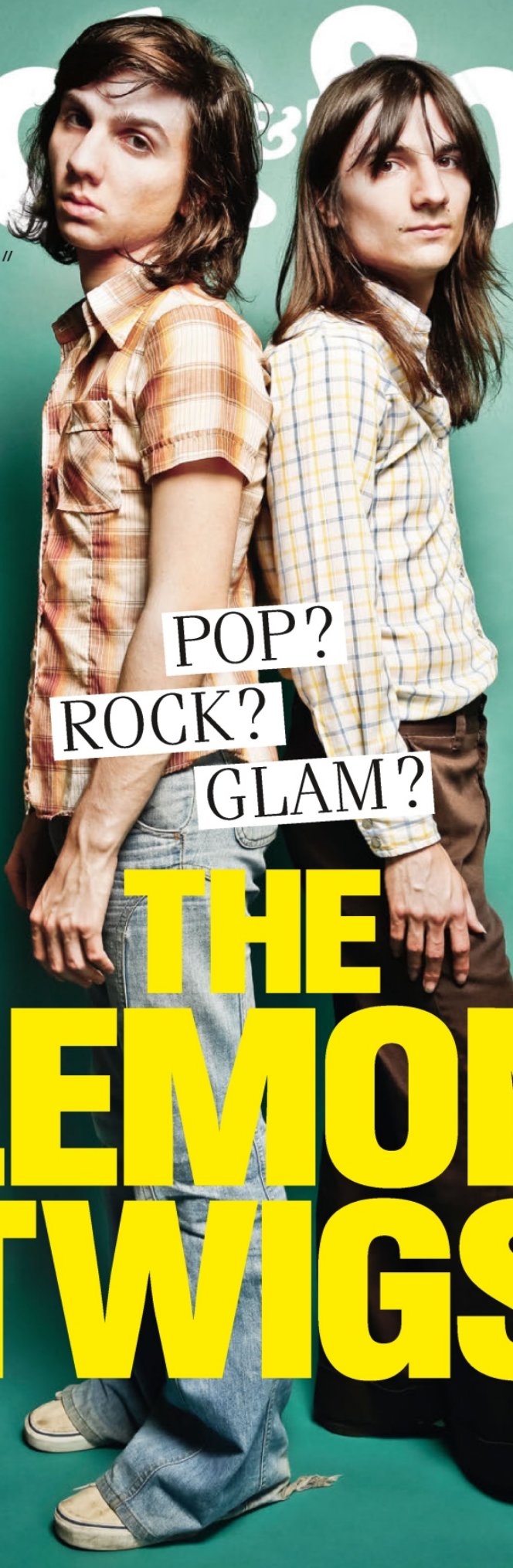
THE CORAL
OK ?

ROCK & CATCH
KO !

NILE RODGERS
CHIC, SES DISQUES A LUI

LES NUITS PARISIENNES
EPISODE 1
Drugstore & Champs-Elysées

ANNA CALVI
PETER ZAREMBA
YOU SAID STRANGE
MILES KANE
●●●



POP?
ROCK?
GLAM?

THE LEMON TWIGS

LES BEAUX GOSSES

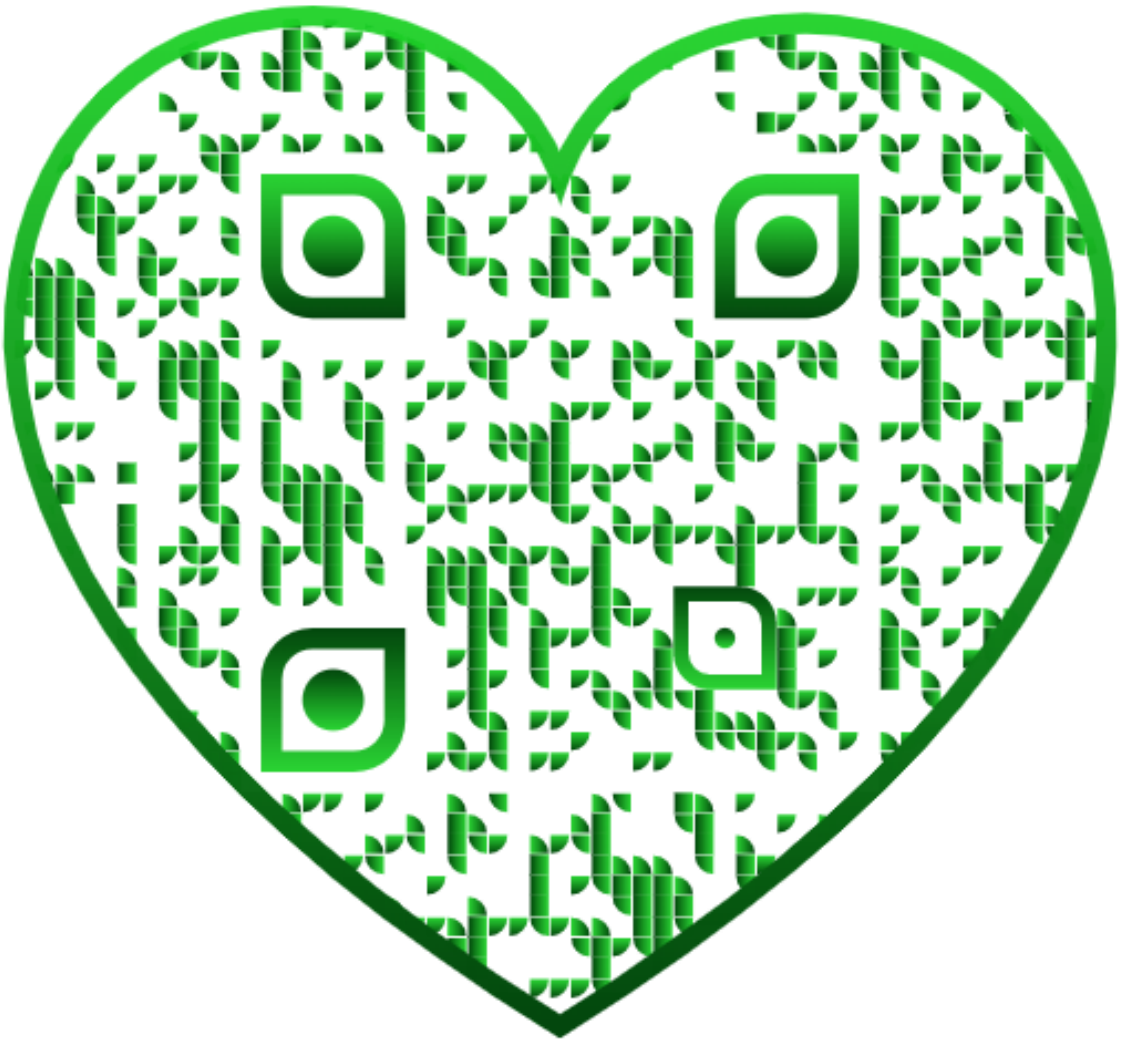
SEPTEMBRE 2018
N°613 / 6,50 €
MENSUEL

BEL 7,15 € / SUISSE 11,30 CHF
LUX 7,15 € / PORTUGAL CONT 7,40 €
CAN 11,30 $ CAN / ITA 7,40 €
DOM 7,40 € / N CAL (S) 975 XPF
POL (S) 1090 XPF
ESPAGNE 7,40 €
ILE MAURICE 7,40 €

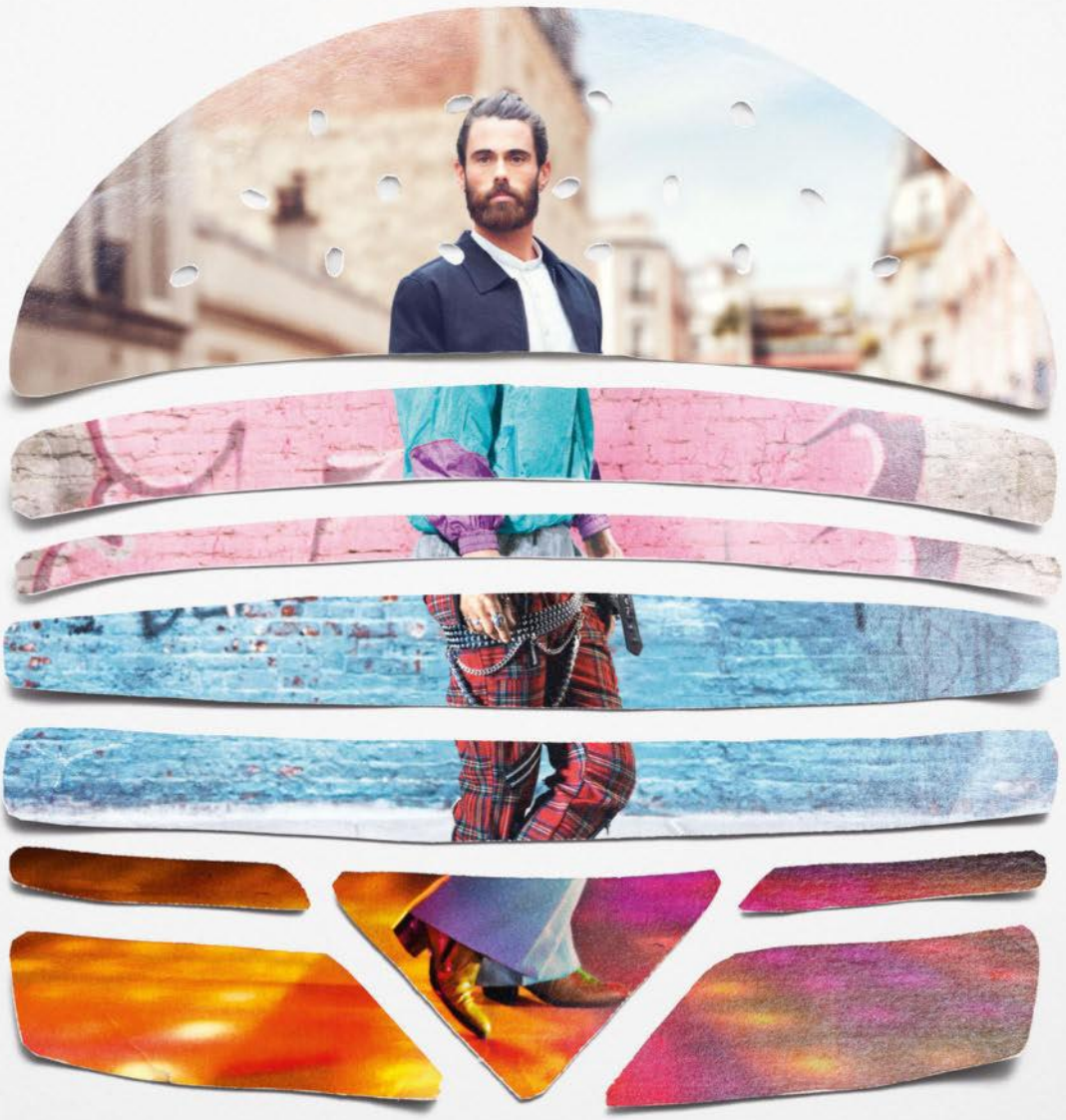
L 19766 - 613 H - F: 6,50 € - RD

Editions Larivière

ROCK&FOLK N°613 ★ SEPTEMBRE 2018 ★ THE LEMON TWIGS



TBWA\PARIS R.C.S. B 682 005 079 IMPRIMÉ EN U.E.



50 ans du Big Mac™
ans d'histoire

Pour votre santé, évitez de manger trop gras, trop sucré, trop salé. www.mangerbouger.fr

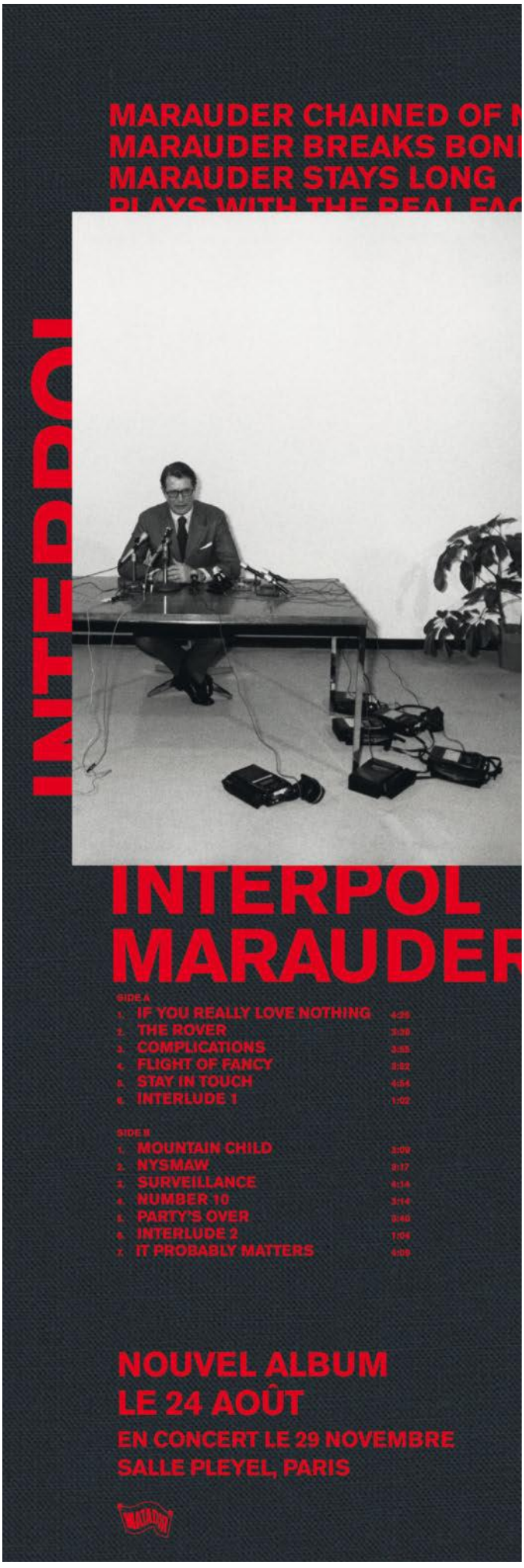
Edito

Juvéniles aux trésors

Paul McCartney a 21 ans quand sort “Please, Please Me” en 1963,
et Iggy Pop, 22, quand paraît le premier album des Stooges.
Brian D’Addario a 21 ans, son frère Michael, tout juste 19.
Mais “Go To School” est *déjà* le deuxième album des Lemon Twigs.
Toutes proportions gardées, n’est-ce pas.
On parle ici d’âge. Et strictement d’âge.
On ne compare pas.
Ces précautions prises, car on entend déjà ratiociner sur le thème
que seuls les anciens ont la légitimité et sont à l’origine du truc,
ce qui est évident. Qu’ils ont tout inventé, effectivement, puisqu’ils
étaient les premiers. Et que ce n’est certainement pas ces
blancs-becs mal fagotés qui les feront changer d’avis. Ça, non !
Les accusant, souvent sans avoir écouté, de plagiat, affirmant
que le truc a déjà été entendu. Cent fois ! Et en mieux, bien sûr.
Les mêmes arguant que, de toute façon, Elvis c’était mieux avant
le service militaire, et Bob Dylan, bien meilleur avant l’électricité.
Et Simon, tant qu’on y est, c’était mieux avant Garfunkel ?
Avec cette manière de penser, le rock va devenir le jazz ou le musette.
Que certains écouteront doctement en Perfecto, peut-être,
mais vapotant et radotant ses faits d’armes, éreintant le monde
d’anecdotes éculées, achevant ainsi pour toujours le rock’n’roll.
Son esprit en tout cas.
Vêtue de cuir rouge, Valérie Pécresse l’affirmait :
“Il faut redonner confiance à la jeunesse.”
En tout cas sa chance. Sans a priori.
Car, avec les Lemon Twigs, il est évidemment aussi question de
cela. De jeunesse, d’audace, de lacets de basket défaits et d’acné
un peu aussi. De gamins, quoi. Mais de gamins sur-talentueux,
éduqués, excentriques et audacieux avec ce disque en forme de
comédie musicale, éveillés à cette musique et qui reprenaient, tout
gosse, “Pinball Wizard” des Who et “Wild Honey” des Beach Boys.
Batterie, claviers. Ils décident de vouer leur existence,
et par le fait la nôtre si l’on s’y penche un peu, au rock et à la pop,
pas à la Silicon Valley.
Ça vaut le coup de les écouter, de leur donner cette chance,
sans cynisme.
En gardant à l’esprit que, si l’on pense que c’était mieux avant,
ça peut être encore franchement excitant aujourd’hui aussi !

VINCENT TANNIERES

PS : Entendu, dégoulinant des haut-parleurs sur la ligne d’arrivée
de la 18ème étape du Tour de France, sur l’air des White Stripes :
Po, popo po po pooo po alors que les coureurs arrivaient à Pau...
Pau, paupau pau pau paaau pau ?



7, 8 & 9 SEPTEMBRE SEPTEMBER 2018

RUE DE DISNEY VILLAGE® STREET
EXPOSITION DE VOITURES ET DE MOTOS AMÉRICAINES
AMERICAN CARS & MOTORCYCLES EXHIBITION

7 SEPT

BILLY BOB'S COUNTRY WESTERN SALOON
CONCERTS LIVE
21:30 MISS VICTORIA CROWN
23:00 GIZZELLE

RUE DE DISNEY VILLAGE STREET
SHOW CASE
DÈS FROM 18:00 - HOT SLAP TRIO

PODIUM
ANIMATIONS / ENTERTAINMENT
DÈS FROM 18:30 - ROCKIN LILLY'S / HULA HOOPS /
DANSEURS BOOGIE & ROCK ACROBATIQUE
BOOGIE DANCE & ACROBATIC ROCK

8 SEPT

BILLY BOB'S COUNTRY WESTERN SALOON
CONCERTS LIVE
21:30 THE CACTUS CANDIES
23:00 RHYTHM SOPHIE & TOM STORMY TRIO

RUE DE DISNEY VILLAGE STREET
SHOW CASE
DÈS FROM 18:00 - WHEEL CAPS

PODIUM
ANIMATIONS / ENTERTAINMENT
DÈS FROM 18:30 - ROCKIN LILLY'S / HULA HOOPS /
DANSEURS BOOGIE & ROCK ACROBATIQUE
BOOGIE DANCE & ACROBATIC ROCK

9 SEPT

RUE DE DISNEY VILLAGE STREET
SHOW CASE
DÈS FROM 17:00 - THE FREAKY BILLY

PODIUM
ANIMATIONS / ENTERTAINEMENT
DÈS FROM 16:00 - ROCKIN LILLY'S / HULA HOOPS /
DANSEURS BOOGIE & ROCK ACROBATIQUE
BOOGIE DANCE & ACROBATIC ROCK

Disney Village

DisneyVillage.fr

© Disney 2018. Euro Disney Associés SCA - Siren 397471822 - RCS MEAUX - Capital Social 1 203 699 718,90 € Siège social : 1 rue de la Galmy 77700 Chessy - Licences ES n°1-1096480 à 1-1096489 ; 1-1096253 ; 1-1102702 ; 1-1102736 ; 2-1096251 et 3-1096250. Imprimeur : Dupligraphic

rock&folk
SHOWTIME RIDERS
ROUTE66ARIZONAFRANCE.COM ARIZONA US 66
ROCK PARADISE
OUI FM
Jukebox Classic

Sommaire 613

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Olivier Cachin **NILE RODGERS** 12

Tête d'affiche

Frédéric Quennec **PETER ZAREMBA** 16

Jean-William Thoury **ANNA CALVI** 18

Chayma Mehenna **IDLES** 20

En vedette

Jonathan Witt **YOU SAID STRANGE** 22

Jérôme Reijasse **MILES KANE** 26

Eric Delsart **THE CORAL** 30

Jérôme Soligny **DEVO** 34

Jonathan Witt **ROCK & CATCH** 38

Story

Benoît Sabatier **GENE CLARK** 44

En couverture

Basile Farkas **THE LEMON TWIGS** 52

www.rocknfolk.com

La vie en rock

Patrick Eudeline **DRUGSTORE & CHAMPS-ELYSEES** 60

COUVERTURE PHOTO : CLAUDE GASSIAN

Photo Archives Rock&Folk-DR

The Byrds 1965 : Crosby, Hillman, McGuinn, Clarke et Clark

44 Gene Clark

Michael et Brian D'Addario

52 The Lemon Twigs

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 065 DISQUES 066 REEDITIONS 074 VINYLES 078 REHAB' 080 DISCOGRAPHISME 082 HIGHWAY 666 REVISITED 084 QUALITE FRANCE 086 BEANO BLUES 088 ERUDIT ROCK 090 FILM DU MOIS 092 CINEMA 093 SERIE DU MOIS 095 DVD MUSIQUE 096 BANDE DESSINEE 098 LIVRES 097 AGENDA 100 LIVE/ FESTIVALS 104 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 113 PEU DE GENS LE SAVENT 114

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Ont collaboré à ce numéro :** Christophe Favière

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard

Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 66,30 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3ème trimestre 2018. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Keith et Mick en chaussures Quechua

Illustrations : Jampur Fraize

Johnneymar Jr

Neymar n'a rien inventé,
Johnny Hallyday lui aussi se roulait
par terre au début de sa carrière.

PATRICK MOALIC

Bienvenue dans la jungle

Page 81, Nicolas Ungemuth avec cette intransigeance précieuse parce que toujours argumentée, démolit "Appetite For Destruction" des Guns N'Roses. Page 97, une publicité nous incite à acheter une version Super Deluxe et probablement hors de prix du même opus, le qualifiant de chef-d'œuvre. Soit Rock&Folk doit s'attendre à quelques frictions avec son annonceur soit, et c'est ce que je préfère retenir, dernier espace de liberté avec de rares autres titres de presse, notre revue préférée s'en bat les couilles. C'est ça, pour moi être rock (à moins que ça ne soit de la schizophrénie !). *Amicizie.*

ANTOINE GRISONI

Punk forestier

Bonjour, le concert gratuit des Wampas au cœur des Vosges, au milieu des sapins, un des meilleurs concerts auxquels j'ai assistés car j'en ai vu au moins une cinquantaine. Je ne suis plus tout jeune ; pour ceux qui ne connaissent pas (ça existe ?) allez-y, vous ne serez pas déçus. Didier Wampas est une personne qui a une énergie très communicative. Bravo à lui et merci.

JEROME CROUVIZIER

Cœur de silex

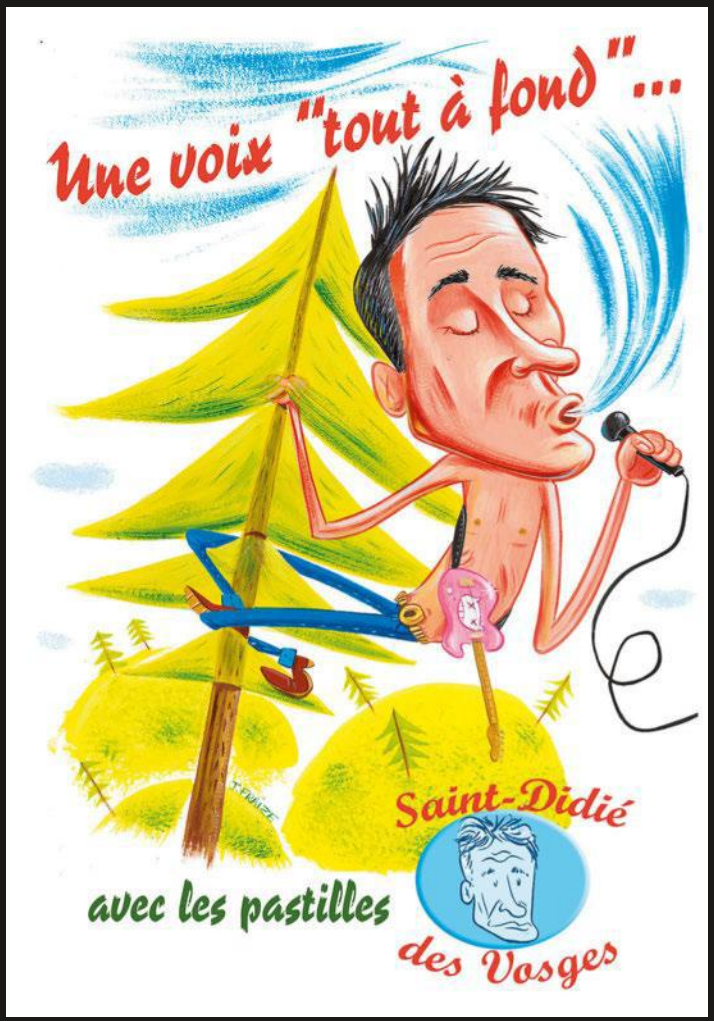
Flashback : été 1986, il fait chaud chez moi à Nice, je passe la journée collé à TMC pour essayer de voir un clip qui m'a tapé dans l'œil. Des chats style cartoon qui font les imbéciles, séducteurs du dimanche soir, sur un rythme balancé et un drôle de type qui danse bizarrement. Chou blanc. Je zone dans les magasins de disques et là je le reconnais ! La pochette reprend le clip. Je taxe vingt francs à mes parents et je re-découvre "Harlem Shuffle" par les Stones, j'ai la chanson et la pochette me rappelle le clip. J'écoute en boucle, j'ai douze ans. 1989 ou 1990 : mon père me dit de choisir un disque ou une cassette, il est d'humeur généreuse ! Je dois choisir vite ; Spagna, Modern Talking ou Sandy Marton ? Je ne veux pas de ces losers, moi qui aime les Beatles. Et là je vois une cassette sombre noire, grise et bleue sans photo, marquée Rolling Stones. Je me souviens de "Harlem Shuffle". Je la prends. C'était "Steel Wheels". Album jugé moyen, voire anecdotique, par l'histoire et votre brillant article, mais crucial pour moi. Je l'adore, j'ai usé la cassette que je conserve malgré tout précieusement, racheté le CD qui est maintenant dans mon baladeur et depuis j'ai découvert tous les Stones. Un album peut être jugé mineur par la critique mais il sera toujours crucial et important pour quelqu'un, quelque part dans le monde. Merci pour votre article et pour l'émotion qu'il m'a procuré en me rappelant ces petites anecdotes d'ado et ma rencontre avec nos silex. Bien cordialement.

F. CAMBIAGGIO

On s'appelle ?

Quatre étoiles à Father John Misty dans les disques du mois ? Que des bâches sur les Pumpkins et les Guns ? Bon. Ben écoute... T'es un magazine formidable hein, c'est pas toi c'est moi... on peut rester amis juste pour la baise si tu veux...

FLORENT CHEVALLAY



Contempler le fou

Pourtant, ça avait bien commencé, je décroche le canard dans l'étalage du supermarché (couverture Rolling Stones, *devoir d'inventaire*... diantre ça va saigner !). Donc j'attaque comme d'habitude par la rubrique Rééditions de Nicolas Ungemuth parce que votre rubrique vinyle elle est nase et vlan ! Buffalo Springfield après Spirit c'est parfait, ensuite on dégomme les Guns (trop facile) mais je jubile (*"incapable d'aligner un riff de ce nom"*, ça c'est bien vu !), Liz Phair le soi-disant chef-d'œuvre féministe des années 1990 réplique de "Exile On Main Street" (mais on se fout de la gueule de qui ?) puis Sylvian/ Czukay et l'ambient music qui gonfle grave malgré tout le respect que nous devons au maître du funk germanique : un parcours sans faute de goût, pour une fois ! Un petit détour par la route 666 Andromeda/ John Du Cann, j'adore ! Je feuillette... Oh, la photo des Stones : Keith et Mick en chaussures Quechua, trop poilante. Il n'y a vraiment que Ronnie pour avoir encore un peu de tenue dans cette bande. Un article sur Creedence, bof, ça meuble et que dire des moustaches de Patrick Eudeline ? Enfin, ça vaut toujours mieux que France Gall (RIP). Oh, mais je croyais en avoir fini avec ma lecture mais non, après son article dithyrambique sur l'anecdotique Nico, notre NU, décidément très en forme, a déniché un nouveau génie en la personne de Josh T Pearson. "Texas-Jerusalem Crossroads" serait le chef-d'œuvre des années 2000, rien que ça ! Le concept, tenez-vous bien, c'est du shoegazing revival à la sauce Tex Mex (très fade) interprété par un prédicateur pentecôtiste illuminé. Je me suis replongé tout de suite dans cette œuvre majeure mais j'avoue qu'au bout d'un ou deux morceaux j'en avais déjà marre et c'est un double album. Cette bouillie de guitare sur deux accords (le shoegaze) une batterie arythmique et l'autre qui débite ses psaumes à la con avec une voix doucereuse qui rappelle parfois Jeff Buckley en moins bien (je sais que NU ne le porte pas dans son cœur, ni d'ailleurs son paternel qu'il a égratigné impunément le mois dernier). J'ai trouvé une vidéo rigolote de notre cowboy d'opérette sur le Tube, il est dans sa période *hobo romantique* travaillant pour une crêperie musicale de la capitale (c'est NU qui le dit). Donc le voici qui déboule avec sa longue barbe et son étui à guitare dans une rue de Paris tout à fait quelconque, mais *so romantic* dans l'imaginaire à la noix que ce font les Amerloques de notre cité.

Toutes les musiques du monde sont sur TV5MONDE

TV5MONDE PARTENAIRE DES FESTIVALS DE L'ÉTÉ

Montreux Jazz Festival, Paléo Festival Nyon, Eurockéennes de Belfort, Festival de Baalbeck (Liban), sans oublier les Francofolies de la Rochelle, de Spa, de Blagoevgrad (Bulgarie), le Bruxelles Summer Festival, le festival des musiques sacrées de Fés et le festival Gnaoua et musiques du monde (Maroc).

Ne manquez pas l'émission musicale de TV5MONDE : *Acoustic*, présentée par Sébastien Folin.

360 millions de foyers raccordés dans plus de 198 pays et territoires.

TV5MONDE

La chaîne culturelle francophone mondiale

/TV5MONDE-France-Belgique-Suisse

www.tv5monde.com/musique

Crédits photos : Fotolia - Thinkstock - Yann Orhan / FTV

Ça vaut toujours mieux que France Gall

Il commence à jouer une de ses chansons pleurnichardes à la *"beauté agonisante"* en essayant de déambuler au milieu de la route mais la camionnette du plombier est garée sur le trottoir et la rue est à sens unique. Il se range avec précaution sur le trottoir pour laisser passer quelques voitures de bobos qui se demandent qui est ce nouveau clochard qui fréquente le quartier, croise des enfants en survêt' Adidas qui ne lui prêtent aucune attention (c'est qui ce bouffon !) puis, entre deux vols de pigeons trop beaux, prenant son courage à deux mains, il se plante de dos devant une Opel Corsa pilotée par une dame avec une boîte de Kleenex sur le tableau de bord qui nous rappelle que ce doit être l'hiver puisque notre Jésus de noir vêtu porte des mitaines en cuir. Heureusement que ce n'était pas le camion des éboueurs ou un livreur de TNT. Alors, après ça, je peux vous dire que mon opinion était faite sur le gugusse, et dire qu'on veut le comparer à Jeffrey Lee Pierce ou à Nick Cave avec les six règles qu'il s'est imposées pour composer son dernier album avec des "Straight" dans tous les morceaux. (Mais ça veut dire quoi ces conneries ?). C'était déjà louche pour un Texan d'adorer les Cure et les Smiths après avoir commencé par Black Flag, mais maintenant il n'écoute plus que de la country millésimée. La musique country serait l'équivalent du punk pendant la Grande Dépression. Ah la bonne blague ! La seule musique qu'il a oubliée d'écouter c'est le blues et voilà ce qui le différencie définitivement de Jeffrey Lee Pierce et de Nick Cave. Dommage pour NU qui pensait avoir dégoté une nouvelle merveille avec son concept de rock chrétien, sa panoplie de cowboy, sa coupe à la Chris Waddle et sa moustache à la Clark Gable mais fallait pas dire du mal de Tim Buckley car après (le jour du châtiment céleste...) on paye la note.

LE DUKE

Au pub

Feelgood/ Stones. Sidéré ! La dernière fois que l'on a vu Dr Feelgood et les Rolling Stones côte à côte sur une couverture de Rock&Folk, ça devait être en 1976/ 1977. Merci monsieur Le Touzet pour un très bel article sur le Doc, Wilko et Canvey Island. Respect.

PATRICK HIGGINS

Mal au dos carré

Quand R&F est passé du cahier agrafé à la reliure collée, certains se sont extasié dans le courrier des lecteurs. Pas moi. J'ai fermé l'orifice qui me sert à ingurgiter les aliments. Et j'ai rongé mon frein. Mas là, je ne peux plus : Dans un même numéro, voir Iggy Pop et Marianne Faithfull, transformés en cyclopes parce que leurs pifs respectifs se sont retrouvés en plein dans la pliure, ça ne va plus !

JEROME DUTU

Calmos !

Réponse à la question : *"Ai-je l'air bête ?"* Oui, définitivement oui ! Je rigole et je ne suis pas le seul, lorsque je lis ses propos : *"j'ai trouvé ma voie sur le tard. Ça aurait été bien si j'avais commencé à 15 ans"*... propos tenus par des milliers de rockers en herbe ! Le discours est toujours le même, mais la musique ne change pas ! Toujours la même merde ressassée depuis des lustres par des apprentis friqués ou pauvres qui, ne sachant quoi faire de leurs vies, s'improvisent *musiciens* pour ne pas travailler ! Alors oui, monsieur Albert Hammond Jr, vous êtes *à l'aise* dans votre rôle de guitariste d'un groupe qui n'a rien révolutionné, ni dans la musique, ni dans la vie courante de monsieur tout-le-monde ! Adoré pour un premier album d'un nouveau groupe (trop largement) encensé par Rock&Folk en France ; la suite s'avéra désastreuse, pour ne pas dire nulle ! Aucun des disques suivants n'apporta sa pierre à la grande histoire du rock'n'roll, si ce n'est comme chez beaucoup de groupes, la divergence d'esprit entre son chanteur et ses musiciens, tels Guns N'Roses et consorts ! Alors continuez de *gratter* doucettement dans votre coin et n'importunez pas le monde avec votre musique à deux balles !

ALAIN GILET

Son et lumière

Cher magazine, je me permets de vous adresser cette missive pour vous signaler avec un peu de retard que, dans mon firmament personnel, brille désormais une nouvelle étoile, ou d'un éclat nouveau. En effet, suite à la page consacrée aux disques de The Sound dans la rubrique rééditions du numéro 610 de votre auguste revue, je peux affirmer que Nicolas Ungemuth fait partie des lumières de notre époque bien obscure. Un véritable phare dans la nuit de l'hyper information qui bien souvent oublie l'essentiel. The Sound et Adrien Borland furent un groupe et un artiste extrêmement importants pour un nombre très restreint de personnes — à l'exception, curieusement, des Pays-Bas où les deux font l'objet d'un véritable culte toujours aussi vivace, avec tribute bands et soirées spéciales — dont je fais partie. Gloire lui soit rendue, même si l'adage *"qui aime bien, châtie bien"* m'oblige à lui rappeler que le groupe américain des années 1960 qui a signé l'immortel "It's Cold Outside" n'est pas The Outsiders mais The Choir, autre formation originaire de l'Ohio. Les Outsiders, c'est "Time Won't Let Me" et dans une moindre mesure "I'm Not Trying To Hurt You". Voilà. Que cela soit dit et bien dit. Très cordialement.

ROBERT AMISH

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart
92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD

ROCK EN SEINE

24.25.26 AOÛT 2018

VEN. 24 AOÛT

PNL • DIE ANTWOORD
MIKE SHINODA

SAM. 25 AOÛT

THIRTY SECONDS TO MARS
LIAM GALLAGHER
CHARLOTTE GAINSBOURG

DIM. 26 AOÛT

JUSTICE • MACKLEMORE
POST MALONE

ET AUSSI

BLACK STAR (YASIIN BEY & TALIB KWELI) Live Band
CARPENTER BRUT • PARCELS • BONOBO
GLASS ANIMALS • CIGARETTES AFTER SEX
PLK • THE BLACK ANGELS • ANNA CALVI
BICEP Live • **NICK MURPHY** FKA CHET FAKER • **Y.O.T.A**
KING GIZZARD & THE LIZARD WIZARD • **THE LIMIÑANAS**
FAT WHITE FAMILY • WOLF ALICE • YELLE CLUB PARTY
IDLES • GEORGE FITZGERALD Live • **EZRA FURMAN**
MASHROU'LEILA • SOPHIE • DIRTY PROJECTORS
FIRST AID KIT • OCTAVIAN • STEFFLON DON
JESSICA93 • YELLOW DAYS • TAMINO • MNNQNS
HALO MAUD • MALIK DJOUDI • INSECURE MEN
THE PSYCHOTIC MONKS • TERRENOIRE
LORD ESPERANZA • NONAME...

LOCATION SUR ROCKENSEINE.COM,
FNAC.COM,DIGITICK.COM
ET POINTS DE VENTE HABITUELS.

îledeFrance

RATP · Kronenbourg SAS · Crédit Mutuel · 20 minutes
4 · france•tv culturebox · Coca-Cola · H&M Club · SAINT-CLOUD · CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX · ANOUS PARIS · inter

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

ANIMAL COLLECTIVE
En commémoration de l'Année internationale des récifs coralliens, les expérimentateurs américains reviennent avec un album *audiovisuel*, "Tangerine Reef", à paraître le 17 août.

BOB MOSES
Le duo composé de Tom Howie et Jimmy Valence sortira "Battle Lines", son deuxième album, le 14 septembre. Enregistré à Los Angeles, il est précédé du simple "Back Down".

BERTRAND BURGALAT
Notre chroniqueur participera à la Fête de L'Humanité (La Courneuve) du 14 au 16 septembre, aux côtés de Franz Ferdinand, Catherine Ringer, Suprême NTM, Femi Kuti, Inspector Cluzo, Jo Wedin & Jean Felzine...

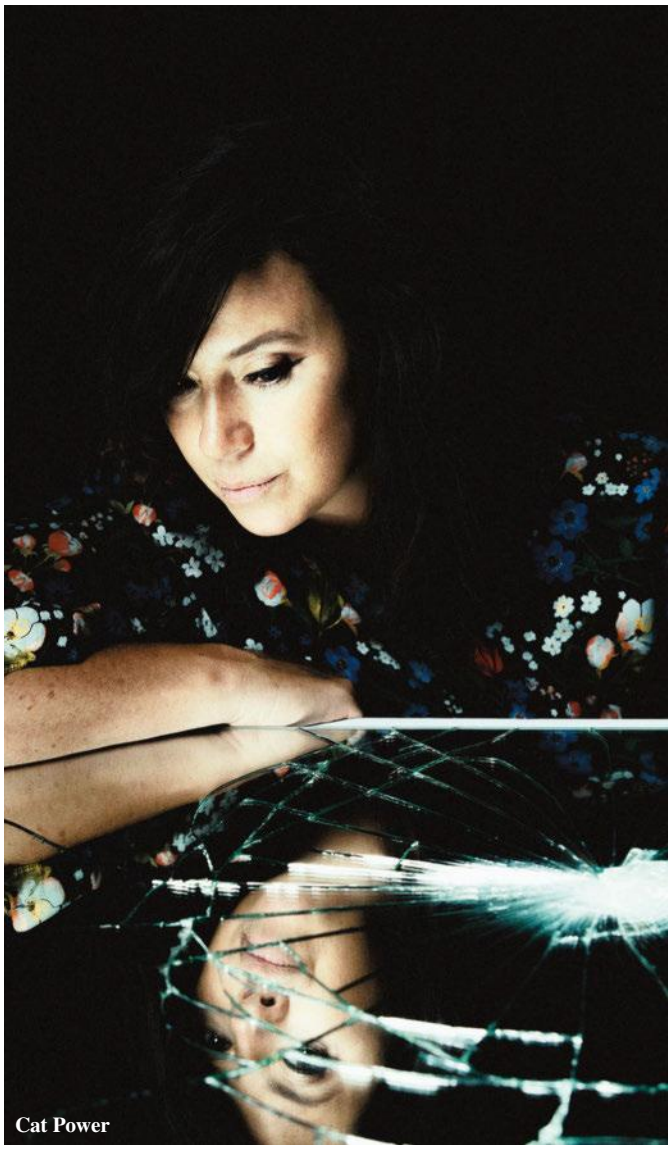
THE BONNEVILLES
Le duo garage-blues anglais est en tournée dans l'Hexagone : le 4 septembre à Lille, le 5 à Rouen, le 6 à Nevers, le 7 à Besançon, le 8 à Ensisheim et le 9 à Tranqueville-Graux.

CAT POWER
Chan Marshall a produit les 11 titres qui composent "Wanderer", son dixième album. Lana Del Rey a participé à l'ouvrage, qui sortira le 5 octobre et que la chanteuse défendra au Trianon (Paris) le 25 du même mois.

RY COODER
Le maître de la guitare slide investira l'Olympia le 21 octobre pour jouer quelques extraits de son récent "The Prodigal Son".

HUGH CORNWELL
L'ancien chanteur des Stranglers annonce "Monster" (5 octobre), un disque composé d'inédits et de reprises acoustiques de hits de son glorieux groupe.

CYPRESS HILL
Les rappeurs publieront le 28 septembre leur nouvel album, "Elephants On Acid", et passeront par le Zénith de Paris le 7 décembre.



Cat Power

Photo Eliot Lee Hazel-DR

DIZZY
Le quartette dream pop canadien dévoile "Blackstroke" second extrait de "Baby Teeth". Il sera au Supersonic (Paris) le 19 septembre.

DREAM WIFE
Le trio punk féminin assurera la première partie de Garbage le 20 septembre au Bataclan.

ECHO AND THE BUNNYMEN
Ian McCulloch revient avec un douzième disque, "The Stars, The Oceans & The Moon", le 5 octobre. La formation de Liverpool se produira au Bataclan le 5 novembre.

NOEL GALLAGHER
L'ex-Oasis s'est associé à l'ex-Smiths Johnny Marr le temps d'un single, "If Love Is The Law".

TOM GRENNAN
Le Britannique à la voix rauque fera escale au Café De La Danse (Paris) le 18 septembre. Il soutiendra le très folk "Lighting Matches", paru en juillet.

JIM JONES & THE RIGHTEOUS MIND
Jim Jones et son deuxième groupe viennent de terminer leur deuxième disque, "CollectiV", attendu en octobre.

DAVID JONES
Le 11 septembre, sera mis aux enchères l'exemplaire unique de "I Never Dreamed", première démo chantée de David Bowie, alias David Jones, au sein des Konrads en 1963. Les bandes viennent d'être retrouvées dans un loft.

LEVITATION FRANCE
A Angers (Le Quai), les 21 et 22 septembre, le festival psychédélique déroulera une prestigieuse affiche : The Brian Jonestown Massacre, Spiritualized, The Soft Moon, JC Satan, Mien, La Luz...

JOHN LYDON
Le chanteur de Public Image Limited a prêté sa voix au méchant porc avide de pouvoir, Meat Sweats, dans la nouvelle série animée des "Tortues Ninja".

GERARD MANSET
"A Bord Du Blossom" est le titre du prochain album du tourmenté chanteur. Il sera en vente le 21 septembre.

METRIC
Les Canadiens reprennent du service avec un septième album, annoncé pour le 21 septembre. Le quartette montera sur la scène du Trianon (Paris) le 8 novembre.

MOTOCULTOR OPEN AIR FESTIVAL
Le festival metal breton se tiendra du 17 au 19 août à Saint-Nolff. Affiche brute de fonte : Sepultura, Ministry, Ultra Vomit, Alestorm, Young Gods, Phil Campbell And The Bastard Sons, Tagada Jones, Nashville Pussy...

ADAM NAAS
L'androgyne parisien de 25 ans revient avec un single electro-punk, "Cherry Lipstick", annonciateur d'un album le 21 septembre "The Love Album". Il se produira le 13 septembre à la Maroquinerie à Paris.

NASHVILLE PUSSY
"Pleased To Eat You" , qui sortira le 21 septembre, est le titre du prochain album des rockers d'Atlanta, en tournée dans nos contrées tout l'été et à Paris le 17 octobre (Alhambra).

PARIS PSYCH FEST
Pour la cinquième édition du festival, 3 salles parisiennes (La Cigale, La Machine Du Moulin Rouge et la Station) seront assiégées par Thee Oh Sees, Ariel Pink, Petit Fantôme, Cut Worms, Vox Low, Volage, Faux Real... Les 1, 2 et 4 septembre.

PIXIES
Les groupe de Black Francis célèbre les 30 ans de "Surfer Rosa" avec une série de coffrets regroupant l'album remastérisé, le 8-titres "Come On Pilgrim" et un live radiophonique inédit.

RAMONES
Les New-yorkais publiaient il y a 40 ans, le 22 septembre, leur quatrième album studio "Road To Ruin". Il ressort en édition Deluxe (3CD et 1 LP), le 21 septembre.

SPIRITUALIZED
Jason Pierce a intitulé son nouveau recueil "And Nothing Hurt", à paraître le 7 septembre. Le groupe de Rugby sera de passage au Cabaret Sauvage (Paris), le 23.

TAHITI 80
Les dépositaires d'une sunshine pop à la française sortiront le 12 octobre leur premier album depuis 4 ans : "The Sunshine Beat, Vol1". Le groupe sera en tournée à la rentrée et passera par la Maroquinerie (Paris) le 29 novembre.

GENE SIMMONS
Le cofondateur de Kiss, sortira en octobre un livre de 268 pages ("27 : The Legend & Mythology Of The 27 Club") consacré, comme son nom l'indique, aux rockers fauchés dans leur vingt-huitième année.

VILLAGERS
"The Art Of Pretending To Swim", cinquième long-format du quintette Irlandais arrivera le 21 septembre. Deux dates en France : le 14 novembre à Paris (Trabendo) et le 16 à Biarritz (Le Boucau).

WARMDUSCHER
Composé de membres de Fat White Family, Childhood, Insecure Men et Paranoid London, le supergroupe toxique défendra "Whale City", notamment le 19 août à la Route du Rock (Saint-Malo).

WAXAHATCHEE
L'Américaine Katie Crutchfield renoue avec ses racines folk dans "Great Thunder" EP 6-titres prévu le 7 septembre. Elle sera à l'affiche du Festival Cabaret Vert (Charleville-Mézières) le 24 août.

YES
Pour leur demi-siècle de carrière commune, Jon Anderson, Trevor Rabin et Rick Wakeman publient le 7 septembre "50th Anniversary Live At The Apollo", concert capté début 2017 à l'Apollo de Manchester.

WARREN ZEVON
Le journaliste américain James Campion relate la vie du chanteur folk disparu en 2003. "Accidentally Like A Martyr : The Torured Art Of Warren Zevon" est disponible depuis le 9 août.

Condoléances

SERGE BOISSAT (animateur de radio et patron du label Mosquito), **FRANÇOIS BUDET** (auteur-compositeur, écrivain, poète, et père de Yelle), **MICHEL BUTEL** (journaliste et écrivain), **FRANK GIROUD** (scénariste de bande dessinée), **VINCE MARTIN** (chanteur, auteur-compositeur folk américain), **JOEL ROBUCHON** (chef le plus étoilé au monde), **JOSEPH SCOTT MAUS** (bassiste et frère John Maus), **ED SCHULTZ** (animateur radio et télé américain), **PATRICK WILLIAMS** (compositeur américain)

"L'Angleterre va se qualifier et bottera le cul de la France en finale" LIAM GALLAGHER

Spiritualized

Photo Juliette Larthe-DR

“Ma grand-mère m’avait offert “Blue Suede Shoes” d’Elvis Presley. Et, en même temps, elle m’a donné une paire de chaussures bleues en suède. Totalement cool”

NILE RODGERS

Le démiurge pop aborde la rentrée avec un nouvel album de **Chic**. Et évoque ici les disques qui l’ont marqué.

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

POUR LES ADMIRATEURS DE DAVID BOWIE, il est celui qui a permis au Thin White Duke de renouer avec le succès commercial grâce à sa production brillante de l’album “Let’s Dance”. Pour les hédonistes du disco, il est l’auteur du splendide “Good Times” et du hit “Le Freak”, deux joyaux disco conçus avec son regretté partenaire de Chic, le bassiste Bernard Edwards. Pour les fans de pop, il restera à jamais le responsable du tubesque “Like A Virgin” de Madonna. Pour les Français qui ont grandi au son de Sheila, il est celui qui l’a réinstallée au sommet des charts avec “Spacer”, que la chanteuse est venue interpréter sur scène en duo avec lui lors de son concert parisien en juillet dernier. Nile Rodgers est un musicien d’exception, et son CV de producteur traverse les genres depuis les seventies : Sister Sledge, Norma Jean Wright, Diana Ross, Deborah Harry, Kim Carnes, INXS, Duran Duran, Thompson Twins, Peter Gabriel, Mick Jagger, Grace Jones, Cathy Dennis, Laura Mvula, Christina Aguilera, Ric Ocasek, Al Jarreau, Bryan Ferry, The B-52’s, Eddie Murphy, Cheb Mami, Daft Punk, Avicii, Etienne Daho, Sam Smith… En 1981, Rodgers a même travaillé avec le crooner Johnny Mathis pour un album sublime resté inédit pendant 35 ans. Rien n’a stoppé le guitariste depuis ses débuts, ni les psychotropes (qu’il a consommé abondamment, comme il le raconte dans sa biographie “Le Freak”), ni même un cancer de la prostate diagnostiqué en 2010 et qu’il a vaincu en 2013. La rentrée s’annonce chargée pour lui, avec un nouvel album de Chic en septembre et la production/ direction musicale du Fashion Freak Show de Jean Paul Gaultier, qui débutera aux Folies Bergère le 2 octobre. Le lendemain de son concert parisien où il a séduit la foule de la salle Pleyel avec sa fameuse Fender Stratocaster qu’il surnomme “The Hitmaker”, Nile se pose, avec son béret et ses longues dreads, sur un divan de la suite de l’hôtel parisien où il fait escale pour nous parler de ses disques, de son goût pour le psychédélisme et de son amour immodéré pour l’album le plus controversé des Rolling Stones.

La musique est en moi

ROCK&FOLK : Nile, quel est le premier disque dont vous vous souvenez ?

Nile Rodgers : Ma grand-mère m’avait offert “Blue Suede Shoes” d’Elvis Presley. Et, en même temps, elle m’a donné une paire de chaussures bleues en suède. Totalement cool. J’avais cinq ans et je me disais *“C’est dingue, à chaque fois qu’on offre un disque, on a les chaussures ou les fringues qui vont avec, trop bien !”* En plus, ces chaussures étaient assorties à l’uniforme bleu marine de l’école catholique dans laquelle j’étais.

Photo Jill Furmanovsky-DR

“Je peux passer de John Coltrane à Village People en une fraction de seconde”

R&F : Ça a été une source d’inspiration pour votre carrière musicale ?
Nile Rodgers : J’étais déjà baigné dans la musique, même à l’âge de cinq ans. En grandissant, la musique a pris une part de plus en plus importante dans ma vie. Il n’y a pas un moment de mon existence dont la musique ne fasse pas partie. Mon premier souvenir est lié à la musique. Enfin presque, le tout premier c’est de marcher dans la rue et de voir ces gamins qui faisaient partie d’un gang, ça m’a terrifié. Mais la musique était omniprésente : chez moi, dans le quartier, dans ma tête aussi. C’était comme un ami qui m’accompagnait partout où j’allais. Quand je fais du sport sans mes écouteurs, c’est parce que je n’en ai pas besoin, la musique est en moi et je peux choisir le morceau que je veux, c’est fantastique ! Je peux passer de John Coltrane à Art Tatum ou à Village People en une fraction de seconde.
R&F : Vous êtes *lost in music*…
Nile Rodgers : Voilà ! Un de mes professeurs m’a parlé de ce qu’il appelait l’internalisation, cette façon qu’a la musique de faire partie de vous. C’est pour ça que même des gens qui sont dans le coma ressentent quelque chose quand on leur chante une chanson. Ça a un effet sur eux. J’ai une tante qui a passé cinq ans dans le coma et quand on lui chantonnait un morceau des Beatles, elle chantait avec nous, même les *ad libs*. On chantait “Hey Jude” et bien qu’elle fût catatonique, elle reprenait avec nous *“Na, na na nanana, hey Jude”* ! Et à la fin de la chanson, elle replongeait dans le silence. C’était dingue. Et ce processus d’internalisation commence quand on est enfant. Je peux vous assurer que les chansons que vous apprenez à un très jeune âge restent en vous. Moi je connais *“Chevaliers de la Table ronde, goûtons voir si le vin est bon”* et si vous venez me chanter ça quand je suis dans le coma, je chanterai avec vous !
R&F : Que trouve-t-on dans votre discothèque ?
Nile Rodgers : Il y a de tout. Quand j’étais plus jeune, j’ai bossé dans un magasin de disques pour avoir le tarif spécial employés et m’acheter plus d’albums. La boutique s’appelait King Carol à New York, et c’était un sacré boulot parce que les disques vinyle, ça pèse. Je devais les emballer, les mettre dans des cartons et les envoyer. J’adorais ça. Et le jour de la paie, je réinvestissais tout dans des disques, donc j’étais le chouchou des patrons : je leur rendais l’argent qu’ils me donnaient ! J’avais une belle collection de disques avec environ 40% de jazz, 20% de musique classique et le reste c’était de la pop. Par pop j’entends R&B, rock’n’roll et rock

Photo Archives Rock&Folk-DR

d'avant-garde genre Frank Zappa. A un moment, j'étais à fond sur le son de San Francisco et de groupes comme Jefferson Airplane. Mais j'étais plus branché sur leurs 45 tours que leurs albums. Le single "Volunteers", c'était de la balle. Ou "White Rabbit", des trucs comme ça. Avec des groupes comme Country Joe And The Fish, j'appréciais les albums. Vous savez, le refrain que Woodstock a rendu célèbre : *"One, two, three, what are we fighting for ? Don't ask me I don't give a damn, next stop is Vietnam" (dans "I-Feel-Like-I'm-Fixin'-To-Die Rag").*

De la poésie de haut niveau

R&F : Vous êtes plutôt Beatles ou plutôt Rolling Stones ?

Nile Rodgers : Plutôt Beatles mais il y a un truc marrant : mon

album préféré des Stones n'est pas considéré comme un grand album des Stones. Et je n'arrive pas à comprendre que les gens ne l'apprécient pas à sa juste valeur. "Their Satanic Majesties Request", pour moi, c'est du génie. "In Another Land", "Citadel", c'est incroyable. Et bien sûr, "Sympathy For The Devil" *(qui figure sur l'album suivant, "Beggars Banquet")* qui est une chanson terrible et tellement bien écrite. C'est si malin ! Baudelaire disait que la plus belle des ruses du diable, c'est de vous persuader qu'il n'existe pas. Et Mick qui balance : *"S'il vous plaît, laissez-moi me présenter"*... C'est génial ! Meilleur démarrage de chanson. Et il continue avec : *"Ce qui vous dérange, c'est la nature de mon œuvre"*. Génie. Et puis "10 000 Light Years From Home", tout ce délire psychédélique, la pochette du disque... Et on ne parle pas de cet album parce que les gens préfèrent "Satisfaction"... Ouais, OK, super, mais les Stones qui explorent le psychédélisme, c'était vraiment fantastique. Je suis un mec psychédélique !

R&F : Oui, on l'a vu dans votre biographie "Le Freak"...

Nile Rodgers : Oui, ah ah ! Et puis je connais Mick Jagger, c'est un mec plutôt *straight*, il n'a sûrement jamais pris d'acide, ou alors une fois. Il aime être en contrôle, il est très *normal*. Pour lui, partir dans le délire psyché, ça voulait dire explorer, chercher des infos, en parler avec les gens concernés. Sinon, ce qui fait que je suis plus Beatles, ce

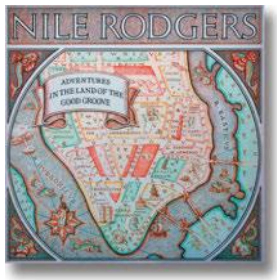
n'est pas l'entièreté de leur catalogue, mais des titres comme "I Am The Walrus" et "Strawberry Fields Forever". Je vous l'ai dit, je suis un mec psyché ! "I Am The Walrus", c'est mon son ! Et là encore, il y en a qui disent que ça n'est pas un grand morceau des Beatles ! Vous êtes sérieux ? "Eleanor Rigby" OK, c'est sympa, mais *"Crabalocker fishwife/ Pornographic priestess"* ? Bon sang ! C'est de la poésie de haut niveau ! Moi je ne suis pas comme ces fans des Beatles qui savent tout sur tout, comment tel titre a été écrit et où, j'apprécie simplement les compositions. Et c'est pareil pour Jimi Hendrix : j'apprécie "Axis : Bold As Love" et j'aime le produit fini sans forcément savoir comment il a été conçu.

R&F : Vous accordez de l'importance aux visuels d'albums ?

Nile Rodgers : Oui et Roxy Music est un excellent exemple de ça. J'ai découvert le groupe à Londres, où une amie m'avait amené voir leur concert. Comme j'avais apprécié leurs chansons, j'ai acheté deux de leurs albums, "Stranded" et "For Your Pleasure". J'ai trippé sur les

"Je suis un mec psychédélique !"

photos de la playmate de l'année *(Marilyn Cole)* et de la jet-setteuse Amanda Lear. Voir ces pochettes superbes a été comme une révélation, car elles faisaient partie intégrante du marketing et de l'image du groupe au même titre que la musique. Quand j'ai compris ça, ça a fait *tilt*. C'est un des éléments qui m'a amené à former le groupe Chic.



R&F : La liste des artistes avec lesquels vous avez collaboré témoigne d'un grand éclectisme, de Diana Ross à Madonna en passant par Duran Duran et INXS...

Nile Rodgers : J'ai découvert les INXS quand ils faisaient la première partie de Hall And Oates au Canada. J'ai adoré le concert, je suis allé les voir en coulisses et on s'est tout de suite bien entendus. Ils aimaient Chic, ce qui était déjà étonnant pour moi, mais quand ils ont dit qu'ils aimaient bien mon album solo, j'ai cru qu'ils se foutaient de ma gueule *(Nile Rodgers a signé en 1983 l'album solo "Adventures In The Land Of The Good Groove", qui fut un échec commercial cuisant)*. Sauf que Michael Hutchence et ses musiciens se sont mis à chanter le single "Yum-Yum" avant de m'expliquer qu'ils le chantaient aux balances pour se faire la voix ! C'est comme ça qu'on a bossé ensemble sur le hit "Original Sin".

Un concept fragile

R&F : Vous avez produit "Diana" en 1980, l'album le plus réussi de Diana Ross.

Nile Rodgers : Oui, et on n'a pas composé une note de cet album avant de connaître son histoire. On s'est posés avec elle pour l'interviewer comme vous êtes en train de le faire avec moi. Je voulais tout savoir et elle nous a tout dit. Si c'était un film, "Diana" serait un documentaire sur la vie de cette femme qui voulait faire tourner le monde *upside down*.

R&F : Votre nouvel album "It's About Time" est toujours siglé Chic.

Nile Rodgers : Chic est un concept et c'est un concept fragile. Si je ne fais pas les choses bien, il pourrait disparaître. Et c'est quoi, ce concept ? Chic, ce sont les meilleurs musiciens que je puisse trouver au moment où je joue. Et s'ils ne sont pas là, je ne peux rien faire ! Ça m'étonne toujours quand on me dit : *"Vous êtes plus connu que Chic"* ! Les gens ne comprennent pas : j'aime faire partie d'un groupe. Nile Rodgers c'est juste un homme qui compose, qui fait du business, des jeux vidéo, du caritatif, bref c'est ce que je suis. Chic, c'est le fun ! Et j'aime être dans Chic. C'est dix fois meilleur qu'être simplement Nile Rodgers. ★

Album Nile Rodgers & Chic "It's About Time"
(Virgin EMI/ Universal Music) disponible le 7 septembre

"Dutronc, bien sûr"

PETER ZAREMBA

A force de sillonner la France avec les **Fleshtones**, le chanteur du groupe garage américain a fini par assouvir son fantasme : enregistrer un 45 tours dans la langue de Ronnie Bird.

Peter Zaremba, des mythiques Fleshtones, est aussi le *Comte Psychédélique*. Il sort aujourd'hui sur le label Foo Manchu deux titres chantés en français dans la plus pure tradition yéyé. Ce disque est comme un bon cru d'ici, forcément rare (500 exemplaires).

Ecouter du yéyé

ROCK&FOLK : Comment avez-vous découvert le yéyé ?

Peter Zaremba : Quand j'étais gamin, on entendait un peu de yéyé français — dans les films, à la radio. J'aimais bien ça, mais les gens disaient que les Français ne savaient pas jouer de rock'n'roll... C'est la fameuse phrase de Lennon *(dont l'authenticité est incertaine)* : *"Le rock français... c'est un peu comme le vin anglais"*. Mais avant les Beatles, on disait aussi que les Anglais et le rock ça faisait deux. La première fois que j'ai vraiment entendu du yéyé, c'était lors de cette nuit mémorable au Palace à Paris, à nos débuts. On est sortis dans Paris, et on nous a fait écouter tous ces trucs super, pas seulement du yéyé — Françoise Hardy, Michel Polnareff, Nino Ferrer (incontournable), Ronnie Bird, les Chaussettes Noires et Jacques Dutronc, évidemment. Je n'arrêtais pas de demander : *"C'est qui, ça ? C'est quoi, ça ?"* J'étais conquis !

R&F : Il y a eu le mini-album "Allo Brooklyn, Ici Montmartre", avec Tony Truant. D'autres essais auparavant en Français avec les Fleshtones ?

Peter Zaremba : Une seule fois, avec "Time Will Tell" de Polnareff (qui avait fait appel à Keith Reid, parolier de Procol Harum). On a inversé le procédé, on a traduit les paroles en français. Ça donnait "Les Temps Dira" ! Sinon, j'adorerais réenregistrer "D'accord Tony D'accord" avec Florent Barbier, batteur d'un grand groupe de rock'n'roll français, The Roadrunners.

R&F : D'où est venue l'idée de sortir un 45 tours en français sous votre propre nom ?

Peter Zaremba : Les Fleshtones n'étaient pas trop occupés l'an dernier, j'avais du temps à tuer. J'ai enregistré au studio de Florent Barbier. Vu que les Fleshtones enregistrent souvent en espagnol, avec Florent on s'est dit qu'on pourrait essayer de faire un truc en français. Ce n'est pas du tout évident pour des anglophones, mais Florent est quasiment bilingue et il a promis d'être mon coach. On a enregistré trois chansons, c'était parfait pour un 45 tours. Le label des Fleshtones n'était pas chaud pour sortir un 45 tours solo. Sur le conseil de Keith Streng, j'ai contacté Francis Puydebois, qui avait sorti un album de son ami Deniz Tek. Il est venu voir les Fleshtones à Bordeaux, on s'est parlé, affaire conclue !

R&F : Votre adaptation en français d'un titre d'Arthur Alexander est très réussie ("Ne Vois-Tu Pas?"). Pourquoi pas une reprise d'un titre français ?

Peter Zaremba : On voulait créer quelque chose de nouveau, plutôt que de reprendre un classique français. Si on avait choisi cette facilité, ça aurait souffert de la comparaison avec l'original, et j'aurais eu une foule de fans de yéyé furieux à mes trousses ! Ceci étant dit, il y a un ou deux classiques français que j'aimerais reprendre, sans faire une pâle copie. Il y a fort à parier que le Comte Psychédélique sera de retour bientôt avec un nouveau 45 tours.

Frenchtones

Les Fleshtones et la France : une longue romance, dont on retrouve trace dès 1982 avec un premier concert au Palace, premier d'une longue série de tournées dans l'Hexagone. En 1985, les dandies garage enregistrent "Speed Connection", album live capté au cours de six concerts au Gibus, dont Serge Clerc signe la pochette. Les Fleshtones ont filmé, en 2006, un DVD live à la Maroquinerie et joué avec Tony Truant avec lequel ils ont sorti en 2012 un mini-album francophile.

Vaste question

R&F : Vos chanteurs et groupes français favoris ?

Peter Zaremba : Il y a beaucoup de disques français que j'adore. Je pourrais citer The Norvins. On avait un lien particulier avec les Dogs. J'ai produit un album avec Los Mescaleros, ces frères Casas sont géniaux. J'ajoute sans hésiter The Playboys, une inspiration depuis leurs débuts, et François est la seule personne à m'avoir vraiment impressionné sur scène. Les Grys-Grys sont super également, il y a quelques merveilleux titres des Rita Mitsouko, Charles Trenet, bien sûr, et Dutronc, toujours. Vaste question !

R&F : Un artiste ou un groupe français avec qui vous aimeriez partager la scène ?

Peter Zaremba : Pour Johnny, c'est un peu trop tard... Dutronc, bien sûr, mais sans doute pas simple à réaliser. Françoise Hardy, peut-être... Il y a beaucoup de nouveaux groupes que j'adore, mais je n'ai pas envie d'en citer un et laisser les autres de côté !

R&F : Un défaut et une qualité chez les Français ?

Peter Zaremba : On a tendance à penser que les Français sont des maniaques avec leur langue, mais non, c'est juste qu'elle doit être correctement parlée, sinon c'est du charabia ! On tourne en France depuis 1982. Ça amuse beaucoup Jean-Luc, notre agent français : il donne encore un siècle aux Fleshtones pour parler français ! ★

RECUEILLI PAR FREDERIC QUENNEC

45 tours *"Le Comte Psychédélique" (Foo Manchu)*

Photo William Milhizer-DR

"Grande fan d'Elvis Presley"

ANNA CALVI

Guitariste impressionnante, chanteuse hors pair et, désormais, *prédatrice*, l'Anglaise s'en revient avec un troisième album.

Le label anglais Domino abrite les Arctic Monkeys et Franz Ferdinand mais aussi de nombreux artistes plus difficilement classables, dont Anna Calvi. Née en 1980 à Twickenham, elle apprend le violon avant de choisir la guitare. Des chansons ne répondant pas aux standards habituels, une façon personnelle de traiter la Telecaster et — malgré un physique de sylphide — une voix puissante la distinguent dès ses premiers enregistrements. Après "Anna Calvi" (2010), "One Breath" (2013), "Sandman" (un opéra pas encore enregistré), elle présente un nouvel album, "Hunter".

Fil rouge

ROCK&FOLK : Un fil rouge semble relier tous les morceaux, une volonté d'anéantir les barrières liées aux genres ?
Anna Calvi : Je pense qu'il est important que les gens ne soient pas forcés à tenir des rôles de féminité ou de masculinité. C'est une chose que je ressens à l'intérieur de moi, être une femme, je sais ce que cela signifie, ce qui est attendu de moi. C'est un jeu auquel je refuse de participer.

R&F : Vous vous sentez prisonnière ?
Anna Calvi : Non, pas prisonnière, mais limitée par les stéréotypes.

R&F : Vous tentez de briser des barrières, qu'elles soient musicales ou sociales, par exemple quand vous chantez "I'll Be The Boy" (dans "Chain") après "I'll Be Your Man" (dans "Anna Calvi") ou "I'm The Man That Will Find You" (EP "Strange Weather") ?
Anna Calvi : Pour "Chain", je souhaitais que la musique exprime cette dynamique qui naît du désir que ce soit pour un garçon ou pour une fille. Dans "As A Man", j'essaie d'imaginer ce que c'est qu'être un homme, par identification. J'ai toujours vécu dans un corps qu'on peut qualifier de *femelle*, mais tout ne correspond pas forcément à la détermination physique, beaucoup de gens se sentent en porte-à-faux. Avec "Don't Beat The Girl Out Of My Boy", phrase qu'on peut prendre de manière littérale, j'exprime la même idée : ne pas se sentir enfermé dans une catégorie spécifique. Les hommes devraient avoir la liberté d'être aussi féminins qu'ils en ont envie.

La nuit de la chasseuse

Pour ceux qui n'auraient pas compris, "Hunter" est accompagné d'un *manifeste* à la fois politique, sexuel et viscéral dans lequel la chanteuse affirme son identité *queer*, terme plus fluide que bi ou lesbienne et sur lequel la chanteuse entretenait un certain flou sur ses deux premiers albums. Extrait : *"Cet album parle du fait d'explorer une sexualité plus subversive, qui va plus loin que les codes qui régissent la vie d'une femme dans notre société patriarcale hétéronormée."*

R&F : Dans la chanson "Hunter", vous évoquez de nouveaux goûts…
Anna Calvi : C'est une chanson sur le fait de sortir et avoir du plaisir. Il m'a paru important non seulement de ne plus être dans le rôle de la proie, mais de pouvoir partir en chasse, être le chasseur.

R&F : Quel serait le plus bel exemple de solo sauvage ?
Anna Calvi *(longue réflexion)* **:** "Voodoo Child", Jimi Hendrix Experience.

R&F : A l'opposé, "Swimming Pool" sonne impressionniste, aquatique, quand "Eden" évoquerait plutôt un paradis perdu.
Anna Calvi : "Eden" se réfère à l'enfance, à la jeunesse, à toutes les questions qu'on se pose. "Swimming Pool" m'a été inspiré par les peintures de David Hockney qui représentent des piscines. A cette époque, dans les années 1960, l'homosexualité était encore considérée comme honteuse mais lui n'a pas hésité à peindre des hommes. J'ai tenté de retrouver en partie ce sentiment.

Réinterprétations

R&F : On apprend beaucoup sur un artiste par le choix de ses reprises. Le vôtre est particulièrement éclectique. S'y mêlent morceaux anciens et récents, de styles parfois éloignés, "Baby It's You" (Shirelles), "Wolf Like Me" (TV On The Radio), "Fire" (Robert Gordon), "I'm The Man, That Will Find You" (Connan Mockasin), "Ghost Rider" (Suicide), "iT" (Christine & The Queens), "Strange Weather" (Keren Ann)… "Surrender" est adapté d'un air napolitain des années 1900, "Torna A Surriento" ; et Frankie Laine était d'origine italienne, comme vous…
Anna Calvi : Oui, mon père est italien. J'ai d'abord connu "Jezebel" par Edith Piaf, je préfère sa version à celle de Frankie Laine. Quant à "Surrender", c'est tout simplement parce que je suis depuis toujours une grande fan d'Elvis Presley. Je ne connaissais pas Keren Ann, c'est David Byrne, avec qui j'ai enregistré le EP à New York, qui a choisi ce morceau.

R&F : Il est étrange d'interpréter "Joan Of Arc" de Leonard Cohen en instrumental, alors que les paroles sont si importantes.
Anna Calvi : Tant de gens l'ont chanté avant moi que j'ai cherché à me différencier. L'univers qu'il décrit avec ses mots, j'essaie de le faire avec l'instrument. Plus qu'une *cover* comme on dit, c'est une réinterprétation. ★

RECUEILLI PAR JEAN-WILLIAM THOURY

Album *"Hunter" (Domino)*

Photo Maisie Cousins-DR

LIARS

"Frustré"

IDLES

Fougueux et décapant, le groupe anglais a fait l'effet d'une bombe en dépoussiérant avec brio le post-punk. Joe Talbot, chanteur concerné, se livre pour la sortie du second album.

2012, Joe Talbot trouve en Idles une échappatoire. Entre un double deuil, l'ennui vécu dans sa ville natale d'Exeter et une addiction sévère à la boisson, il s'échappe de l'autodestruction en crachant son venin sur une société malade. Une rage de vivre exprimée à la perfection pendant les concerts du groupe, véritables exutoires faits d'une fureur viscérale et d'un lâcher-prise ingénu. Pour autant, ceux qui clament que ces types seraient des brutes primaires n'ont pas vraiment compris le propos, retranscrit brillamment dans deux albums instillant une tension sans concession. Un propos d'une justesse sensible, que Talbot tente ici d'éclairer.

Apprendre à désapprendre

ROCK&FOLK: Votre jeunesse à Exeter ?
Joe Talbot : C'était un endroit très blanc et bourgeois. Il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire que d'aller à l'école. La météo est clémente mais la culture est morte. C'est pourquoi les jeunes gens qui y vivent se réfugient dans l'alcool et la violence. On y vit quotidiennement le racisme, l'homophobie, le sexisme. C'est normal, là-bas. Je ne me suis rendu compte de la gravité de tout ça qu'une fois parti pour Bristol. J'ai compris à quel point la mondanité du Devon est dangereuse.

R&F : Vous faisiez partie de ces jeunes gens en colère ?
Joe Talbot : Oui. Mon échappatoire, c'était la boisson. Ma mère a eu un accident vasculaire cérébral à mes 16 ans. Ça a pas mal façonné mon comportement adolescent. J'étais énervé contre l'univers. J'étais frustré et je m'ennuyais.

R&F : Vous avez commencé par jouer un genre de musique assez différent de ce que vous faites actuellement. Comment s'est fait la transition ?
Joe Talbot : Nous n'avons pas eu de conversation où l'on s'est dit qu'on allait passer d'un son à l'autre. On a simplement travaillé dur. On a appris à désapprendre nos instruments pour être nous-mêmes et nous amuser enfin. Ça nous a pris beaucoup de temps. Pendant des années, nous jouions de la musique, mais pas vraiment la nôtre. Nous n'étions pas très bons. Nous nous concentrions trop sur nos instruments respectifs, nous nous détachions de nous-mêmes et de notre art. Ce n'est que lorsque nous sommes devenus à l'aise dans notre langage artistique que nous avons pu nous exprimer honnêtement.

R&F : C'est pour ça que vous avez mis tant de temps à sortir votre premier album ?
Joe Talbot : On savait qu'il manquait quelque chose. Puis ma mère est morte et on a failli arrêter. On s'inquiétait de la manière dont on nous percevait. C'est à ce moment-là que l'on a eu une révélation : nous n'étions pas nous-mêmes. On a arrêté de se préoccuper des autres, des labels, des critiques. Le premier album célèbre ce que l'on est, ce que l'on aime. Le deuxième aussi.

R&F : Votre premier album a été enregistré en live avec un maximum de trois prises par morceau. Avez-vous opéré de la même manière pour le nouvel album ?
Joe Talbot : Oui. On fera toujours ça. On veut capturer l'énergie de nos concerts autant que possible. On est persuadés qu'il y a une honnêteté dans ce processus. On voulait que l'album soit naturel, instinctif et c'est en jouant sur scène que l'on se rapproche le plus de cet objectif.

Argument béton

"Brutalism", le titre du premier album d'Idles est aussi un terme architectural.
Joe Talbot : *"C'est une métaphore de ce que notre album était : une solution rapide à nos problèmes. On a fait cet album pour nous empêcher d'arrêter le groupe et pour abriter la peine et le deuil que je vivais. J'adore cette idée de construire quelque chose pour y loger la douleur. Notre son devenait de plus en plus heavy. J'aime la comparaison avec le heavy metal : il vient de Sheffield, Birmingham... Des villes bétonnées. Je trouve le rapprochement entre le béton et notre album pertinent. Il y a ce côté force brute et puis il s'est solidifié rapidement. De la même manière qu'après la guerre, l'Angleterre s'est reconstruite avec du béton en un temps très bref."*

La peur et la haine

R&F : Qui est Danny Nedelko qui fait l'objet du premier single du nouvel album ?
Joe Talbot : C'est un bon ami à moi qui fait partie du groupe The Heavy Lungs. Un immigré ukrainien. On s'était promis d'écrire une chanson l'un sur l'autre. Cet enfoiré n'a toujours pas écrit la sienne ! J'ai décidé de profiter de ce titre pour parler des migrants. Les médias suscitent la peur et la haine autour d'eux. Il y a toujours un groupe de gens qui fait qu'un pays entier est défaillant. Ce n'est pas que les politiques. On nous demande de faire confiance aveuglément parce que c'est trop *compliqué*. Mais c'est en réalité très simple, notre argent est dépensé dans des armes, etc. Tout sauf l'éducation, la culture... Danny Nedelko, c'est un exemple, parmi tant d'autres, de personnes merveilleuses qui rendent notre pays meilleur. Lorsqu'on parle de migrants on oublie trop souvent qu'on parle d'êtres humains. Ces gens ne sont pas le problème. Ils payent leurs impôts et ils travaillent. Theresa May par contre, il y a beaucoup à lui reprocher. ★

CHAYMA MEHENNA
Album *"Joy As An Act Of Resistance" (Partisan)*

Photo Tom Ham- DR

“On nous a raconté qu’un mec s’était fait couper la tête devant l’hôtel”

YOU SAID STRANGE

Organisateurs de leur propre festival, experts de la débrouille et amis des Dandy Warhols, les shoegazers de Giverny sortent leur premier album.

RECUEILLI PAR JONATHAN WITT

LE ROCK TRICOLORE SE PORTE DECIDEMENT BIEN. La preuve avec ces jeunes Normands de Giverny qui ont su séduire Peter Holmström, guitariste des Dandy Warhols, avec qui ils ont usiné un excellent premier album fait de shoegaze mélodieux, lancinant, et parfois mystique. Poème en kabyle, épopée de dix minutes, rien ne semble les effrayer. C’est dans le restaurant de la Maroquinerie que l’on retrouve les quatre jeunes gens. Affables et fort loquaces, ils nous conteront une histoire qui illustre merveilleusement bien le chaos et les surprises inhérentes à la vie de rocker.

Les terres de Claude Monet

Ces You Said Strange, donc, sont articulés autour d’un binôme historique, Matthieu et Eliot, qui se sont rencontrés sous la belle lumière des terres de Claude Monet : *“J’ai rencontré Matthieu, le batteur, à la première édition du festival Rock In The Barn, à Giverny. On s’était croisés quelques fois au collège. Dans un petit bled comme Vernon, tout le monde se connaît plus ou moins. Et quand on veut faire de la musique, on n’a pas trop le choix. Martin, mon frère, nous a rejoints il y a cinq ans et Riggi il y a trois ans.”* Pour Eliot et Martin, la musique est une histoire de famille :

Photo Charlotte Romer-DR

De gauche à droite : Eliot Carrière, Matthieu Vaugelade, Hector Riggi et Martin Carrière

"On allait chercher les pizzas en pédalo"

"On a toujours baigné dans ce milieu. Notre père s'occupe d'un festival de musique depuis 1998, à Giverny, plutôt axé chanson française. Très jeunes, on s'est lancés dans l'accordéon, la guitare, le piano. Puis on a découvert des groupes qui nous ont influencé, comme les Dandy Warhols, que j'écoutais sur mon petit iPod, dans le bus." L'un des pivots de la destinée de You Said Strange résidera dans la création du très pointu festival Rock In The Barn. Martin, l'instigateur, explique les dessous de l'affaire : *"J'ai commencé il y a neuf ans. J'avais seize ans, et encore sous la tutelle du festival de Giverny. J'avais envie de monter une soirée. Mon père m'a dit :* 'Tiens, prends la Grange et tu programmes tes potes.' *C'était en 2010. Les premières éditions se faisaient un peu à l'arrache. Et puis, en 2012, j'ai eu 18 ans et donc pu monter l'association. En 2014, on a pris une esthétique plus psychédélique avec Elephant Stone et Black Market Karma. En 2015, on a programmé The Warlocks, Wall Of Death, Acid Arab... On en sera à la neuvième édition le 29 septembre. Il y aura The KVB, Holy Wave, Matt Hollywood des Brian Jonestown Massacre et Tootard, un groupe syrien qu'on aime beaucoup. Rock In The Barn nous a permis d'accueillir des groupes, qui nous ont aidés à nous faire programmer ailleurs. On s'est construit un réseau un peu en marge et, grâce à celui-ci, on a joué un peu partout en Europe, à Glasgow, en Italie, à Lisbonne, en passant par Poznan."* Une expérience au pays de la Zubrowka, que ces joyeux drilles ne sont pas près d'oublier, et qui donne lieu à des récits qui auraient pu alimenter "Spinal Tap" : *"C'était dingue. Les mecs tournaient à une bouteille de vodka chacun, au coin du feu. Poznan est une super ville. Des potes nous logeaient sur une île, et on passait avec un bac. On avait mis le camion dessus, avec tout le matériel, sur cette espèce de palette qui flottait sur l'eau, avec un gars qui la tirait avec une corde. On a pété le radiateur sur le ponton. On a eu peur de voir notre matériel couler. L'angoisse. On allait chercher les pizzas en pédalo. Mais on en garde d'excellents souvenirs, avec des gens ouverts."* Les Normands gardent également un souvenir ému de l'enregistrement de leur tout premier EP dans la capitale londonienne : *"On a enregistré notre premier EP à Londres, chez les Black Market Karma, dans des conditions plutôt spéciales. C'était un petit studio correct, mais on était logés dans un hôtel à Woolwich, le quartier d'Arsenal, un endroit bien pourri. On nous a raconté que l'année précédente, un mec s'était fait couper la tête devant l'hôtel. Il n'y avait que des junkies, c'était très bizarre."* Mais l'obsti-nation et le travail paient. Ayant patiemment construit son réseau, You Said Strange finit par se voir offrir la première partie des Dandy Warhols : *"Le Tetris, au Havre, les accueillait et, comme on con-naissait le patron, on s'est proposés. On a envoyé nos titres. Deux mois après, nous avons appris que le guitariste des Dandy Warhols, Peter Holmström, avait écouté nos morceaux et qu'il nous voulait sur les cinq dates françaises. L'année d'après, ils nous ont invité à l'Aéronef à Lille, en tant que simples spectateurs. On a sauté sur l'occasion pour demander à Peter si il voulait bien produire l'album. Il nous a directement répondu qu'il allait le faire."* Et les voilà partis du côté de Portland, Oregon, pour une passionnante aventure : *"On a eu la chance de profiter de 23 jours de studio, chez Peter, ce qui est beaucoup pour un groupe débutant. Il y avait tout le matériel des Dandy Warhols. C'est un espèce de grand hangar avec un studio, une salle de concert pour les répétitions scéniques, et un bar à vin juste à côté. Il a apporté tous ses petits secrets de fabrique, qu'il a accumulés au cours des années. C'était la première fois qu'il se plaçait comme producteur sur un autre groupe."* C'est aussi l'occasion pour You Said Strange de donner son premier concert outre-Atlantique. Là encore, l'épisode est assez croquignolet : *"Une copine de la fille des personnes chez qui on logeait avait un groupe, qui jouait un soir dans un resto chinois. Une bonne occasion pour nous. C'était une soirée avec trois groupes, à Chinatown, sauf que les Chinois n'étaient plus là, et qu'il n'y avait que des drogués dans ce quartier. Courtney Taylor-Taylor nous avait recommandé de ne rien accepter de ce qu'on nous tendait. Au détail près que ce soir-là on fêtait un anniversaire, et les types de la salle avaient préparé un gâteau... On était tous à se demander ce qu'on allait faire, en pensant à Courtney. On l'a goûté et finalement, il était normal ce gâteau ! Il y avait beaucoup de mineurs car ils ne peuvent aller dans un endroit où l'on sert de l'alcool. D'où ce resto chinois ultra mal famé, qui était plus décadent qu'un bar classique. C'est là qu'on voit l'hypocrisie du système américain."*

Chant religieux planant

Et la musique ? You Said Strange pratique un shoegaze ensorcelant dont les inspirations sont parfois surprenantes : *"On écoute beaucoup de musiques traditionnelles du monde. La religion est un prétexte à musique, comme avec le gospel ou le kawali, qui est un chant religieux indo-pakistanais. Dans ce dernier, il y a des morceaux de 20 minutes, bien planants. On aspire tous à une forme de spiritualité. C'est assez universel de croire en quelque chose. On est tous athées, mais c'est poétique de croire."* L'exemple le plus parfait en est certainement l'épique "The Way To The Holy War", plus de quatorze lancinantes minutes. Un premier disque brillant, donc, par de jeunes gens attachants, que l'on espère suivre longtemps. ★

Album *"Salvation Prayer" (Fuzz Club/ Differ-Ant)*

Shoegaze de France

Etat des lieux de la scène psychédélique française, selon You Said Strange :

"Nous avons lu récemment un article qui désignait la France comme la nouvelle terre du shoegaze. Carrément ! C'est vrai que le mouvement psychédélique est très vivant ici. On peut partir de ***Forever Pavot*** *jusqu'à* ***Electric Retro Spectrum****, qui est plutôt noise. Les deux sont de Paris. Il y a nos potes de* ***Dead Horse One****, qui font du shoegaze psychédélique made in Valence, produits par Mark Gardener de Ride. Il y a* ***Sheraf*** *au Havre. A Nantes il y avait les* ***Blondi's Salvation****, mais ils se sont séparés. On peut aussi parler de* ***Mars Red Sky*** *à Bordeaux, des* ***Cheap Wine*** *de Clermont, de* ***Wise Dudes Revolver*** *à Nancy. De* ***Kaviar Special*** *à Rennes ou* ***Slift*** *à Toulouse. Il y a aussi* ***Jessica93****, dans un registre plus sombre."*

Photo Charlotte Romer-DR

rock&folk

EN NUMÉRIQUE ENRICHI AVEC VOTRE ABONNEMENT

Rock & Folk est disponible sur vos tablettes dans une version enrichie avec des liens web actifs et des vidéos à découvrir d'un simple clic

© Photocreo Bednarek - Fotolia.com

1 an soit 12 numéros
en version papier et numérique

75€

au lieu de ~~143,88€~~

ABONNEZ-VOUS !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : Rock & Folk - Service Abonnements - 45 avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex - Tél. : 03 44 62 43 79 – abo.lariviere@ediis.fr

OPTION 1 1an soit 12 numéros en version papier et numérique pour 75€ au lieu de 143.88€

OPTION 2 1an soit 12 numéros pour 65.50€ au lieu de 78€ soit 16% de remise.

Je remplis mes coordonnées et je règle par CB, chèque ou CCP

Email : ..... @ .....

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal ☐☐☐☐☐ Ville : ..... Tél. : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

ROFP189B

❑ J'accepte de recevoir par mail des offres et informations commerciales de la part des Editions Larivière. **Tarif France métropolitaine 2018**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 3 44 62 43 79. Offre valable jusqu'au 31/12/18. L'abonnement prendra effet dans un délai maximum de quatre semaines après validation de votre commande par nos services.. Conformément à la loi informatique et libertés du 6/01/78 vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

“Sur scène, je suis le meilleur”

MILES KANE

Après l’escapade Last Shadow Puppets, l’homme de Liverpool relance une carrière solo qui patinait quelque peu. Résultat : un troisième album post-rupture, post-punk et réussi.

RECUEILLI PAR JEROME REIJASSE

MILES KANE EST DE RETOUR. On a d’abord du mal à le reconnaître dans cette salle d’un hôtel parisien proche de la gare de l’Est un jour de canicule. Grosses lunettes de soleil, look de dealer des années 80, il attend les journalistes français goguenard, en buvant une eau gazeuse. “Coup De Grace”, son nouvel album solo, devrait en surprendre plus d’un. Rock’n’roll, glam, punk, pop, Miles Kane mélange l’histoire musicale de son pays et déchire les époques sans vergogne et le résultat est absolument enthousiasmant. Coécrit avec Jamie T, du côté de la Californie, avec Lana Del Rey en invitée, ce disque est une chambre d’enfant qu’il ne faudrait jamais ranger, un foutoir jubilatoire, oui. Le songwriter anglais n’a pas perdu son sens de la mélodie d’invasion, du refrain fraternel, il a simplement épuré son monde, supprimé quelques pistes et quelques couches pour viser directement le cœur. Le dandy s’est mué en trublion. “Coup De Grace” plane au dessus de la perfide Albion avec une liberté et une envie énormes. C’est simple : une chanson = un tube potentiel. Si l’on tend bien l’oreille, on devine que durant la composition, Miles Kane a certainement traversé quelques tempêtes personnelles, des cœurs brisés ou contrariés se glissent dans le paysage, ici ou là, des poings se serrent, des rires éclatent, des nuits refusent d’abdiquer, des soleils explosent. Ce disque est un caprice qui n’exige aucune punition.

Recoucher avec une ex

ROCK&FOLK : Pourquoi un titre en français pour cet album ?
Miles Kane : Ce n’était pas vraiment prémédité. J’aime vraiment beaucoup *cette expression, coup de grâce*. Et elle vient surtout de Finn Bálor, mon catcheur préféré. C’est le nom qu’il donne à son attaque définitive. On était en train de répéter ce titre avec mes gars. On avait déjà les couplets mais pas encore le refrain. Je me suis alors mis à chanter *“coup de grace”*, comme ça, presque comme une blague. Comme je l’avais déjà fait à l’époque avec la chanson “Inhaler”. Je n’avais pas le refrain et j’ai aperçu en pleine répète mon inhalateur sur la table et boum, je m’étais mis à répéter ce mot en boucle... Bref, on est finalement resté là-dessus... Et tout le monde ne me parle plus que de ça. Pour être tout à fait honnête, j’ignorais ce que ça voulait dire exactement. Je me suis renseigné et j’ai trouvé ça super cool. La fin, le coup fatal. C’était parfait pour un titre d’album, non ? Et puis, si j’avais opté pour l’anglais, avec un titre comme “The Final Blow” par exemple, ça aurait fait trop heavy metal, ou trop emo *(rires)*... Et puis, ce titre faisait un lien direct avec ma vie privée à ce moment-là... Ça collait.

R&F : Ce titre contient-il également une sorte d’arrogance amusée ? *Miles Kane va mettre tout le monde d’accord*, quelque chose de ce genre-là, comme sur un ring de catch ?
Miles Kane : Non, je n’ai pas pensé à ça... Mais je pense que cet album est un très bon album. Et même si je ne veux vraiment pas passer pour le mec qui considère tout le reste comme de la merde — ça n’a jamais été mon genre de mépriser les autres — cet album est très fort, intense et je suis persuadé que sur scène, je suis le meilleur. Personne ne peut rivaliser avec moi en concert !

R&F : Il y a quatre ans, vous aviez dit en interview que vous n’étiez pas le meilleur songwriter anglais. Le temps semble avoir fait son œuvre…
Miles Kane : Putain, c’est moi le meilleur aujourd’hui *(rires)*! Plus sérieusement, il s’est passé pas mal de choses durant ces quatre dernières années. J’ai 32 ans. J’ai ressenti un vrai changement dans ma vie, sans parvenir véritablement à l’expliquer. Cela fait trois ans que j’habite à Los Angeles. J’ai commencé à écrire des chansons pour ce disque juste après la sortie de “Don’t Forget Who You Are”. Et puis, on a fait avec Alex l’album des Last Shadow Puppets. Après ça, quand j’ai réécouté les chansons sur lesquelles j’avais déjà travaillées, elles n’avaient plus rien de spécial pour moi. Elles n’étaient pas très bonnes en fait. Ouais, c’était comme de recoucher avec une ex *(rires)*, exactement ! Je me suis donc remis à écrire. “Silverscreen”, “Coup De Grace” me sont venues assez facilement. Et puis j’ai eu un vrai blocage. Perte totale de confiance. Je ne savais pas vraiment la direction que je souhaitais prendre... J’avais beaucoup de mal à me concentrer. Ma vie personnelle était alors, disons, un tantinet chaotique... Jusqu’à ma rencontre en janvier dernier avec Jamie T. Il vient de Londres, moi de Liverpool, on a le même âge, on a commencé en même temps. On se fréquente depuis une dizaine d’années. Il est venu donner un concert à Los Angeles et il m’a dit: *“Je reste une semaine, on pourrait peut-être essayer d’écrire tous les deux...”*

Photo Lauren Dukoff-DR

R&F : Vous aviez besoin d'aide et Jamie T tombait à pic ?
Miles Kane : Exactement. J'avais besoin d'un coup de pied au cul, quelque chose dans le style... Je lui ai alors fait entendre la démo de "Silverscreen", il a adoré et m'a conseillé de poursuivre dans cette direction. On s'y est mis et on a écrit une chanson par jour quasiment. Jusqu'à avoir tout un album, et même beaucoup plus.

R&F : Vous aviez eu peur d'avoir perdu l'inspiration ? Le fameux syndrome de la page blanche…
Miles Kane : Oui, carrément. Etre avec les Last Shadow Puppets et se retrouver ensuite seul à composer, c'était difficile, voire angoissant. Je m'étais mis une pression incroyable, sans raison. Je veux toujours bien faire, m'améliorer... Mais là, c'était comme si j'avais oublié que j'étais capable de le faire. Que tout ce que j'avais fait avant ne comptait pas.

Un mot qui n'existe pas

R&F : Votre succès, votre exposition médiatique a-t-elle pu jouer un rôle dans cette période de doute ?
Miles Kane : Je ne sais pas, honnêtement. Le succès ne m'a jamais dérangé. Je le trouve même plutôt confortable. Beaucoup de choses ont changé dans ma vie ces dernières années et ce n'est pas moi qui m'en plaindrais.... Et je suis vraiment à l'aise avec l'homme que je suis devenu.

R&F : Dans votre biographie officielle, vous déclarez que ce disque est le plus important de votre carrière.
Miles Kane : Je pourrais probablement dire exactement la même chose de mon prochain album. Et vous pourrez alors me reprocher d'être du genre répétitif *(rires)*. Mais pour moi, ce disque est costaud, il tient la route, c'est celui que j'ai toujours voulu faire, en fait ! Quand j'ai commencé à travailler dessus, je voulais un disque qui sonne un peu comme les Damned, The Fall, les morceaux lents de John Lennon, T Rex aussi... Et je crois que j'y suis parvenu.

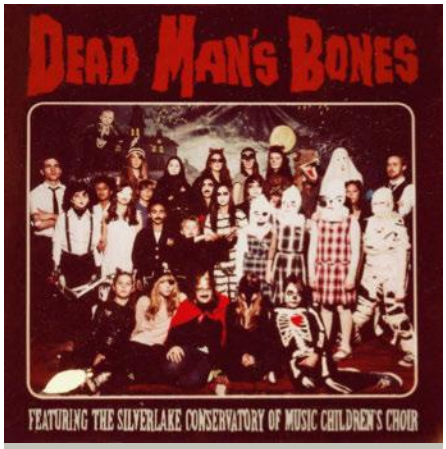
R&F : Les premières chansons sont plutôt *viriles*, elles donnent envie de foncer dans le tas…
Miles Kane : Ouais, tu as envie de pogoter. Ces chansons ont de la colère en elles, de la frustration, plein d'émotions très intenses.

R&F : Miles Kane, au départ, c'était quand même plutôt ce mec classe en costard, avec des mélodies ciselées. Là, il y a du rock'n' roll, du punk…
Miles Kane : Toutes ces choses ont toujours été en moi, bien sûr. Mais là, j'étais prêt à tout laisser sortir. Je ne sais pas vraiment pourquoi maintenant. Peut-être que ça vient des Last Shadow Puppets *(pas de nouvel album prévu pour l'instant, selon Miles)*, quand on a écrit la chanson "Bad Habits", et quand on reprenait sur scène le "Totally Wired" de The Fall... J'ai adoré interpréter ces chansons ! Adoré ! Sur cet album, j'ai voulu emprunter ce chemin. J'étais prêt !

"J'adore Ryan Gosling ! J'ai pleuré devant 'La La Land' "

R&F : Ce disque a-t-il un fil rouge ?
Miles Kane : En gros, le fil rouge, c'est moi *(rires)*. Le disque tourne autour de moi. A cette époque, je ne pouvais pas écrire sur autre chose... Et puis, j'ai toujours aimé écrire sur ce que je ressentais à un moment précis. L'amour, la colère, la jalousie, des classiques indémodables ! J'ai l'impression que je ne pourrais pas faire autre chose de toute façon. C'est un disque qui donne envie de se bouger, je l'espère en tout cas. J'ai toujours aimé ces disques qui te boostaient, qui te procuraient plein d'énergie, toujours ! Ça va mal dans ta vie, tu es fatigué, agacé, triste et tu mets un disque qui te relance. Voilà ce qui compte !

R&F : Il y a en fin d'album cette chanson incroyable au titre improbable, "Shavambacu". Quelle en est la signification ?
Miles Kane : C'est un mot qui n'existe pas en fait, créé de toute pièce. Ma grand-mère avait l'habitude de surnommer ma mère comme ça et ma mère avait l'habitude de me surnommer comme ça. C'est un mot qui s'est incrusté et qui n'est plus jamais parti. Pendant que je travaillais sur l'album, j'ai demandé ce qu'il voulait dire à ma maman, vu que je l'avais entendu toute ma vie sans obtenir la moindre explication. En fait, ça vient d'une vieille chanson de Dean Martin intitulée "Darling, Je Vous Aime Beaucoup". Mais ma grand-mère, elle, entendait quand elle l'écoutait "Shavambacu" *(rires)*. Vous pouvez m'entendre chanter un peu en français sur ce titre...



L'autre vie de Ryan

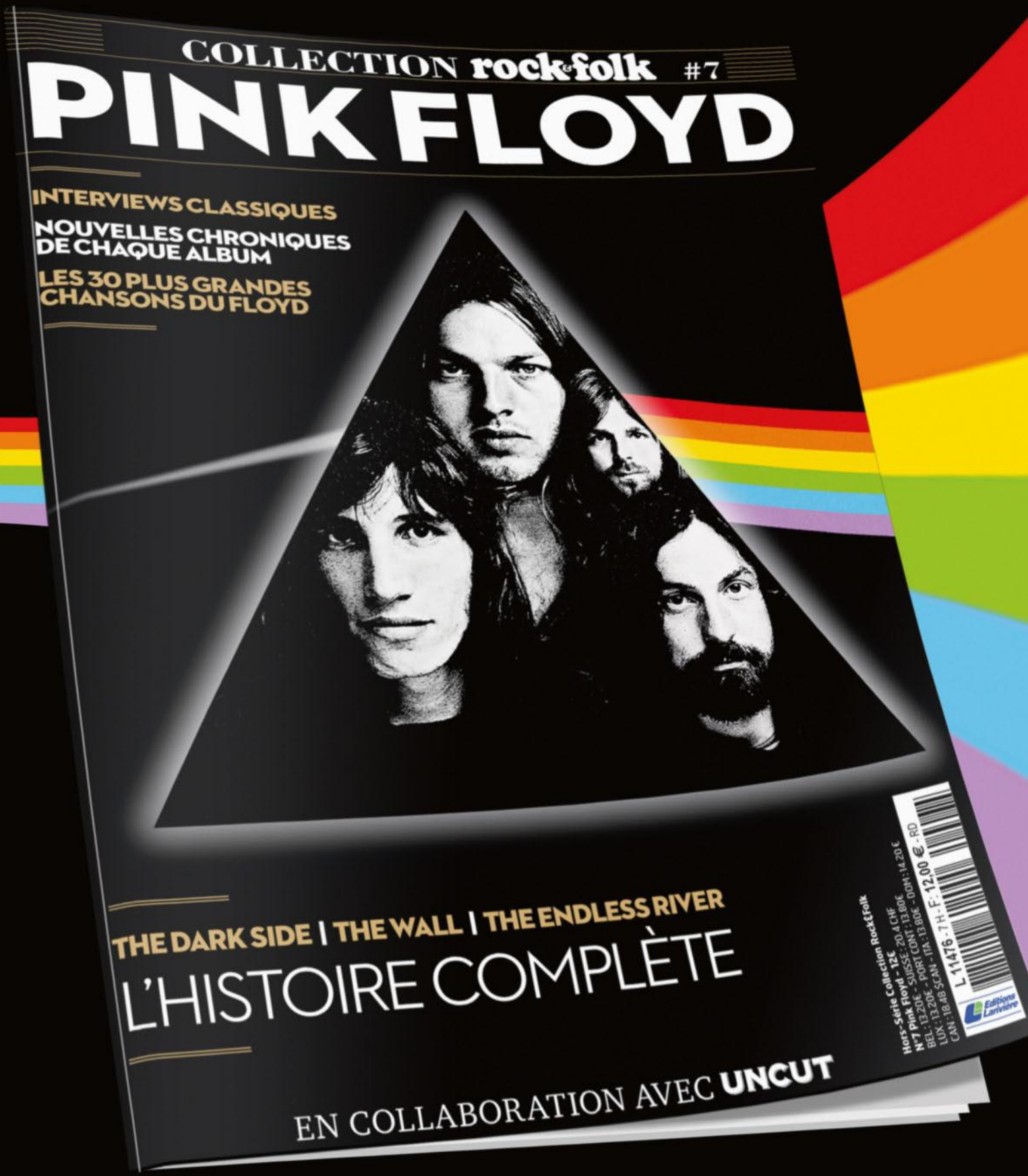
Quand Ryan Gosling n'affole pas les midinettes et les backrooms du monde entier, il peut oublier les caméras pour les guitares. En 2009, il sort, avec son pote Zach Shields un disque extraordinaire, chez Anti Records, sous le nom de Dead Man's Bones. Musique sombre, dépouillée, presque vaudou, enregistrée avec une chorale d'enfants. Gosling y chante, joue de la basse, de la guitare, du piano et même du violoncelle. Le deuxième album, annoncé en 2011, se fait toujours attendre...

Fausses rumeurs

R&F : Le clip de la chanson "Loaded", sur laquelle on peut entendre Lana Del Rey, est un hommage direct au film "Drive" de Nicolas Winding Refn. Vous parlez souvent en interview de l'acteur Ryan Gosling. Vous aimeriez être lui ?
Miles Kane : Le clip est effectivement un clin d'œil à "Drive". Tout comme les visuels de l'album. Et j'adore Ryan Gosling ! J'ai pleuré devant "La La Land". Je ne voulais pas le voir au départ, je pensais que ça allait être un peu niaiseux, mais j'ai craqué et j'ai fini en larmes *(rires)*. J'aime bien les comédies musicales. "Shavambacu" a d'ailleurs, je trouve, quelques accents propres à la comédie musicale...

R&F : Cette chanson aurait pu figurer dans "West Side Story", quand les deux gangs s'affrontent.
Miles Kane : Je ne l'ai jamais vu mais c'est un beau compliment... Sinon, ne propagez pas de fausses rumeurs ! Je ne veux pas remplacer Ryan Gosling, hein *(rires)*. Miles Kane me convient parfaitement ! ★

Album *"Coup de Grace" (Virgin/ EMI/ Universal)*



actuellement en kiosque

“En 2001, il y avait les Strokes et les White Stripes, mais en Angleterre il n’y avait que nous !”

THE CORAL

Lumineux mais malchanceux dans les années 2000, les héroïques *Scousers* reviennent ici sur leur histoire, à la faveur d’un neuvième album mélodieux.

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Photo Ben Morgan-DR

patagonia

“Dans un sens, nous étions des péquenauds montés à la ville”

EXISTE-T-IL ENCORE DES GROUPES CULTES EN 2018 ? Du Velvet Underground aux artistes jadis obscurs tels que Love, Sixto Rodriguez, des groupes estampillés Nuggets aux précurseurs du punk, du metal et de la techno : tout est connu, défriché, érigé en classique, diffusé dans les publicités. Le culte est désormais à chercher dans l'histoire proche, dans ce début de 21ème siècle peu favorable aux esthètes de la pop, qui a vu quelques artistes magnifiques flirter brièvement avec le succès avant de s'en aller vivoter dans les sphères indé. C'est cette trajectoire qu'a suivi The Coral, sextette surdoué qui, au début des années 2000, a à lui seul réveillé la scène rock de Liverpool et n'a jamais publié l'ombre d'un mauvais album, jalonnant sa carrière de pépites pop inoubliables. Pourtant, le meilleur groupe de sa génération ouvre aujourd'hui pour des tâcherons moins talentueux que lui (comme Manic Street Preachers récemment) et, quand Franz Ferdinand, Kasabian ou Arctic Monkeys sont devenus des noms qui remplissent les très grosses salles en quelques clics, celui de The Coral ne circule qu'entre connaisseurs avisés, comme un bon plan qu'on se refile entre amis. *How did it all go wrong ?* Réponse dans un hôtel parisien avec les deux têtes pensantes, James Skelly (guitare/ chant) et Nick Power (clavier) étonnamment affables et heureux de revenir sur leur histoire.

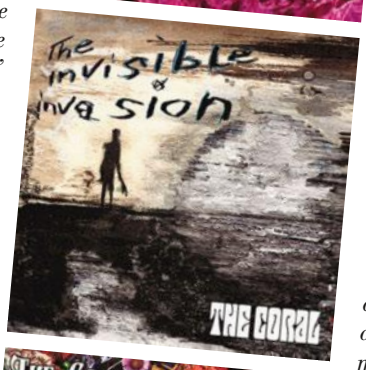
A propos d'un épouvantail

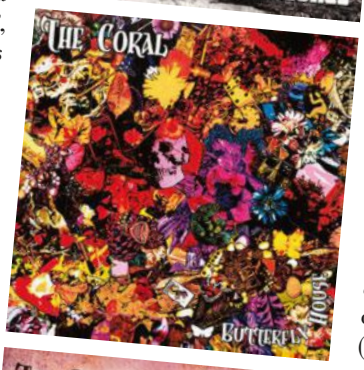
Diantre, quel accent... Linguistiquement parlant, Power et Skelly proposent deux façons différentes d'aborder l'idiome *scouse*. Power, de sa voix grave placide, se place dans le sillon d'un Ringo Starr. Skelly, de sa voix plus haute, s'apparente plus à l'ex-footballeur Jamie Carragher (à l'accent si opaque que ses interviews sont parfois sous-titrées). Venus de Hoylake (dans la péninsule du Wirral, sur l'autre rive de la Mersey, face à Liverpool), les deux compères sont rescapés d'un groupe qui a vu partir plusieurs de ses éléments au fil des années, après des débuts tonitruants. Les six membres de The Coral jouaient ensemble depuis l'âge de treize ans quand le destin est venu frapper à leur porte en la personne d'Alan Wills (ancien batteur de Shack, fondateur du label Deltasonic, aujourd'hui décédé). Nick Power se souvient : *“Alan Wills ne nous avais jamais entendu jouer, mais il est venu à un de nos concerts après avoir vu une de nos affiches. Ian* (Skelly, frère de James, batteur et graphiste) *avait fait un poster avec son grand-père lobotomisé et un paysage onirique sortant de sa tête explosée. Il nous a quasiment signé sur la foi du poster.”* Skelly renchérit : *“Il a monté le label pour nous. Il a hypothéqué sa maison pour créer Deltasonic. Il avait une idée très claire de ce qu'il voulait faire :* ‘On va sortir trois EP et on verra.’ *Alors on a fait ‘Shadows Fall’ et ça a dépassé toutes les attentes. C'était dingue. Je pense qu'Alan voulait qu'on prenne le temps d'apprendre, de mûrir, un peu comme REM ou Bruce Springsteen, mais on a tout de suite explosé.”* Il faut dire qu'en 2001, le royaume se cherchait de nouveaux héros rock. Le genre, moribond un an plus tôt, frémissait à nouveau et une vague de groupes n'allait pas tarder à émerger. James Skelly s'emballe : *“En 2001, il y avait les Strokes et les White Stripes, mais en Angleterre il n'y avait que nous ! Nous étions le premier groupe de la nouvelle vague de rock britannique de l'après-Oasis à émerger. Tout le monde s'est enflammé sur les Libertines parce qu'ils viennent de Londres mais nous étions là avant eux. Le premier album des Strokes est sorti après notre single, les gens oublient ça. Je pense que si nous avions été un groupe londonien, les choses auraient été différentes.”* On touche ici au cœur d'un sujet sensible. Porté par un single pop génial, “Dreaming Of You”, le premier album de The Coral a atteint le top 5 des charts britanniques en 2002, avant d'être nominé au prestigieux Mercury Prize en fin d'année. Une cérémonie à laquelle le groupe n'a pas assisté parce qu'il ne voulait pas annuler sa partie de foot hebdomadaire. L'année suivante,

"Magic And Medicine", son sublime successeur, s'est installé dès sa sortie au sommet des ventes. Le groupe semble alors pourtant vivre dans sa bulle et continue à filmer des courts-métrages délirants pour lesquels il écrit des bandes originales. *"Nous ne tournions pas tellement à l'époque"* s'amuse Skelly, *"On nous a proposé d'aller en Australie, on a répondu :* 'Bof.' *On était contents de rester à Liverpool, de fumer de l'herbe. Quand on nous proposait de faire une tournée de six semaines, on disait :* 'Hmmm, non merci... on préfère faire un film à propos d'un épouvantail.' *Ce n'est pas que nous n'en avions rien à faire, mais nous pensions pouvoir faire ce que nous voulions et quand même réussir. Mais ne vous méprenez pas, quand ça s'éloigne de vous, vous vous dites :* 'merde.' *Mais bon, dans un sens, nous étions des péquenauds montés à la ville..."*

Sabotage inconscient

Au sommet de sa gloire, The Coral décide de publier en tirage limité un album psychédélique barré ayant pour sujet les fils cachés de Boris Becker ("Nightfreak And The Sons Of Becker"). Un contre-pied aussi magnifique que suicidaire qui déroute le grand public. *"C'était de l'auto-sabotage,* avoue Power. *C'était sans doute un moyen de reprendre le contrôle de ce train qui roulait très vite. Nous étions sur la route depuis trois ans, depuis nos 17-18 ans. Aucun d'entre nous n'avait son propre appartement, on travaillait tout le temps. C'est un acte de sabotage inconscient qui nous a permis de prendre une année off ensuite et régler nos problèmes personnels."* Désinvolte, Skelly ajoute : *"Et ensuite j'ai fait une dépression, qui a duré... oh !... bien 8 à 10 ans."* avant d'exploser de rire. On évoque alors "The Invisible Invasion", sorti en 2004, qui reflète, dans sa noirceur, le mal-être du groupe. S'ensuit un étonnant ping-pong verbal autour des déboires du chanteur. *"Oh oui, c'était sévère à ce moment-là"* s'amuse Skelly. *"Comme les années 80 de Brian Wilson"* poursuit Power. *"C'était vraiment 'The Invisible Invasion featuring Roky Erickson'*, ajoute Skelly. *Quand tu en es là, que tu retournes au nounours de ton enfance, que tu lui parles pour essayer de retrouver qui tu es, et que tu réalises que tu es un connard, il faut tout recommencer... C'était la première dépression. Et puis c'est allé mieux, et puis je me suis rendu compte que je faisais une deuxième dépression !* (hilarité générale) *Puis est arrivé 'Butterfly House'."* Power tente un calembour : *"Le premier break du breakdown !"* Skelly : *"Beaucoup de gens disent aujourd'hui que c'est notre meilleur album. Les jeunes groupes qu'on croise ou avec qui on travaille nous parlent toujours de ce disque."* Malgré ce parcours heurté, les allers et retours du guitariste surdoué mais troublé Bill Ryder-Jones (qui est définitivement parti en 2008) puis le départ de Lee Southall en 2015, The Coral possède une des discographies les plus passionnantes de la dernière décennie, sans aucune faute de goût et emplie de merveilleuses faces B qui auraient de quoi rendre fou de jalousie n'importe quel groupe — on pense à l'acoustique "Boy At The Window", les ballades "Darkness" ou "God Knows". Le groupe a même récemment exhumé un album perdu, "The Curse Of Love", enregistré après "The Invisible Invasion" entre 2005 et 2007, mais publié en 2014. *"Quand nous l'avons fait, Bill n'était plus dans le groupe, puis il est revenu alors nous avons décidé de le mettre de côté pour faire quelque chose de neuf, ce qui a donné 'Roots & Echoes'."* Power précise : *"Quand les droits des chansons nous sont revenus, nous avons récupéré les bandes et décidé de publier 'The Curse Of Love' sur notre label Skeleton Key."* James Skelly s'enflamme : *"Je trouve que c'est un album en avance sur son temps. On y entend ce genre de choses qu'on retrouve aujourd'hui chez Bon Iver ou Fleet Foxes, que peu de gens faisaient à l'époque. Ça sortait de l'ordinaire, un peu comme le dernier album des Arctic Monkeys aujourd'hui, avec ce côté excentrique."*





La stratégie de l'échec

Aujourd'hui, les membres du groupe semblent en paix avec eux-mêmes. En témoigne cet excellent nouvel album, "Move Through The Dawn", qui montre un groupe sûr de sa force. *"C'est sans doute la première fois, depuis le premier album, ou le deuxième, que le groupe est stable, et c'est très appréciable"* sourit Skelly. L'album précédent, "Distance Inbetween" était survenu après un long hiatus qui avait vu les membres de The Coral s'éparpiller dans des projets solo. On a longtemps cru le groupe mort, mais il est revenu en 2016 dans une forme plus brute, sans ses deux guitaristes historiques, accompagné de Paul Molloy, qui avait déjà servi de roue de secours aux Zutons. Il en avait résulté l'énergique "Distance Inbetween", dont "Move Through The Dawn" prend aujourd'hui le contre-pied : *" 'Distance Inbetween' était un album sombre qui avait débuté autour de la batterie et de la basse. Nous voulions revenir aux chansons. L'idée, par-dessus tout, était de trouver des mélodies pures."* explique Skelly qui s'esclaffe quand on lui parle de cette étonnante pochette aux couleurs criardes qui évoque un mauvais bootleg japonais. *"Un des concepts que nous avions pour l'album, c'était de faire un album mythique des années 80, comme ces compilations des Beach Boys sorties à l'époque. Je voyais toujours ces horribles pochettes tardives de groupes sixties que je trouvais abominables, mais quand j'écoutais le disque, c'était déroutant car il y avait des chansons magnifiques à l'intérieur. C'est ce décalage fou qu'on essayait de muer en œuvre d'art."* D'où cette pochette flashy qui sort du classicisme du groupe, avec des idéogrammes asiatiques inventés (*"Quand on a voulu mettre des vrais signes, ça ne rendait pas aussi bien"*), des chemises hawaïennes et un lion (*"Sans raison aucune"*). Nick Power : *"Nous avions une pochette très classieuse pour l'album, sur laquelle Ian a travaillé durant quatre mois. On a fait ce truc en dix minutes, juste pour déconner et puis on s'est dit :* 'C'est ça.' *On ne voulait pas se prendre trop au sérieux, on voulait faire un truc ridicule. On sourit rien qu'à y penser, vous souriez aussi, c'est qu'elle est réussie !"* La stratégie de l'échec a encore frappé. ★

Album *"Move Through The Dawn" (Skeleton Key/ Ignition/ Pias)*

Photo Jack Prince-DR

Le refus des deux leaders de se conformer à quoi ou qui que ce soit va leur coûter cher

DEVO

Fin juin, les excentriques d'Akron ressortaient leurs couvre-chefs pour un rare concert, **40 ans après** un premier album qui n'a jamais sonné aussi actuel.

PAR JEROME SOLIGNY

SURTOUT, NE JAMAIS CONFONDRE TALENT ET SUCCES COMMERCIAL. On défonce une porte ouverte ? On est vigilant, car elle ne doit pas se refermer. C'est le message que John Waters, cinéaste, grand excentrique, mais surtout auteur de films qui ont marqué leur époque au scalpel (comme "Pink Flamingos", de 1972, le premier de sa trilogie trash) a tenu à faire passer le 30 juin dernier au jeune public du Burger Boogaloo Festival à Oakland, venu voir Devo. Tout ça fait terriblement sens. Car le festival en question, tout comme le label (Burger Records) qui l'organise depuis une petite décennie, à l'instar de John Waters (qui y présente les groupes sur scène) et Devo (qui y faisait son retour après quatre ans d'abstinence), milite fort pour l'indépendance de ton et la liberté d'action. Aujourd'hui, dans le rock comme ailleurs, et de manière encore plus flagrante qu'en 1978, la création pure, non aseptisée et non encadrée, non facilitée par des aides et des allocations, et non relayée par des médias complices est plus que jamais l'acte de résistance ultime. Vouloir, en prime, dénoncer pêle-mêle la bêtise, la haine, l'intolérance et les atteintes répétées à la démocratie ou à la liberté, c'est l'assurance de ramer à son tour contre un tsunami de plus en plus vulgaire et violent, celui qui a provoqué la formation de Devo au début des années 70.

Il faudrait trente pages pour débroussailler l'histoire de Devo. On se contente ici d'en laisser affleurer les contours, en espérant attiser la curiosité. D'abord, le groupe n'existerait pas si, le 4 mai 1970, la police n'avait pas tiré sur des jeunes qui manifestaient, à la Kent State University, contre le bombardement du Cambodge ordonné par Richard Nixon. Quatre morts sont à déplorer ce jour-là et le bassiste Gerald Casale, témoin du massacre et un peu baba sur les bords, arrête d'être cool dès le lendemain. Avec son copain chanteur et claviériste Mark Mothersbaugh, déplorant que l'humanité et la société régressent, ils s'attachent à l'idée de *de-evolution* qu'ils vont développer au sein de Devo, un groupe aussi visuel que musical. Son line-up se stabilise en 1976 à l'arrivée de Bob Casale (frère de Gerald) à la guitare et Bob Mothersbaugh (frère de Mark) à l'autre guitare. Devo recrute Alan Myers à la batterie et accroît le nombre de ses concerts. La musique, soutenue par des clips bricolés, espiègles et tordants, est un genre de new wave robotique, simple et bigrement efficace. Les textes, teintés d'humour noir, dénoncent les travers de l'Amérique et de la culture occidentale. En live, Devo mise sur une forme cheap de théâtralisation (Mark Mothersbaugh porte parfois son masque de *Booji Boy*) et n'hésite pas à provoquer le public. Les médias sont logiquement alertés, spécialement lorsqu'en 1977, "The Truth About De-Evolution", un court-métrage (deux clips accolés en fait) réalisé par Chuck Statler et Gerald Casale, est primé au festival de Ann Harbor. David Bowie, Brian Eno, Iggy Pop et Neil Young (qui leur trouvera une place dans "Human Highway", sa comédie coréalisée avec Dean Stockwell en 1982) ne sont pas indifférents à Devo et son univers.

Photo Ebet Roberts/ Redferns/ Getty Images

DEVO
DEVO
DEVO

Nerveux, dissonant parfois, mélodique souvent, psychotique et terriblement réfléchi, alarmiste et drôle

"Q : ARE WE NOT MEN? A : WE ARE DEVO!"

PREMIERE PARUTION : 28 AOUT 1978

Pas mal de sornettes ont été débitées à propos de la genèse du premier album de Devo. L'engouement de David Bowie pour le groupe, l'implication de Brian Eno, le studio de Conny Plank... Il y a, il est vrai de quoi s'emmêler. En mars 1977, lors du passage d'Iggy Pop et son groupe à l'Agora Ballroom de Cleveland (Ohio), Bowie, alors simple claviériste, se fait remettre une cassette de démos des chansons que Devo souhaiterait enregistrer, pourquoi pas avec lui, pour son hypothétique premier album. Le quintette a autoproduit "Mongoloid", son premier 45 tours (avec "Jocko Homo" en face B) et décidé de tendre des perches aux stars du rock qui ont manifesté de l'intérêt pour lui. En novembre, David Bowie est à New York pour la promotion de "Heroes" et assiste à un concert de Devo au Max's Kansas City. Emporté comme il pouvait l'être, il monte sur scène avant le second set et déclare qu'il s'agit là du *"groupe du futur"*.
Ce n'est alors un secret pour personne qu'il est disposé à le produire, mais son emploi du temps ne lui permet pas de le faire avant le début de l'année suivante (il doit tourner à Berlin, juste après Noël, dans "Just A Gigolo"). A la mi-décembre, le groupe joue à nouveau au Max's et cette fois, c'est Brian Eno, présent dans la salle, qui propose ses services. Selon Mark Mothersbaugh, Eno laisse entendre aux musiciens que Bowie leur a raconté des bobards et n'aura pas le temps de s'occuper d'eux. Lui aussi est prêt à financer l'enregistrement et à les emmener dès que possible chez Connie Plank, un des sorciers du krautrock établi près de Cologne, chez qui il a enregistré une bonne partie de son album "Before And After Science" qui vient de paraître. Devo accepte et débarque chez Plank début 1978. Finalement, et même si ce n'est pas la porte à côté, David Bowie dès qu'il peut s'échapper du tournage à Berlin, rallie Cologne et prête main-forte à Eno, dont la conception de la production du premier 33 tours de Devo est de jouer (et chanter) sur tous les titres. Le groupe ne l'entend pas de cette oreille et ne conservera, au final, que peu d'éléments ajoutés par Eno, même si son rôle de producteur est effectif et bien stipulé sur la pochette. Quant à Bowie, tout laisse à penser qu'il a en partie payé l'enregistrement avant de sécuriser le contrat avec Warner (pour les USA et le reste du monde, Virgin se réservant l'Europe). Mothersbaugh affirme qu'il s'est également beaucoup investi au moment du mixage.

Ce qui frappe d'emblée à la réécoute de "Q : Are We Not Men? A : We Are Devo!", c'est sa vivacité et son homogénéité. Comme les Damned par exemple, de l'autre côté de l'Atlantique à la même époque, Devo était un vrai groupe de rock qui savait jouer. Ça crève les tympans dès "Uncontrollable Urge", punk ou presque et doté d'un refrain limite psyché. Ça se confirme avec "Satisfaction (I Can't Get Me No)", arrogante et parfaitement calibrée comme les meilleures tourneries funk. Parce que tous les groupes new wave américains laissaient traîner leurs oreilles, pas facile de savoir si Talking Heads a influencé Devo ou le contraire, mais "Praying Hands" illustre la corrélation. La démente "Space Junk", avec ses guitares piquées à "Halo Of Flies" d'Alice Cooper, démontre que Devo possédait les bonnes références, et "Mongoloid" et "Jocko Homo", les deux manifestes de l'album, corroborent les propos de Bob Casale qui a toujours estimé que la connexion entre lui et Mothersbaugh était génétique.
"Too Much Paranoia" confirme que c'est bien une tempête qui régnait sous les dômes d'énergie rouges que les membres de Devo allaient porter sur scène. Démarrée avec un arpège digne de "House Of The Rising Sun" (The Animals) ou "I'd Love To Change The World" (Ten Years After), "Gut Feeling" grimpe en puissance avant d'imploser en joyeux bordel. "Come Back Jonee" est un autre modèle de concision effrénée (la musique oscille entre Shadows et Sputniks) et, dans "Shrivel Up", qui clôt les débats, Devo prévient l'auditeur qu'il va finir ratatiné et aurait intérêt à se faire à l'idée.
En vérité, quatre décennies après son lancement, "Q : Are We Not Men? A : We Are Devo!" ne répond toujours pas aux questions qu'il pose. C'est exprès. Nerveux, dissonant parfois, mélodique souvent, psychotique et terriblement réfléchi, alarmiste et drôle, c'est un disque qui continue de ne rentrer dans aucune case. Comme quelques autres, cruciaux également, parus à la fin des années 70, "Q : Are We Not Men? A : We Are Devo!" plie sans rompre lorsque souffle le vent assourdissant — chargé de particules sonores insipides mais toxiques — venu du néant, puis rebique, tel un roseau, une fois le calme revenu.
Il n'a été certifié or aux USA qu'en 2001, ce qui signifie qu'il a mis vingt-trois ans à trouver un demi-million d'acquéreurs. On serait étonné d'apprendre que ça a surpris Devo.

Photo Elisa Leonelli/ Dalle

“Mick Jagger va donner son feu vert pour que le groupe puisse sortir en single ‘(I Can’t Get No) Satisfaction’ ”

Quant à Mick Jagger, il va donner son feu vert (nécessaire à l’époque) pour que le groupe puisse sortir en single sa reprise épileptique de “(I Can’t Get No) Satisfaction”. Jusqu’en 1990, Booji Boy (le label de Devo), Stiff, Warner (Virgin en Europe) puis Enigma publieront les premiers 45 tours et les huit albums que la formation va enregistrer d’affilée. Pour beaucoup, “Q : Are We Not Men? A : We Are Devo!”, 33 tours inaugural d’une discographie en dent de crocodile, en est, grâce à ses chansons classiques, le chef-d’œuvre incontesté. Mais dans le genre pop synthétique, “Freedom Of Choice”, de 1980, n’est pas mal non plus. “Whip It”, seul vrai tube de la carrière de la formation, en sera le deuxième single. Mais, à partir de l’album suivant, “New Traditionalists” (et malgré la présence de l’excellente “Beautiful World”, dont le clip symbolise parfaitement son esprit), Devo creuse un peu plus l’écart entre lui et le reste du monde. Le refus des deux leaders de se conformer à quoi ou qui que ce soit, et certainement pas de se plier aux volontés de MTV va leur coûter cher. Alors qu’ils ont le potentiel (et le matériel) pour alimenter la chaîne qui, pendant presque deux décennies, fera la pluie et le beau temps dans l’industrie musicale, on leur en limite l’accès. Les dissensions (dues à l’argent, aux drogues...) commencent alors à altérer l’enthousiasme du groupe, et puisqu’il ne met pas la moindre goutte d’eau dans son vin, les médias audiovisuels, la presse et finalement le public finissent par lui tourner le dos.

A partir de “Shout”, en 1984, Enigma va récupérer Devo, mais précipiter son déclin commercial et sa séparation. Après “Smooth Noodle Maps”, six ans plus tard, il continuera d’exister, mais ponctuellement, le temps de collaborations pour des films ou des compilations. Chacun dans leur coin, Mark Mothersbaugh et Gerald Casale vont développer des activités fructueuses (l’un en tant que compositeur pour le cinéma et habilleur sonore, l’autre comme vidéaste). “Watch Us Work It”, nouveau single de Devo publié fin 2007 (et destiné à un spot publicitaire) a permis d’imaginer qu’un neuvième album était en chantier, mais il faudra patienter trois longues années avant que “Something For Everybody” atterrisse dans les bacs. Le groupe s’y montre tonique, lucide et certainement pas tourné vers le passé. Il s’agit (pour l’heure) du dernier disque studio de Devo que beaucoup ont considéré en décalage avec son époque, alors qu’il en était un reflet cruel mais juste et à peine surréaliste. Dix ans après, le peuple américain élira Donald Trump à la Maison Blanche et apportera les chutes du Niagara au moulin du groupe. En scandant fort sur des beats mécaniques que la régression menaçait l’homme, Devo annonçait la douleur il y a plus de quatre décennies. En 2018, le groupe est prophète en son pays et bien au-delà. ★

Sting... le catcheur

Concentré d'action, d'attitude, de second degré et de décibels

ROCK & CATCH

L'évidence est aussi frappante qu'un *Tombstone Piledriver* asséné par The Undertaker : (hard) rock et lutte professionnelle sont inextricablement liés. Démonstration et plaidoyer.

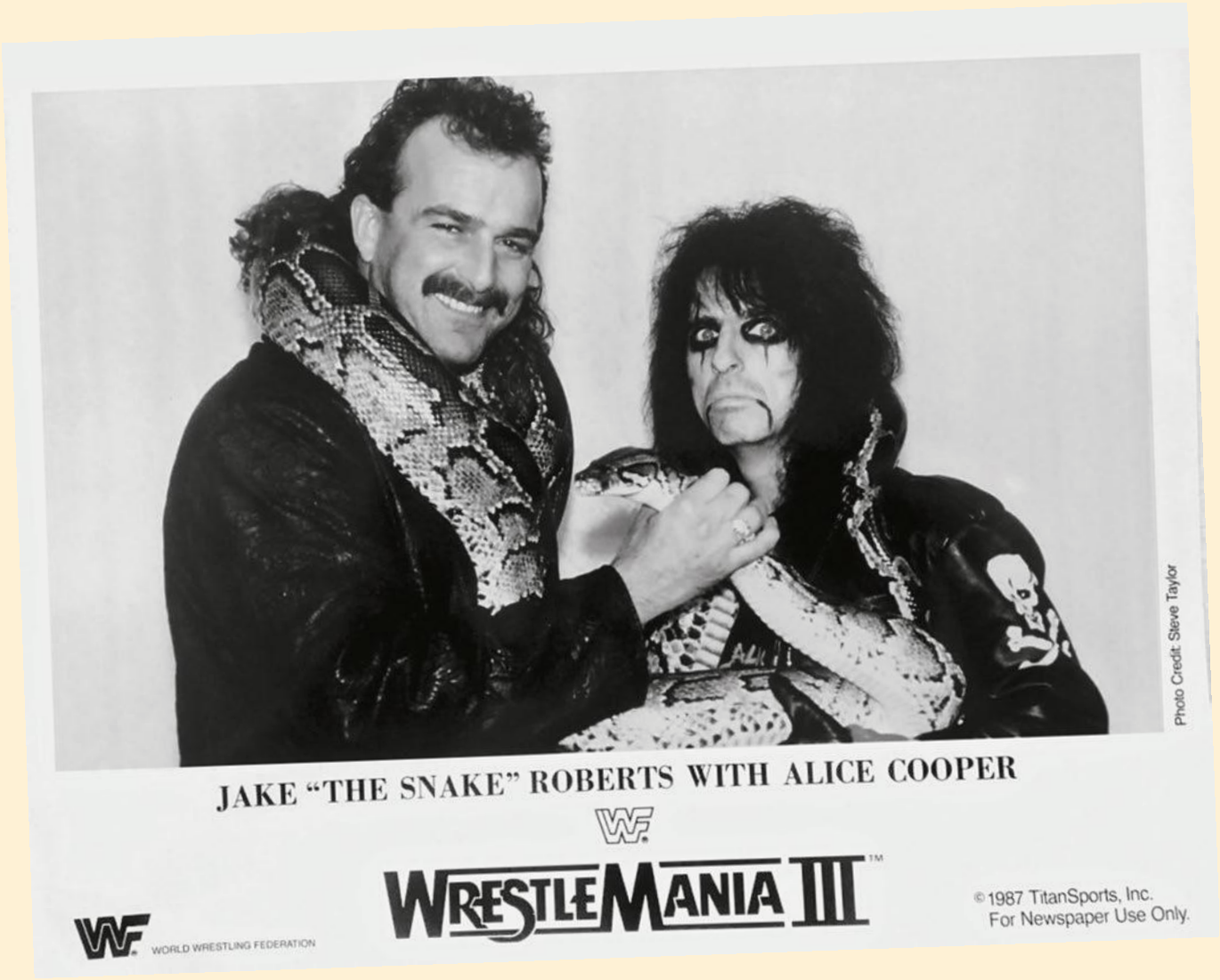
PAR JONATHAN WITT

"LE PUBLIC SE MOQUE COMPLETEMENT DE SAVOIR SI LE COMBAT EST TRUQUE OU NON. ET IL A RAISON ; IL SE CONFIE A LA PREMIERE VERTU DU SPECTACLE ; QUI EST D'ABOLIR TOUT MOBILE ET TOUTE CONSEQUENCE : CE QUI LUI IMPORTE, CE N'EST PAS CE QU'IL CROIT, C'EST CE QU'IL VOIT."

Il est extraordinaire de constater que Roland Barthes, dès 1952 dans "Mythologies", avait déjà tout saisi à la tant moquée discipline, et théorisé la majeure partie de ses ressorts. Car, oui, le catch a mauvaise réputation : le cliché persiste d'un spectacle bas de gamme, d'une pantomime ridicule. C'est bien connu, le catch, c'est du chiqué. Pourtant, nombre de lutteurs rendent l'âme prématurément, parfois avant d'atteindre quarante ans. Leur vie, faite de route, de mauvais opiacés et de produits dopants, est de celle qui brûle les corps sans retour possible. Le catch, héritier des antiques spectacles de lutte de foires, se rapporte en fait davantage à de l'illusionnisme : on *sait* que certaines choses sont arrangées, que certains coups ne sont pas portés — les manchettes essentiellement — mais l'on y vient pour la performance sportive, théâtrale, représentation allégorique de l'éternelle lutte entre le bien et le mal, mais où le réel a parfois droit de cité.

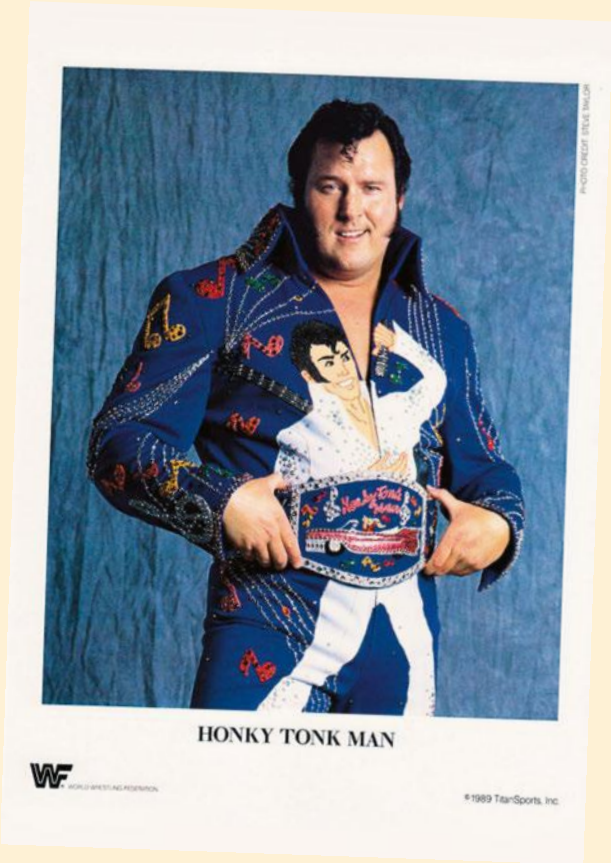
Imaginons, maintenant, un rade de la région de Tampa, en Floride. Sur scène, Ruckus fait tonner les amplis. Dans cette agrégation de musiciens velus s'affairant sur leurs instruments, il y en a un qui tranche : un colosse de deux mètres, muscles saillants et moustache blonde, qui manie sa basse avec fougue et harangue le public. Face à lui, une assemblée survoltée, bikers et compagnons du club de sport. Ce personnage n'est autre que le (pas encore) célèbre Hulk Hogan. Ruckus, renforcé par le guitariste de Todd Rundgren, était sur le point de décoller, avec une potentielle tournée aux côtés de Mother's Finest et Blackfoot. Mais les compagnons d'Hulk ont eu la frousse. L'apprenti bodybuilder, lui, voulait sillonner les highways, voir du pays. Il se tourne donc vers le catch, mais n'oubliera pas pour autant sa passion première : son thème le plus célèbre, l'inoubliable "Real American", bénéficiera des riffs de Rick Derringer et, au cours des triomphantes nineties, c'est au son de la pédale wah-wah de "Voodoo Child (Slight Return)" qu'il pénétrera sur le ring, en mimant quelques notes. Car rock et catch ont toujours été liés. Deux sous-cultures destinées à un public adolescent, qui se sont développées outre-Atlantique, avec de nombreux parallèles : l'obsession du look, cheveux longs et tatouages de rigueur, la scénarisation de la performance, les maquillages, l'interaction permanente avec la foule, les feux d'artifice. De la même façon qu'un concert, un bon match de catch contient des séquences improvisées et l'ensemble progresse vers un logique climax. L'envers du décor est souvent moins glamour.

Photo DR



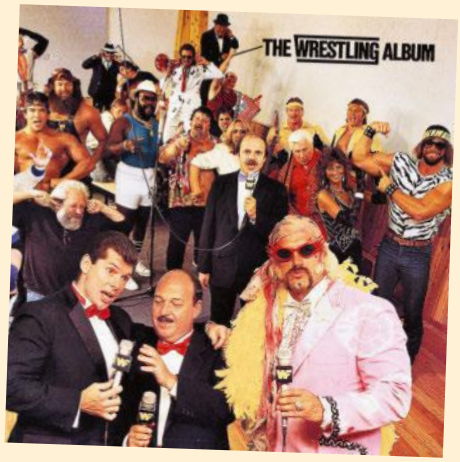
Deux sous-cultures destinées à un public adolescent

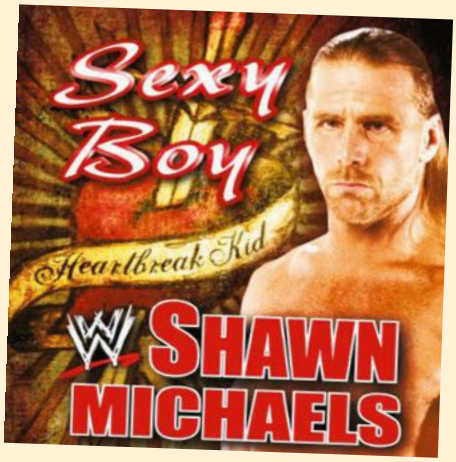
C'est ce que décrivait à merveille le long métrage "The Wrestler", de Darren Aronofsky, qui a relancé la carrière de Mickey Rourke. Il y campait un lutteur en fin de carrière, friand de hair metal (Quiet Riot, Accept, Ratt et Cinderella figurent dans la bande originale), et qui tente de subsister, entre petits boulots, séances de dédicaces désertes et shows miteux. A la fin du film, lorsqu'il écarte les rideaux, c'est "Sweet Child O' Mine" qui retentit... Ce qui pourrait difficilement arriver dans la réalité, pour des questions de droits. Durant les années 70 et 80, il régnait une certaine insouciance en la matière, le catch n'étant pas encore une industrie trop lucrative. Chacun convenait de la chanson qui lui correspondait le mieux pour apparaître — le thème d'entrée — choix crucial puisqu'il avait valeur d'identification. Le rock'n'roll y a toujours tenu une place de choix. Ainsi, on pouvait voir les Road Warriors débarquer au son du "Iron Man" de Black Sabbath, les Von Erichs avaient "Stranglehold" de Ted Nugent et pour les Fabulous Freebirds, c'était logiquement "Free Bird" de Lynyrd Skynyrd. Dès 1985, le président de la principale fédération de catch (la World Wrestling Entertainment, ou WWE, anciennement nommée WWF, ce qui engendra à un procès du World Wildlife Fund), Vince McMahon, imagine les bénéfices qu'il pourrait tirer de ces morceaux. Il déniche alors un véritable crack de la composition, le multi-instrumentiste Jim Johnston,



On pouvait voir les Road Warriors débarquer au son du "Iron Man" de Black Sabbath, les Von Erichs avaient "Stranglehold" de Ted Nugent et pour les Fabulous Freebirds, c'était logiquement "Free Bird" de Lynyrd Skynyrd

chargé d'écrire tous les thèmes. Visionnaire, McMahon a quelques autres idées brillantes : créer Wrestlemania, une grand-messe du catch — l'équivalent du Super Bowl pour le football américain — et y impliquer des célébrités (comme Cyndi Lauper), afin de toucher un plus large public. S'y presseront, pour chanter la rituelle "America The Beautiful", Little Richard, Ray Charles, Aretha Franklin ou Willie Nelson. C'est ce que l'on va appeler la *Rock'n'Wrestling Connection*. Certains s'impliqueront davantage dans les différentes rivalités. En 1987, on retrouve Alice Cooper aux côté de Jake *The Snake* Roberts, robuste gaillard à la brune moustache qui se trimballait avec un authentique python et le laissait volontiers glisser sur ses adversaires vaincus. Il était aux prises avec The Honky Tonk Man, un sosie un peu gras d'Elvis période Las Vegas qui aimait à fracasser sa guitare en bois sur le râble de ses rivaux. De la même façon, Ozzy Osbourne, costume saumon sur T-shirt immaculé, viendra grimacer dans le coin d'une des rares équipes britanniques, les British Bulldogs, lorsqu'ils affrontèrent Greg *The Hammer* Valentine, et Brutus *The Barber* Beefcake. Cette période est aussi celle des premiers albums exploitant la popularité nouvelle de nos aficionados de la corde à linge : Hulk Hogan, le Français André The Giant, Roddy *Rowdy* Piper, Randy *Macho Man* Savage ou Ric Flair. En novembre 1985 sort "The Wrestling Album", partiellement produit par Rick Derringer. L'année suivante, Exotic Adrian Street, l'un des premiers mâles alpha à afficher une certaine ambiguïté sexuelle, publie un album de boogie synthétique assez hilarant (et réédité depuis par Burger Records), "Shake Wrestle 'N' Roll". Du côté de la WWE, Johnston se surpasse avec "Sexy Boy", bramée par le sémillant Heartbreak Kid, *alias* Shawn Michaels. Pour le connaisseur de longue date, un larsen strident annoncera l'entrée de Bret *The Hitman* Hart, Perfecto sur le dos et moue dédaigneuse sur son visage sévère. Cet âge d'or, un peu naïf, fait de personnages caricaturaux et très marqués (qu'on appelle des *gimmicks* : le croque-mort, le sumo, le flic, le chanteur country, le prêtre vaudou, le milliardaire...), ne va pas tarder à s'essouffler.

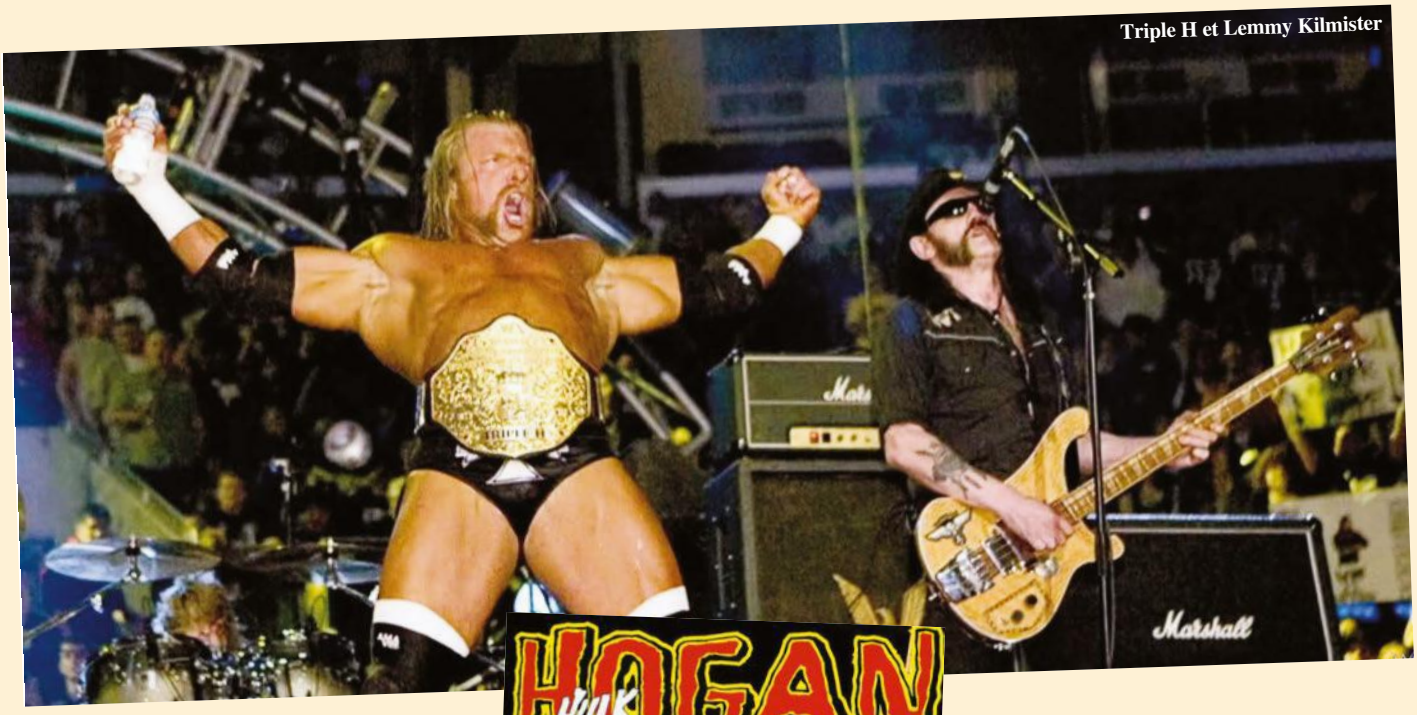




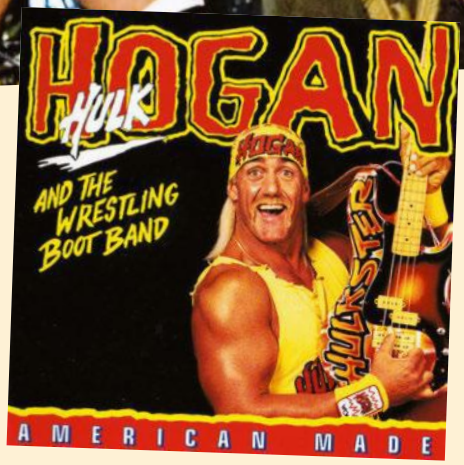
Catch thrash metal

De la même manière que le grunge va venir asséner une leçon de réalisme aux mastodontes assoupis du rock, une jeune fédération dirigée par Paul Heyman va jouer ce même rôle en 1994 : elle a pour nom Extreme Championship Wrestling (ECW). Très vite, celle-ci va ringardiser ses rivales (WWE et WCW), avec une ambiance plus foutraque et des idées novatrices : l'utilisation de chaises, tables, escabeaux, barbelés et autres douloureux dispositifs deviennent monnaie courante. Les catcheurs arborent désormais T-shirt lacéré, jeans délavés, bermudas rapiécés. On retrouve ce style alternatif au niveau musical, puisqu'on recense, parmi les thèmes d'entrée, "Walk" de Pantera (Rob Van Dam), "Come Out And Play" de The Offspring (Raven), "Big Balls" d'AC/DC (Ballz Mahoney), ou "Enter Sandman" de Metallica (pour... The Sandman). C'est là que débute Chris Jericho, un jeune pur-sang fougueux aux longs cheveux blonds, et qui a choisi son patronyme en référence à "Walls Of Jericho" de Helloween. Il se souvient aujourd'hui de cette fédération pas comme les autres : *"C'était du catch thrash metal. Pas Poison ou Mötley Crüe, mais plutôt Metallica. Les thèmes d'entrée étaient dans cette veine, très sombres, hostiles. C'était très populaire à l'époque. Cela m'a pris un an pour y entrer mais quand tu réussissais à travailler pour cette fédération, c'était un grand pas vers la WWE et la WCW."* Et effectivement, aussi bien l'une que l'autre vont devoir se mettre à la page face à cette nouvelle concurrence dévergondée. L'éternelle rivale de la WWE, la WCW, imagine un clan de lutteurs placé du côté des *salauds*, mais immensément cool. Le populaire Diamond Dallas Page a droit à un "Self High Five" ressemblant furieusement au "Smells Like Teen Spirit" de Nirvana. Enfin, l'un de ces as de la troisième corde va carrément

Photos DR



Triple H et Lemmy Kilmister



incarner le *Demon* de Kiss : lors de sa première apparition, il émerge d'un sarcophage géant, avec le véritable groupe usinant "God Of Thunder" derrière lui. Classe. Toujours à la WCW, le très gothique Sting emprunte le "Seek And Destroy" de Metallica et Bob Mould, de Hüsker Dü, occupe brièvement des fonctions de créatif. La WWE réagit en mettant en place l'ère *Attitude* : un produit plus subversif, plus violent. Elle en profite pour pousser de nouvelles et charismatiques pousses comme l'ombrageux texan Stone Cold Steve Austin, The Rock (Dwayne Johnson) ou bien Triple H. A partir de 2001, ce dernier a le privilège de débouler dans les arènes au son de "The Game", composée par l'inévitable Johnston mais interprétée par Motörhead, dont il est un fan absolu depuis son enfance : *"Je les ai rencontrés à Los Angeles pour la première fois en 2001. Je rentrais au vestiaire, et j'ai vu ces trois gars, affalés sur un canapé. J'ai enregistré un morceau avec Lemmy sur l'album 'Hammered'. On sortait ensemble et on pouvait discuter pendant des heures et pas forcément de musique ou de mon business. On avait une certaine connexion, mais je ne le voyais, la plupart du temps, qu'une fois par an. Lemmy n'aimait pas trop le téléphone ! Alors on parlait de choses et d'autres, puis il se levait et me disait : 'je dois y aller', et on se revoyait un an plus tard."* Triple H, qui va jusqu'à se tailler une moustache similaire à celle du grand homme, réalise un de ses rêves lors de Wrestlemania 17, avec la présence de Motörhead pour dégoupiller une version surpuissante de "The Game". La collaboration se poursuit même quelques années durant, puisque le fuligineux power trio sera réquisitionné pour un nouveau thème d'entrée ("Line In The Sand"). Chris Jericho, qui a fondé son propre groupe avec un certain succès (Fozzy), a aussi partagé quelques mémorables moments avec Lemmy : *"J'étais pote avec lui. Très poli, très intelligent, facile d'approche, un bon mec. Il me manque. J'ai été chez lui pour faire un podcast. Tout le monde me disait qu'il était plutôt taiseux, mais on a parlé pendant une heure et demi, fumé des cigarettes, bu de la vodka, c'était une super journée. J'étais invité pour son soixante-dixième anniversaire au Whisky A Go Go. Il y avait moi, Scott Ian, Robert Trujillo et Slash. On a joué 'Beer Drinkers & Hell Raisers' de ZZ Top. Lemmy était là, il regardait, c'était vraiment cool."*

A partir de 2001, Triple H a le privilège de débouler au son de "The Game", interprétée par Motörhead

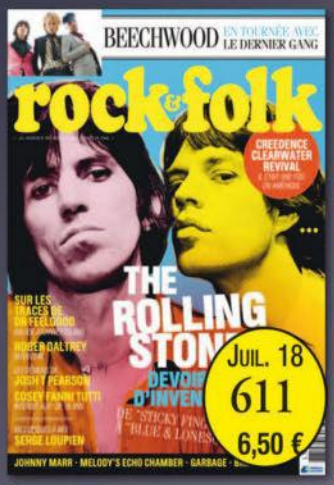
Divertissement décrié

Au cours des années 2000, rap et metal sous testostérone sont à l'honneur, avec quelques réussites comme "Metalingus" d'Alter Bridge (Edge) ou "I Walk Alone" de Saliva (Batista). Le bien nommé CM Punk entrait sur la musique de Killswitch Engage ("This Fire Burns") avant d'opter pour le heavy rock groovy de "Cult Of Personality" (Living Colour). Récemment, Mark Crozer And The Rels ont été invités à Wrestlemania pour exécuter leur "Live In Fear", étrange mélopée habitée par le spectre des Doors, et qui sied à merveille au mystique Bray Wyatt. Les rockers ont toujours une place de choix dans les shows. ZZ Top, Mötley Crüe ou encore l'éternel Ozzy Osbourne ont ainsi pu servir de *guest host*, pour un soir. Plus surprenant, Billy Corgan s'est lancé en 2011 dans le catch en montant sa propre fédération, avant de racheter la National Wrestling Alliance, une des plus vénérables fédérations du pays. En fin de carrière, The Undertaker, l'une des immenses stars du circuit, a brièvement utilisé "Ain't No Grave" de Johnny Cash pour monter sur le ring. Très récemment, la championne d'UFC Ronda Rousey a élu "Bad Reputation" de Joan Jett pour faire ses débuts dans le milieu. Jericho, depuis près de vingt ans, gravit lentement les échelons avec Fozzy, décrochant cette année un petit tube aux USA avec "Judas". Ultimes preuves, les Britons d'Idles qui ont placé une référence à Steve Austin dans leur martiale "Colossus". Ou Miles Kane qui a invité Finn Bálor dans le clip de "Cry On My Guitar". Un catcheur irlandais qui, Miles Kane l'explique dans ce numéro, a inspiré à l'anglais le titre de son dernier album, "Coup De Grace". Le lien est donc toujours aussi vivace. Nul doute, il ne s'éteindra jamais, l'un nourrissant constamment l'imaginaire de l'autre. Il est donc temps de réévaluer ce divertissement décrié pour ce qu'il est : un concentré d'action, d'attitude, de second degré et de décibels. ★

Photo DR

rock&folk

Depuis 50 ans au service du Rock'n'Roll



BON DE COMMANDE : Rock&Folk - Service Abonnements - 45 avenue du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex

Pour commander par téléphone : 03 44 62 43 79 - Sur Internet : boutiquelariviere.fr

Email : @

Nom/Prénom

Adresse

CP Ville

Tél.

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
VROFP18	*Frais de port	
	TOTAL	

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse email. Nous contacter : 03 44 62 43 79

ou : abo.lariviere@ediis.fr Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

***Frais de port et d'emballage :**
2,50 € par revue -
6,80 € par écrin
Dom-Tom, Etranger, nous contacter au + 33 3 44 62 43 79

“Au début, c’était un type très équilibré. Et puis le succès a tout bouleversé”

Chris Hillman

GENE CLARK

Encore un album posthume du flamboyant leader des **Byrds**. Comme si son inspiration infinie n’avait pas été interrompue par sa mort. Mais sa vie ? Beaucoup de gloire, encore plus de déchéance.

PAR BENOIT SABATIER

Septembre 1969. Gene Clark, toujours connu comme ayant été le leader des Byrds, le groupe qui a tout explosé, sort avec un pote de beuverie, Doug Dillard, l’album “Through The Morning, Through The Night”. Un disque essentiellement rempli de reprises, Gene Clark n’ayant composé que quatre originaux : à 24 ans, il semble à sec. Le génie a pourtant été, quasi à lui tout seul, capable de concurrencer Lennon et McCartney sur le terrain du songwriting, il a propulsé les Byrds en haut des charts, a participé en première ligne à l’émergence de la contre-culture, a suggéré à Bob Dylan de brancher sa guitare, a séduit les plus belles filles et roulé dans les voitures les plus flashy, il a fait de Los Angeles la capitale du cool, et le voilà déjà, si jeune, complètement cramé.

Photo Archives Rock&Folk-DR

Ce même septembre 1969, le LAPD enquête : des meurtres sanglants viennent d'être commis dans la maison de Terry Melcher, le producteur des Byrds — là où leur batteur a logé en arrivant à Los Angeles, là où Charles Manson passait taxer la Jaguar de Melcher. Un mois plus tard, la Manson family sera coffrée. Les sixties partent en sucette, Clark inclu. L'ex-playboy fut pourtant coresponsable de l'euphorique libération qui vient d'avoir lieu. Douze frères et sœurs : Gene Clark grandit au sein d'une famille catholique, dans un trou paumé du Missouri — Tipton, plus d'armes que d'habitants. Gene va à l'école religieuse, chante tous les dimanches à la messe. Son papa joue de la guitare, l'enfant s'y met. Il a 16 ans, en 1960, quand la famille déménage au Texas, où il forme ses premiers groupes. En 1963, Nick Woods, songwriter pour les New Christy Minstrels, de passage à Kansas City, entre dans un rade où joue Clark. Voilà le jeune péquenaud, 19 ans, embauché dans cette troupe de *Ménestrels*. Et puis, le premier album des Beatles sort aux Etats-Unis. Gene, sous le choc, largue les folkeux et fonce au Troubadour, club hip de LA. Il y entend un type qui interprète "She Loves You". Jim McGuinn. Un troisième larron, David Crosby, les rejoint et leur présente Jim Dickson. Celui-ci les manage et leur trouve un bassiste, Chris Hillman. *"Nous avions des personnalités très différentes*, raconte Hillman à Michael Walker dans 'Laurel Canyon'. *Gene, c'était le beau mec baraqué, le chanteur charismatique."* Dickson récupère des démos de Dylan, les épluche, repère un truc frustre, "Mr Tambourine Man" : pourquoi ne pas en faire une reprise ? Il invite Dylan à l'enregistrement. La star se pointe à LA. Il aime le résultat, le traitement rock'n'roll : *"Vous en faites un morceau sur lequel on peut danser !"* Vient ensuite le coup de pouce de Miles Davis, qui recommande le groupe à Columbia. Il leur faut un nom. Les Beatles ont déformé le mot *scarabée*, les Byrds font pareil avec *oiseaux*. "Mr Tambourine Man" sort en avril 1965, dans la foulée de la version originale. L'interprétation *folk rock*, nouveau genre désigné pour l'occasion, surclasse celle du maître. Trois mois plus tard, Dylan choque la planète entière en jouant électrique au Newport Folk Festival. Les Byrds sont alors numéro 1 des charts, aussi bien aux Etats-Unis qu'en Angleterre. Rebelote avec "Turn! Turn! Turn!". Ils n'étaient en début d'année que la sensation du Ciro's, le club contre-culturel de Sunset Strip, les voilà jouant en division internationale.

"Niveau mauvaises ondes, il y avait une personne pire que Manson : Crosby"
Terry Melcher, producteur

Photo Hulton-Detsch Collection/ Corbis/ Corbis via Getty Images

De gauche à droite :
Chris Hillman, David Crosby, Mike Clarke, Roger McGuinn et Gene Clark

PETULANT CLARK GENE CLARK EN 10 CHANSONS

Trop productif, Clark ne savait quelles chansons ou versions retenir. Notre coup de pouce.

01 "The Radio Song" *(1968)*

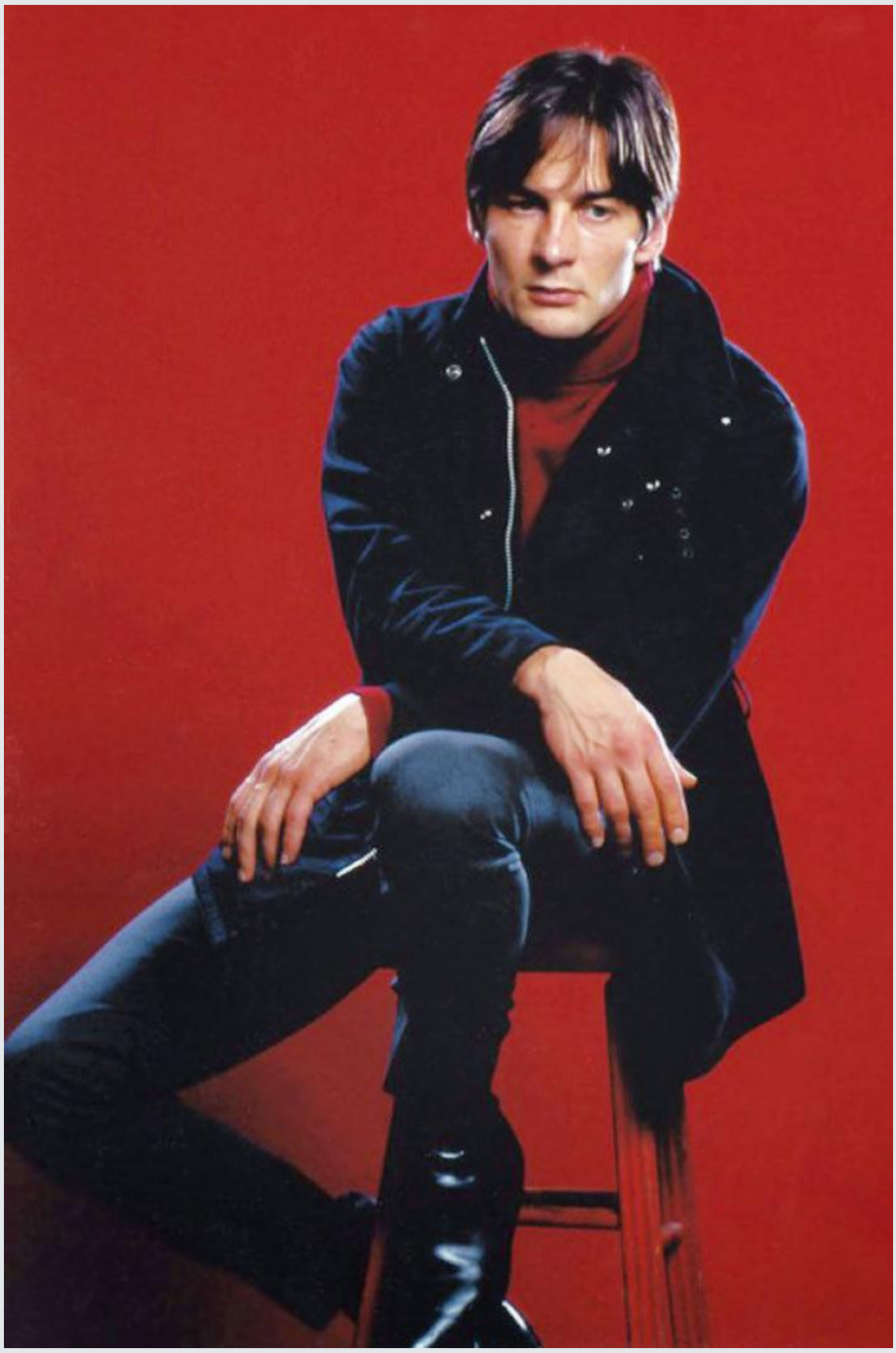
Sur "The Fantastic Expedition Of Dillard & Clark", un album fantastique — le génie mélodique des Beatles saupoudré d'influences bluegrass. Clavecin et banjo, un sommet d'americana.

02 "Echoes" *(1967)*

Sur "Gene Clark With The Gosdin Brothers" — personne n'a compris ce titre, les frères Gosdin n'étant que de simples vocalistes. Producteurs : Gary Usher et Larry Marks. Son manager découvre "Echoes" à la fin d'une bande démo, c'est lui qui demande à Leon Russell (qui va former Asylum Choir) d'ajouter cette incroyable orchestration. Gene veut enregistrer son "Rubber Soul", il engendre un "Forever Changes" folk-rock et baroque.

03 "Eight Miles High" *(1966)*

Entre deux dates, dans l'avion, Gene demande à Jim à quelle altitude ils volent. Réponse : environ sept miles. Gene trouve que huit, c'est plus cool — comme "Eight Days A Week". Il écrit la chanson, Crosby et McGuinn ajoutant des touches de Coltrane et Shankar. Le premier grand morceau psyché.



04 "No Other" *(1974)*

Sur "No Other", qui contient plein d'autres sommets : "Strength Of Strings", "Lady Of The North", "Life's Greatest Fool", "Some Misunderstanding"... Clark ne se contente plus de folk et de country, il recrute deux joueurs de synthé et invente un prog-americana mâtiné de funk mystique. On dirait Tim Buckley produit par David Axelrod ! Son frère a fait graver ces deux mots sur la tombe de Gene : "No Other".

05 "I Feel A Whole Lot Better" *(1965)*

Face B du deuxième single des Byrds, "All I Really Want To Do". McGuinn et sa Rickenbacker 12 cordes font des merveilles. Reprise de Tom Petty en 1989 (un hit), mais aussi des Flamin' Groovies, The Three O'Clock et Dinosaur Jr.

06 "Why Not Your Baby" *(1969)*

Single calé entre les deux albums de Dillard & Clark. Le dernier grand morceau pop de Clark, avant qu'il ne fricote avec l'horrible troupeau singer-songwriter (James Taylor, Jackson Browne et leurs pleurnicheries acoustiques).

07 "One In A Hundred" *(1970)*

Clark envoie le morceau à chacun des Byrds pour qu'ils y collent leurs instruments. Finalement, il le réenregistre avec d'autres, d'abord pour "White Light" (interprétation largement inférieure), puis pour "Roadmaster" (presque au même niveau).

08 "Changing Heart" *(1973)*

Sur l'album de la réunion, "Byrds". L'autre compo de Clark, "Full Circle" : également excellente.

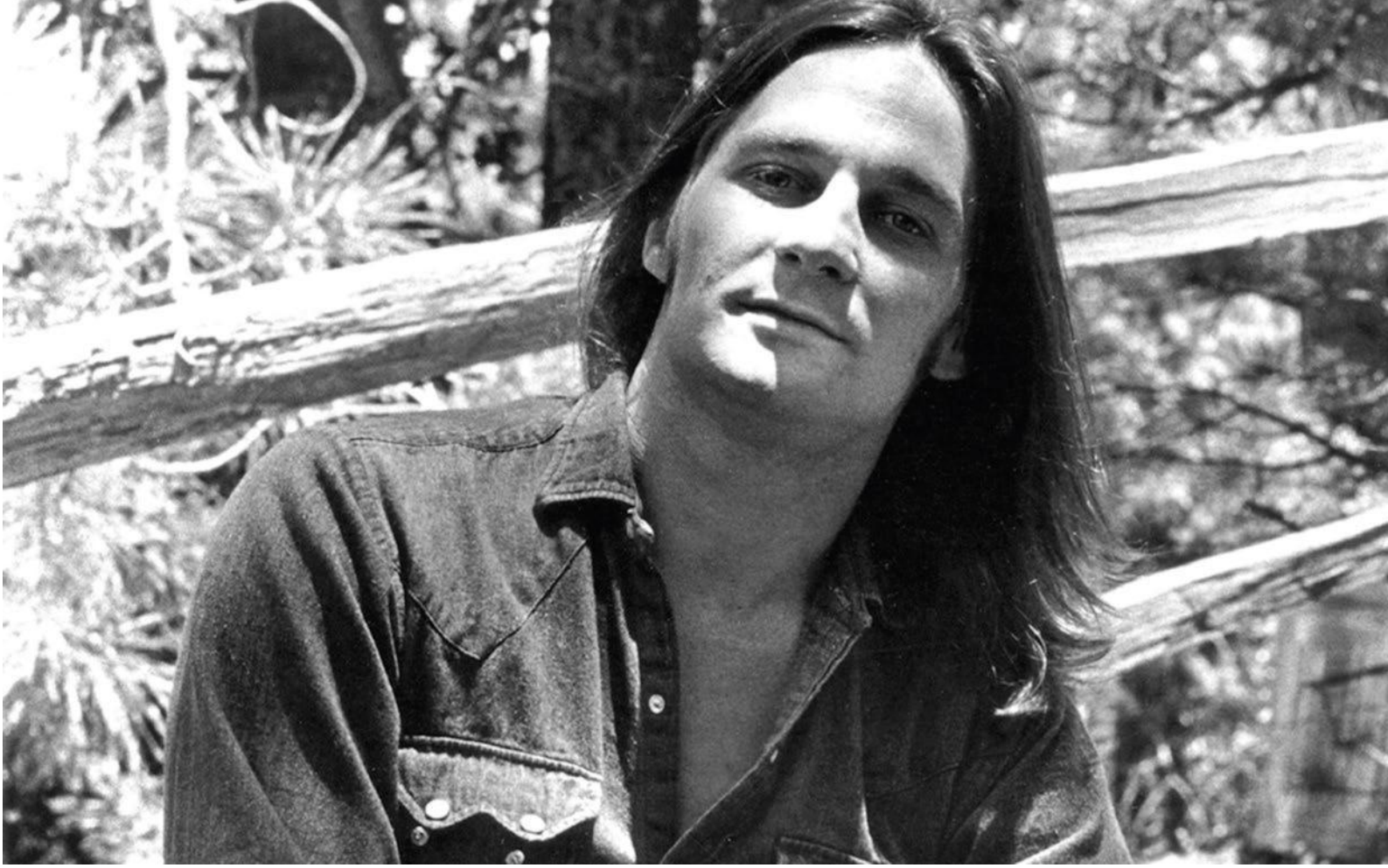
09 "The World Turns All Around Her" *(1965)*

Sur "Turn! Turn! Turn!". Dès le deuxième album des Byrds, Clark peine à caser ses compos. Non retenue : "The Day Walk", pourtant largement meilleure que le morceau signé par Crosby.

10 "Tried So Hard" *(1967)*

Sur "Gene Clark With The Gosdin Brothers". Aussi admirable, "So You Say You Lost Your Baby", plus tout l'album. C'est son premier solo, le prolifique songwriter hésite, ne sait quels morceaux sélectionner. Il ne retient pas la session avec Usher et Boettcher ("Only Colombe" et "The French Girl", splendides), pas plus que celle avec Hugh Masekela et Leon Russell ("Back Street Mirror", "Yesterday, Am I Right", splendides), ni le boulot avec Van Dyke Parks. L'album qui sort aujourd'hui, "Gene Clark Sings For You", regroupe des rebuts de cette époque — dont les beaux "That's Alright By Me" et "Doctor Doctor".

BENOIT SABATIER



“Gene était devenu fou. J’étais obligé de lui refuser l’entrée. Il insistait, six fois de suite je l’ai rejeté. J’ai fini par appeler les flics”

Robert Marchese, manager du Troubadour

1965 : il y a la pop à Londres, le folk à New York et, à Los Angeles, ces puceaux de Beach Boys qui ne savent chanter que l’ivresse des pâtés de sable. Les Byrds chantent des plaisirs plus défendus. Les Californiens ont le cheveu long, affichent une dégaine bohème, ne gobent pas que des cachous et vont ouvrir la voie à tous les Doors, Buffalo Springfield, Love, Seeds, Turtles... Les Byrds se sont liés à Paulekas et Franzoni, deux hippies branchés, parmi les premiers à s’être mis au LSD. Le duo sous acide a monté une troupe de danseurs dévergondés qui sillonne le pays avec le groupe — bienvenue au freak show. Bryan MacLean fait le roadie, avant de rejoindre Love en remplacement d’un membre de la Manson Family, Bobby Beausoleil.

Gene Clark profite de son statut de popstar. Il a un avantage par rapport aux autres Byrds : étant le principal songwriter, c’est lui qui empoche les royalties. “Mr Tambourine Man” et “Turn! Turn! Turn!”, vendus à des millions d’exemplaires, sont des reprises, mais les faces B, ses compos : jackpot. Ses collègues se rendent au studio en bus, lui débarque en Porsche, le lendemain en Ferrari. Toutes les filles de la région lui courent après. Pas la peine de sprinter : le petit catho du Missouri reste ouvert à toutes les propositions. Et il compose à la chaîne. Hillman, dans “Weird Scenes Inside The Canyon” de Dave McGowan : *“C’était sidérant : comment ce bouseux du Missouri pouvait créer une prose si poétique, alors que je ne l’ai jamais vu ouvrir un livre ? Il composait quatre ou cinq chansons par semaine, dont trois fantastiques.”* C’est génial pour les Byrds, sauf que Crosby et McGuinn sont jaloux. Eux aussi veulent s’acheter des bolides tape-à-l’œil. Ils luttent pour écarter des chansons de Gene, ou exigent de les cosigner. Les séances de studio se transforment en pugilat. Le producteur, Terry Melcher, connaît le fauteur de trouble : *“Niveau mauvaises ondes, il y avait une personne pire que Manson : Crosby.”* Dickson : *“David n’était pas au niveau de Gene, alors il a joué un jeu pervers, cherchant à lui faire perdre confiance.”* Gene a une parade : picoler encore plus, entre deux joints et trois acides. Hillman : *“Au début, c’était un type très équilibré. Et puis le succès a tout bouleversé. Gene est devenu une boule de névroses.”*

L’Oyseau refuse de voler

Le névrosé a composé une chanson révolutionnaire, “Eight Miles High” et, désormais, il veut jeter l’éponge. Le groupe monte à bord d’un avion pour New York, où il part faire de la promo. Gene a une crise de panique. Il se précipite hors de l’avion. Crosby : *“On lui a dit :* ‘Tu ne peux pas être un Oyseau si tu ne peux pas voler.’ ” A New York, on leur demande où est le leader. Réponse : *“Il s’est cassé une aile.”* Clark vient de découvrir, après des centaines d’heures de vol, qu’il a la pétoche en avion. McGuinn émet un doute : Dickson ne lui a-t-il pas plutôt suggéré de quitter le groupe, pour exploiter plus facilement son potentiel solo ? Mars 1966, alors que sort “Eight Miles High”, c’est officiel : Gene Clark ne fait plus partie des Byrds. Libéré, l’homme commence par s’envoyer du LSD avec sa copine go-go danseuse, puis enchaîne avec une liaison qui scandalise le petit cercle de Laurel Canyon : Clark sort avec Michelle Phillips, des Mamas And The Papas, femme de John. Son mari découvre l’infidélité et la licencie. Puis la réintègre quand elle rompt avec le fauteur de trouble.

Photos Archives Rock&Folk-DR

En 1977, ce n'est pas "Two Sides To Every Story", nouvel album financé par le mari de l'actrice porno Marilyn Chambers, qui enraye la spirale de la lose. Clark et son country-folk font figure de ringards ultimes

Et la musique ? Gene se voit proposer un poste au sein d'une nouvelle formation, Buffalo Springfield. Il décline pour monter son propre gang : The Group, qui se produit au Whisky A Go Go en juin. La foule découvre un Clark méconnaissable : fini le look Beatles, place à un cowboy chantant du country-rock. Il symbolisait la libération des sens, le voilà s'adonnant à la musique des rednecks ? Il s'attelle finalement à son album solo. Vern Gosdin, choriste : *"Un enregistrement chaotique : Gene prenait trop de drogues."* Toutefois, "Gene Clark With The Gosdin Brothers" sort en février 1967. C'est une merveille, mais totalement éclipsée par une autre merveille, "Younger Than Yesterday" des Byrds. Pour fêter le triomphe de leur quatrième album, ses ex-collègues virent Crosby et proposent à Gene de revenir au bercail. Clark participe à l'édification de "The Notorious Byrd Brothers". Mais il refuse encore de prendre un avion pour New York, retournant à ses propres moutons — son nom n'apparaît pas sur l'album, même si McGuinn l'avouera : le sublime "Get To You" a été composé avec Gene. Le deux fois ex-Byrds compose la musique d'un film antidrogue, "Marijuana". Entre deux sessions, il fume de la marijuana avec Doug Dillard, joueur de banjo, lui aussi originaire du Missouri. La paire partage plusieurs passions : grass et bluegrass, culbutes et défonce. Pour tuer le temps, et parce que c'est aussi leur job, ils enregistrent un album. La colocataire de Dillard, Linda Ronstadt, s'envoie un guitariste, Bernie Leadon : il est recruté. *"Doug et moi cherchions des accords, Gene notait, puis partait faire un tour en Ferrari. Quand il revenait le lendemain, il avait écrit les paroles et fini la chanson."* "The Fantastic Expedition Of" sort en octobre 1968. Sublime. Seul problème : il sort dans la foulée de "Sweetheart Of The Rodeo", l'album des Byrds avec Gram Parsons. Hillman : *"Leur album est fabuleux, bien meilleur que le nôtre, mais personne ne leur a prêté attention."*

Dillard & Clark tentent d'enregistrer un second disque, "Through The Morning, Through The Night", parvenant à le boucler en le bourrant de reprises. Byron Berline joue du violon dessus : *"Gene semblait toujours triste, comme s'il y avait un gros nuage au-dessus de sa tête : un seau de morosité."* Il faut à l'ex-prodige changer d'air. Il le fait radicalement, tournant le dos à la luxure hollywoodienne pour s'installer dans le nord, à Mendocino, se mariant avec Carlie McCummings, avec qui il a deux enfants. Il est question qu'il rejoigne les Flying Burrito Brothers, mais il préfère composer seul à la campagne la musique d'un docu sur Dennis Hopper, "American Dreamer", et s'atteler à un nouvel album, "White Light", en compagnie du guitariste Jesse Ed Davis. La renaissance ? Pas vraiment. Davis est héroïnomane, Gene lui tient compagnie. L'époque célèbre désormais les singers-songwriters de Laurel Canyon : "White Light" devrait marcher. Mais non. Comme le suivant, "Roadmaster" : sa maison de disques l'éjecte. Clark ne peut alors refuser cette offre : une réunion des Byrds. L'album "Byrds" sort en mars 1973. Crosby : *"Un disque horrible, mais avec deux grands morceaux : ceux de Gene."* C'est ce que note le responsable de cette reformation, David Geffen, roi de Los Angeles avec Asylum, le label qui regroupe les artistes les plus vendeurs (dont les Eagles, composés de l'ex-guitariste de Clark, Bernie Leadon) : Geffen propose au meilleur compositeur de la bande un contrat. Aidé par le producteur Thomas Jefferson Kaye et un bataillon de 25 musiciens et choristes, Clark échafaude un disque de rock orchestral, de gospel cosmique. Une débauche de moyens qui fait flipper Geffen, surtout quand il reçoit la note du studio : 100 000 dollars. Il exige d'écouter l'affaire. Tous ces morceaux de plus de six minutes, c'est invendable ! De colère, Geffen balance l'acétate à la poubelle. Il sort l'album tel quel, sans publicité ni tournée — il faudra plusieurs décennies pour que "No Other" et ses pièces mystiques soient réhabilités. Dévasté, Clark quitte Mendocino, femme et famille, revient à Laurel Canyon, se retourne la tête avec David Carradine. La fiesta sixties a laissé place à des agapes plus glauques. Il se maque avec une ex-actrice, Terri Messina, reconvertie dans la drogue dure. Ce n'est pas "Two Sides To Every Story" (1977), nouvel album financé par le mari de l'actrice porno Marilyn Chambers, qui enraye la spirale de la lose. L'époque est au disco et au punk, Clark et son country-folk font figure de ringards ultimes. McGuinn, qui se fait maintenant appeler Roger sur les conseils d'un gourou, a pitié de son ex-collègue, il lui propose une association avec Hillman. Leur premier album, homonyme (1979), est signé McGuinn-Clark-Hillman. Le second, "City", Roger McGuinn & Chris Hillman, Featuring Gene Clark : Clark a été rétrogradé pour cause d'abus d'héroïne. Il passe ses journées à piquer du nez, ses soirées à rouler sous la table. Robert Marchese, manager du Troubadour : *"Gene était devenu fou. J'étais obligé de lui refuser l'entrée. Il insistait, six fois de suite je l'ai rejeté. J'ai fini par appeler les flics."*

Comment tomber plus bas

Dix ans plus tôt, on le payait pour qu'il daigne mettre les pieds dans ce club. Le paria fait maintenant fuir tout le monde. Il lui reste une amie : Cathy Smith, encore une dealeuse — elle sera inculpée pour la mort de John Belushi (la dose fatale de speedball, c'est elle qui l'a injectée). Au bout du rouleau, Clark décide dans une crise de lucidité de filer à Hawaï avec Jesse Ed Davis. Mission : décrocher. Tous ceux qui le croisent à son retour ne voient pas de différence. Comment tomber plus bas ? Gene se lance en 1985 dans une tournée de reformation des Byrds. Ni Crosby, pas plus que McGuinn et Hillman, n'acceptent de participer à cette pantalonnade. En janvier 1991, tous les vrais membres originaux sont bien présents pour l'intronisation des Byrds au Rock And Roll Hall of Fame. Clark meurt quatre mois plus tard. Attaque cardiaque, dans sa maison, entouré de personnes peu recommandables. David Carradine se pointe à l'enterrement, hurlant à l'attention du cadavre : *"You, cocksucker !"* Défoncé, il saisit la dépouille par le colbac et continue ses insultes : *"Tu as sauté ma fille quand elle avait treize ans !"*.
Aucun des Byrds ne s'est déplacé à ces funérailles. Peur de l'avion ? ★

Album *"Gene Clark Sings For You" (Omnivore Recordings)*

Photo Archives Rock&Folk-DR

“Un son de Stratocaster”

THE LEMON TWIGS

Le groupe de Long Island sort un drôle de deuxième album, une fantaisie rock influencée par Broadway. **Michael et Brian D’Addario**, l’extraordinaire fratrie derrière tout ça, racontent l’histoire.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

Brian D'Addario répond calmement à une première question et, pendant ce temps, son cadet Michael se contorsionne sur sa chaise. Puis trifouille une lampe, manque de faire disjoncter l'immeuble et coupe finalement la parole à son frangin. Brian hausse à peine un sourcil et laisse parler son frère, habitué au petit numéro. "Go To School", le deuxième album des Lemon Twigs, raconte la drôle d'histoire d'un chimpanzé qui passe sa dernière année au lycée. Toute ressemblance avec la vie de Michael D'Addario, 19 ans, est évidemment volontaire. L'annonce du disque, "Go To School", et de son délire narratif ont fait craindre le pire. Opéras rock, concept albums et toutes ces choses auxquelles personne n'a jamais rien compris n'avaient-ils pas été enterrés à la fin des seventies ? C'est oublier que les deux gamins de Long Island, apparus en 2016 avec "Do Hollywood" un album pop trop beau pour être vrai, aiment la fantaisie. On découvrait à l'époque deux mômes incroyables : Brian, l'aîné consciencieux et brillant, 21 ans aujourd'hui, celui qui composait les choses les plus sophistiquées ("These Words") et Michael, le jeune chiot hyperactif, batteur extraordinaire toujours partant pour enfiler un justaucorps léopard. Le miracle des Lemon Twigs remonte à l'enfance. Dès la maternelle, les deux ont appris à jouer la comédie et, surtout, de tous les instruments de musique qui se trouvaient dans la maison familiale.

Rien de malsain là-dedans : Ronnie, le paternel, fut un honnête musicien de séance. La mère, Susan, était elle dans le théâtre. Avant les Lemon Twigs, la fratrie avait déjà derrière elle une carrière bien remplie : de multiples rôles dans d'énormes comédies musicales ("Les Misérables", cinquième pièce la plus jouée de tous les temps à Broadway), des apparitions dans des séries ("Les Experts : Manhattan" !) et un groupe, formé pour le fun avec leurs copains, Members Of The Press.

Les D'Addario chantent comme des dieux, émerveillent à tous les instruments (batterie, basse, claviers, flûte, saxophone, banjo — énumération non exhaustive) et sans doute savent-ils jongler ou faire des tours de limbo. Mais cela ne donne pas nécessairement de bons albums. Pas de bol, ils savent également composer. Le nouveau disque alors ?

On peut laisser de côté l'histoire et s'intéresser à la musique, de même qu'on écoute "SF Sorrow" des Pretty Things sans vraiment prendre au sérieux les galéjades cosmiques du groupe anglais. "Go To School" est moins évident que son prédécesseur. Le disque mélange bossa nova, hard rock, cabaret, ballades avec un enthousiasme qui excuse beaucoup. Les deux frangins ont, de toute façon, beaucoup d'autres disques en eux. Ils viennent de faire celui-ci tout seuls dans le sous-sol de leurs parents et s'en expliquent, un jour de fortes chaleurs, à Paris, habillés comme des mômes d'une série vintage, en pantalons patte d'eph et chemisette à carreaux. Les gamins ont souvent raison.

"On considère que ce disque est une bande-son, mais sans le spectacle ou le film qui va avec"

ROCK&FOLK : De quoi parlons-nous ? Un concept-album ? Une comédie musicale ?
Brian D'Addario : Une comédie musicale, c'est quelque chose avec des dialogues entre les morceaux. On n'a pas écrit de dialogues... Ce n'est pas non plus un concept-album ; pour cela il aurait fallu construire tout un délire, un univers très précis, presque comme une opérette. On n'a pas fait ça du tout. On considère que ce disque est une bande-son, mais sans le spectacle ou le film qui va avec. Les chansons parlent d'une histoire, mais celle-ci n'est pas vraiment racontée. On a fait des chansons, c'est ce qu'on sait faire, et on a enregistré le tout. A terme, si l'opportunité se présente, on n'exclue pas d'en faire autre chose, un spectacle.

R&F : Qu'est-ce qui est arrivé en premier ? L'histoire ou les chansons ?
Brian D'Addario : J'ai écrit deux ou trois chansons qui, dans ma tête, étaient connectées. On a construit à partir de ça.

R&F : Il faut préciser que les comédies musicales représentent une partie majeure de votre culture. Vous avez tous les deux joué à Broadway…
Brian D'Addario : Vous ne trouverez pas de meilleures chansons que celles des comédies musicales. S'il y a eu des milliers de représentations pour certaines d'entre elles, c'est parce qu'elles supportent magnifiquement le passage du temps. On a toujours adoré ça. On a grandi là-dedans, progressivement est né ce fantasme de faire, un jour, notre propre comédie musicale.

R&F : Il y a souvent un spectacle musical à la fin de l'année dans les écoles américaines…
Michael D'Addario : Je n'ai jamais postulé pour un rôle. J'avais déjà fait pas mal de vrais spectacles à Broadway, si je n'avais pas eu le rôle au lycée, j'aurais vraiment eu la honte... Durant notre enfance, on a vu un tas de spectacles. Plus jeunes, nous connaissions mieux "Les Misérables" que n'importe quel disque de rock. Je connaissais les chansons par cœur. Mais ça c'est parce que Brian jouait dedans...
Brian D'Addario : Notre mère a eu une influence là-dessus. Elle nous a emmenés voir la plupart des spectacles et nous avions les disques à la maison. Elle nous a fait découvrir les comédies musicales de Stephen Sondheim, par exemple.
Michael D'Addario : Les spectacles de Sondheim nous ont fait réaliser qu'une comédie musicale pouvait être un truc super cool. Puis, on a compris que les spectacles plus traditionnels pouvaient également être excellents.

R&F : Et les albums de rock avec une histoire, un concept, vous aimez aussi ?
Michael D'Addario : "Berlin" de Lou Reed est le meilleur album du genre. L'histoire, en fait, n'est pas très compliquée. Car beaucoup de concept albums sont vraiment très compliqués, fumeux. On a parfois

Photo DR

Arithmetic Exercis

MES BIEN CHERS FRERES MES BIEN CHERES SŒURS

PAR THOMAS E FLORIN

Le cas des Lemon Twigs, qui jouent et harmonisent quasiment par magie, est-il un exemple isolé ? Non, évidemment. Fraternité et sororité fourniraient-ils le chromosome pour faire ensemble de la bonne musique ?

La première fraternité du rock'n'roll fut une fraternité d'instruments : le groupe. Et pour cause : le roi Elvis, fondateur de cette nation, avait eu pour seul frère un jumeau mort-né. Elevé en fils unique, il s'entoura de jeunes hommes de son âge, musiciens ou hommes de main, liés dans ce sentiment ambigu de l'amitié virile, la camaraderie, dont l'étendue de l'intimité se constate par les rires et anecdotes partagés lors du *sit-in* enregistré pour son retour de 1968. Le rock'n'roll devait se substituer à la famille et l'on ne se mettait pas à jouer cette musique avec ses frères et sœurs sans raison. En fait, de raisons, l'histoire nous en présente trois principales : soit l'entente musicale s'était développée depuis la petite enfance, soit il n'y avait personne d'autre avec qui jouer cette musique de barjo, soit votre père était devenu votre manageur.

La branche des frères voyous

Bien sûr, avant cela, les familles américaines, noires ou blanches, constituaient des groupes vocaux de gospel, mélangeant souvent enfants et parents, telles les Franklin emmenées par le Reverend CL, père d'Aretha et de ses deux sœurs, ou les frères Sam et Jud Phillips. Il en était de même dans le folk et la country, où des dynasties de musiciens régnaient, que ce soit la famille Carter — Maybelle, AP, Sarah auxquels succèderont bientôt les enfants, dont June — ou les Seeger, Ruth, Charles et leurs enfants Pete, Mike, et Peggy. C'est l'artisanat, la boutique, que l'on se passe de génération en génération. De son côté, le be bop réduisait de sept à trois musiciens les anciens big bands, leur donnant cet aspect de gang, sans que jamais ne soit soustraite la notion de *chef d'orchestre* que le jazz avait hérité de la musique européenne. Le rock'n'roll marqua une rupture en empruntant aux gangs urbains la notion inédite de groupe. Il est difficile de remonter à l'origine de cette notion, cette dynamique où un chanteur et un guitariste (parfois la même personne) se livrent bataille derrière le vacarme d'une section rythmique. Certainement, les Anglais en livrèrent le premier exemple réellement emblématique avec les Shadows. Mais déjà peut-on en trouver une trace chez le Johnny Burnette Trio, qui était composé de deux frères, Johnny et Dorsey — anciens boxeurs et camionneurs aux côtés d'Elvis — accompagnés d'une pièce rapportée, le déterminant Paul Burlison à la guitare. D'ici partira la branche des frères voyous, délinquants juvéniles pratiquant une musique extrême, telle qu'elle se retrouve chez les frères Asheton des Stooges ou les Reid de Jesus And Mary Chain. Repoussant toujours les portes du bruit et de la radicalité, ces gamins étranges, venant souvent de familles dysfonctionnelles ou tout simplement dépassées, s'étaient créés un monde à eux, un territoire, qu'il était difficile de partager avec l'extérieur. Il est remarquable de constater que Devo, groupe à l'esthétique inédite, était constitué de deux fratries, les Mothersbaugh et les Casale, des *weirdos* d'Akron responsables de l'une des musiques les plus inventives de leur génération. Emblématique de l'état d'esprit *voyou*, Link Wray le Shawnee, fraîchement revenu de la guerre de Corée, s'associa à ses deux frères, Doug et Vernon Wray, qui non seulement faisaient partie des Raymen, mais accompagnèrent leur génie de frère au début des années 70, dans l'ancien poulailler familial, pour enregistrer trois albums sublimes : "Link Wray", "Mordicai Jones" et "Beans And Fatback". Les claquements de talons y remplacent les grosses caisses, les guitares de Link et Doug conversent superbement, Vernon enregistre et produit. Ce que l'on entend, c'est le repli vers la base, la réinvention en remontant aux premiers émois, l'exutoire après une carrière avortée, du type de celle que firent les jumelles Deal, Kelley et Kim, quand elles se consacreront aux Breeders. Au moment où sort le premier et unique album de Johnny Burnette And The Rock'n Roll Trio, deux autres frères, jouant dans l'émission de radio de leurs parents depuis l'enfance, enregistrent eux aussi un premier LP : The Everly Brothers. A la manière des Carter, la musique leur avait été transmise par les parents. Mais la découverte du rock'n'roll allait tout changer chez ses anciens folkeux, qui permirent, avec Buddy Holly et Roy Orbison, l'émergence d'un rock mélodique. De la vieille pratique familiale, ils garderont cette manière de mêler leurs voix — et leurs physiques — dans une symbiose harmonique unique, souvent réservée aux membres d'une même famille. C'est la technique que partageront les Bee Gees, poussés à la chansonnette par leur père Hugh Gibb qui eut la bienséance de rapidement laisser à sa progéniture le choix de sa carrière. C'est le schisme dans les grandes familles musicales : soit on est élevé par un Murry Wilson — père des Beach Boys — ou Joseph Jackson — père des Jackson 5 — patriarches bien décidés à traire leurs enfants star, soit on est livré à soi-même, tels les frères Davies dont les parents avaient déjà bien à faire avec leurs six sœurs ainées. Dans le premier cas, cela donne les déboires que l'on sait : amitié avec des tueurs en série, folie, maltraitance, dépression, traumatisme, émergence des Osmonds. Dans le deuxième, la synergie exclusive entre Dave et Ray permet à l'un une inventivité guitaristique hors norme pendant que le second écrit les meilleurs textes et mélodies du rock anglais des sixties. Des Osmonds, on passe facilement aux Hanson tandis que des Kinks, on montre la voie aux Sparks, duo de frères qui ouvriront le glam rock à la musique synthétique.

Hommage aux anonymes

A partir des années 70, chaque type de musique se voit dominé par une fratrie : les Allman régnaient sur le rock sudiste — une fois ce dernier abandonné par les Fogerty — les Young sur le hard pendant que les Van Halen et les Knopfler se partageaient la bande FM. Même la France vit son top 50 passer sous le joug de jumeaux : les Sirkis, qui avec Indochine, réussirent là où Taxi Girl échoua. Depuis, la présence de personnes du même sang dans un groupe est presque devenue anecdotique. Que la fratrie soit fausse, comme chez les White Stripes, ou tue, comme chez Parquet Courts et la Fat White Family. Mais, ayons ici une pensée pour les frangins qui n'ont jamais vraiment eu le droit de jouer dans la cour des grands, tous ces anonymes partageant un nom célèbre avec une rock star : Chris Jagger, Mike McCartney, tous deux responsables d'albums ainsi que Terry Burns, demi-frère psychotique de David Bowie, muse par défaut de ce dernier, qui mit fin à des décennies d'internement en se jetant sous un train. ★

l'impression que l'artiste lui-même ne comprend pas de quoi il parle. Les concepts ne se marient pas naturellement avec le rock. Ça a même donné quantité d'albums désastreux. J'admire en revanche certains albums d'Alice Cooper, qui évitaient d'être prétentieux. Il y a un côté show-business chez lui, il fait le show, mais il assume, c'est un peu crétin, marrant. "School's Out", c'est censé faire peur, mais c'est hyper joyeux, pas sérieux du tout.

R&F : Sur ce disque, il est donc question d'un chimpanzé qui va à l'école. Il s'agirait en fait d'une métaphore sur votre dernière année au lycée, Michael.
Michael D'Addario : J'ai trouvé une phrase que je répète à chaque fois pour expliquer. Le disque est une métaphore sur le fait de préserver son âme et son esprit lorsqu'on est entouré de gens néfastes.
Brian D'Addario : Cette année de lycée, qui est racontée dans le disque, est en fait la parabole de toute une vie. Au début, il y a de l'innocence, de la joie. Mais ces sentiments se ternissent au fur et à mesure que l'année s'écoule. Le personnage est censé être pur au départ. Le fait qu'il soit un chimpanzé marche complètement, puisqu'il n'a pas les prédispositions pour analyser les choses comme le font les humains. L'histoire se finit en vengeance, avec un incendie. Ça montre comment l'innocence peut se perdre.

R&F : Et l'idée du singe ?
Michael D'Addario : Elle n'est survenue que vers la fin... Nous ne savions pas vraiment ce que nous faisions, pour être tout à fait honnête. On trouvait simplement ça marrant. C'est une créature de livre pour enfant, il y a un côté Disney. Ça nous plaît.

R&F : Comment en êtes-vous arrivés à tout enregistrer et jouer vous-mêmes ?
Brian D'Addario : Quand nous avons bossé avec Jonathan Rado *(tête pensante de Foxygen)* pour le premier album, nous avons développé avec lui une esthétique, un son. Ce que nous avons fait avec lui nous a profondément marqués. Par la suite, nous avons développé l'envie d'enregistrer notre musique nous-mêmes. C'est venu pendant les tournées, en discutant ensemble. A défaut d'écrire sur la route, ce qui n'est vraiment pas facile, nous avons commencé à conceptualiser l'album, à développer des idées.
R&F : Vous avez donc fait ça dans la cave de vos parents…
Brian D'Addario : En grandissant, nous avons progressivement occupé tout l'espace dans la cave. Nous avons acheté du matériel. Un magnétophone à bandes, une table de mixage, quelques compresseurs et des micros. Ce n'est pas super high-tech, mais ça fonctionne bien.
Michael D'Addario : L'album est intégralement analogique. Si vous achetez le vinyle, aucun ordinateur n'est intervenu dans le processus de fabrication contrairement à beaucoup de disques qui sortent ces jours-ci. Le master est issu d'une bande deux pistes d'un quart de pouce, elle-même issue d'un magnétophone 24-pistes. Voilà. Cela dit, on n'a rien contre la modernité...

R&F : Comment travaillez-vous ? L'un fait l'ingénieur pendant que l'autre joue ?
Brian D'Addario : D'abord, on règle le son. En général, je tape sur la batterie et Michael trifouille les boutons, jusqu'à ce que le son nous convienne. On décide ensuite qui de nous deux a le style adéquat selon la chanson et on se répartit les parties de guitare, de basse, etc. Au début, on avait ce truc de fierté : chacun jouait tous les instruments sur les chansons qu'il avait écrites. Mais ce n'est pas très mature, ça ne fonctionne pas bien.

R&F : L'un apporte sa contribution à la chanson de l'autre ?
Michael D'Addario : Ça dépend. En général, quand l'un de nous apporte une chanson, elle est déjà bien développée. Sur le prochain disque, il y aura une chanson que j'ai écrite il y a très longtemps et que je n'aimais plus. Brian y a mis sa patte et elle fonctionne bien désormais. On est assez relax. On ne s'interdit rien. La seule règle qu'on s'impose, pour chaque chanson, c'est : prendre du recul, décortiquer la chanson et laisser notre orgueil de côté.

R&F : Arrivez-vous à écrire à deux ?
Brian D'Addario : Parfois. Un single qu'on a sorti récemment, la chanson "Tailor Made", est né alors que nous jouions tous les deux de la guitare. Sur le nouvel album, les chansons ont été écrites séparément, mais en prenant en compte l'apport de l'autre.

Photo Olivia Bee-DR

“J’ai eu ma phase Bob Dylan, je n’ai écouté que ça pendant trois ans”

R&F : Sur “Queen Of My School”, on retrouve ce son de guitare typiquement Big Star.
Michael D’Addario : Exact. Un son de Stratocaster, avec les micros sur la deuxième position. Je me cherchais un peu quand je l’ai écrite. Au moment de faire la démo, j’avais besoin que le son soit référentiel. On ne va pas essayer de cacher nos influences... Car, par ailleurs, on a confiance en notre originalité. Ce que nous jouons ne sort pas de nulle part. On écoute des choses, évidemment. Ce serait ridicule de le nier.

R&F : Jody Stephens, le batteur de Big Star, joue sur “Student Becomes The Teacher”. Comment l’avez-vous rencontré ?
Michael D’Addario : A Memphis, aux studios Ardent, pendant une tournée. On lui a demandé s’il voulait participer, il a dit oui. Nous avions bien sûr plein de questions à lui poser, mais nous sentions que c’était un peu tabou. Brian avait une question très précise à propos d’un son de phaser. Il voulait savoir si cet effet appartenait à Chris Bell, parce qu’on ne l’entend que lorsqu’il est dans le groupe, puis sur son album solo. Hélas, Jody n’a pu nous fournir qu’une réponse très vague *(rires)*...

R&F : Votre album de Big Star préféré ?
Michael D’Addario : “Third/ Sister Lovers”, je fais partie de ce club...
Brian D’Addario : “Radio City”.
Michael D’Addario : Le troisième est le plus difficile au début, mais le plus satisfaisant sur le long terme. Fascinant.
Brian D’Addario : Michael a traversé une très longue phase Big Star. Il est, disons, un *Chiltonite*...
Michael D’Addario : Même avec les albums solos d’Alex Chilton, je ne suis pas objectif. Je sais que certains d’entre eux ne sont pas vraiment réussis, mais je les adore. Ses disques des années 80 et 90, avec des reprises moins bonnes que les originales... Ce n’est pas grave, sa voix fait que c’est sublime.

R&F : Vous avez eu beaucoup de phases obsessionnelles de ce genre ?
Brian D’Addario : Moins maintenant. J’ai eu ma phase Bob Dylan, je n’ai écouté que ça pendant trois ans. Maintenant, ce sont des périodes plus brèves.
Michael D’Addario : Il n’y a pas beaucoup d’artistes qui ont enregistré autant de grands albums que Bob Dylan. Qui d’autre a pu faire ça ? Une fois que tu as exploré Lou Reed, les Beach Boys, les Beatles, Dylan, les autres ont l’air moins bons...

R&F : Todd Rundgren chante sur “Rock Dreams” et “The Fire”. Il vous a donné des conseils ?
Michael D’Addario : Il est venu dans notre cave enregistrer. Il a vu notre vieux magnéto, notre studio bricolé, ça l’a un peu étonné. Puis il a dit : *“OK, on y va.”* Il a été cool. Il accepté notre façon de bosser. Il aurait très bien pu enregistrer le chant chez lui et nous l’envoyer, mais il a accepté de venir à Long Island faire ses voix. Il respectait qu’on veuille le faire comme ça.
Brian D’Addario : C’est quelqu’un d’enthousiaste et un *travailleur*. Il partage son expérience très librement.

R&F : “Do Hollywood” était paradoxalement beaucoup plus Rundgren que “Go To School”.
Michael D’Addario : Sûrement parce qu’il n’y a aucun synthétiseur sur le nouveau disque. Le premier album a été fait chez Rado, qui, lui, est un maniaque de Todd Rundgren. Ceci explique cela.

R&F : De sortie en sortie, vous changez à chaque fois. Avez-vous une idée de la direction des futurs albums ?
Brian D’Addario : On ira sûrement ailleurs, c’est certain.
Michael D’Addario : On a beaucoup de chansons et il y a deux disques qui sont en train de naître. L’un serait un disque de chansons pop très directes. L’autre serait plutôt une tentative de faire des standards, d’une façon très pop également. Là, disons qu’on vient de faire le disque *ambitieux*.

R&F : La chaîne YouTube de votre premier groupe, Members Of The Press, est assez fascinante. On vous voit progresser avec les années sur les reprises que vous jouez. Les White Stripes à 12 ans, puis les Beach Boys deux ans plus tard. Les reprises sont la meilleure éducation ?
Brian D’Addario : Pour moi, oui. J’ai appris plein de chansons de la mauvaise façon, à l’oreille. Je faisais des erreurs, mais c’est comme ça qu’on apprend. Bien plus qu’en regardant des tutoriels sur internet. C’est comme ça qu’on apprend à écrire. Il y a quelques années, je savais que je n’écrivais pas des chansons du même niveau que les morceaux que je reprenais. Maintenant, je peux dire que je m’en approche. C’est une connaissance, un labeur.

R&F : Vous venez de Long Island, ce n’est pas exactement New York, davantage une banlieue-dortoir. Comment est la vie là-bas ?
Michael D’Addario : Quand on nous dit qu’on vient de New York, je ne rectifie pas. Je préfère être associé à New York, c’est plus classe.
Brian D’Addario : C’est un endroit qui manque de culture. En général, les gens s’y installent pour vivre avec leur famille.
Michael D’Addario : Long Island est un peu comme un paquet de chips Lays. C’est *corporate*, gras, sans grand intérêt. Il y a de jolis coins, mais celui où nous vivons n’a pas de charme. Il y a des centres commerciaux...

R&F : L’an dernier, vous avez passé une annonce sur les réseaux sociaux pour recruter un batteur, afin de pouvoir être sur le devant de la scène tous les deux en même temps. Ça a donné quoi ?
Michael D’Addario : C’était une idée de notre manager et ça a été un bel échec. On a reçu 280 candidatures, des vidéos de gens qui jouent de la batterie. Des gens qui s’imaginaient qu’on voulait un batteur rock archétypal. En fait, on voulait juste un bon batteur.

Education jazz

R&F : Le groupe va continuer comme avant, avec Megan Zeankowski (basse) et Danny Ayala (claviers) ?
Brian D’Addario : Ils sont très bons, mais on a décidé de prendre d’autres musiciens pour les prochains concerts. On a besoin de gens qui savent improviser. Il y a des trucs assez techniques sur le nouveau disque. Dans cette optique, on a recruté des gens qui ont une éducation jazz. Megan et Danny étaient excellents pour jouer leurs parties telles que nous les avions écrites. Ils seront super bons dans d’autres groupes... Mais les types qu’on a recrutés sont doués pour improviser. C’était un peu lassant de donner exactement le même concert à chaque fois. On veut se concentrer sur l’aspect *comédie musicale*.
Michael D’Addario : On veut pouvoir sortir un peu de notre routine. Par le passé, nos concerts étaient un peu figés. Je jouais de la batterie sur la première partie du concert, pendant que Brian faisait ses chansons — celles qui ont tendance à être les plus calmes. Il passait ensuite derrière la batterie et moi, à la guitare, pour chanter mes morceaux, qui sont plus rock. Tout cela finissait par devenir trop systématique. Les prochains concerts seront plus excitants et surprenants. ★

Album *“Go To School” (4AD/ Beggars)*

Photo DR

En fait, ils glandaient près de l'entrée

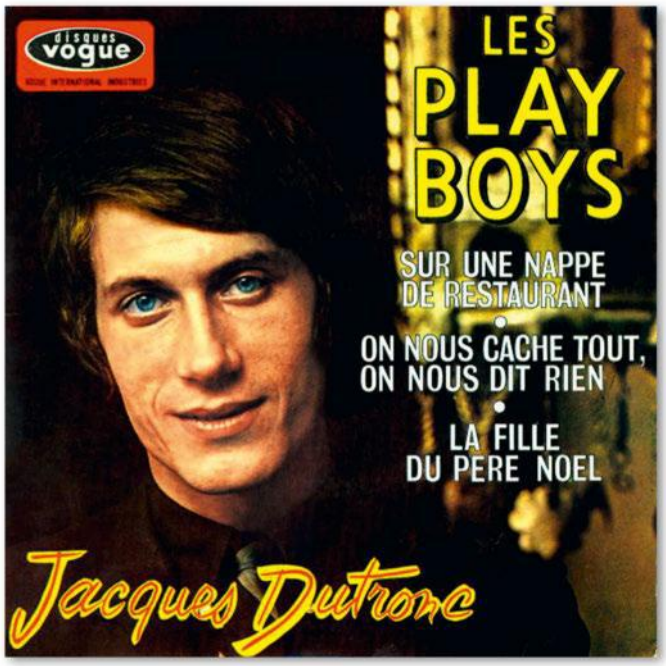
DRUGSTORE & CHAMPS-ELYSEES

Premier volet d'une série consacrée aux nuits parisiennes : l'histoire de ce fascinant magasin qui, dans les années 60, fut le lieu où tout se passait pour une jeunesse en attente d'aventure.

PAR PATRICK EUDELINE

Photo: Keystone-France/ Gamma Rapho/ Getty Images

AVEC MON AMI TRISTAN, NOUS PASSIONS NOS JEUDIS APRES-MIDI et nos samedis sur les Champs-Elysées. C'était — comment dire ? — instinctif, juste des bébés minets qui vont vers la lumière, vêtus de leurs plus beaux atours. Et la lumière était là. Pour le Drugstore bien sûr, mais aussi pour le New Store, et le DrugWest. Pour Lido Musique, Sinfonia, le Pub Renault, Weston et O' Kennedy. Nous n'allions pas tarder à découvrir le Top Ten. Inutile de dire ce que cela représente pour un ado de treize ans de voir Stevie Winwood ou Julie Driscoll en live, un jeudi après-midi. Même le Monoprix était une fête (ah ! la marque country, qui faisait même des badges hippie et des foulards indiens, et de faux shetlands à 25 francs). Ces Champs-là, bien sûr, sont perdus à jamais.

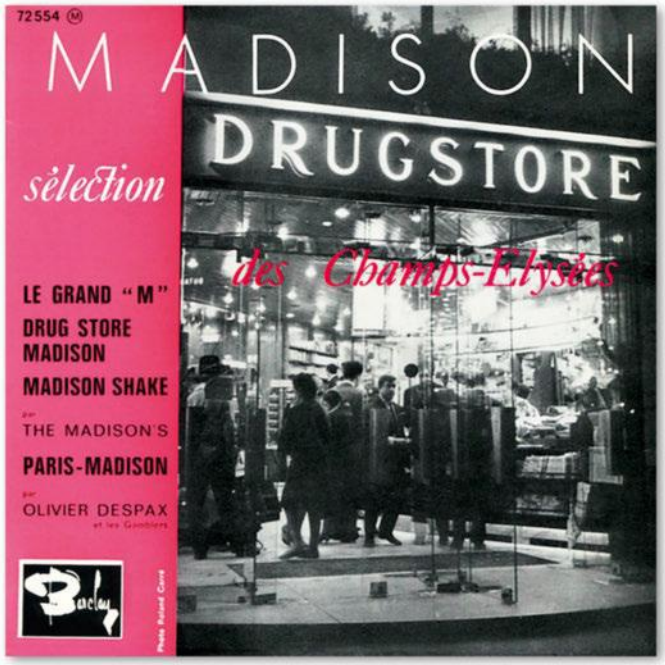


Plus tard... Vers 1973, j'étais alors une *débutante* dans le monde et le label *ancien du Drugstore* me fascinait. Le mythe de la bande du Drugstore était né, avec ses questions existentielles : Jean-Jacques Schuhl en faisait-il partie ? Et Gérard Manset et Marc Porel étaient-ils aussi beaux qu'on le dit ? Que faisaient-ils exactement au Drugstore ? J'ai mis des années à comprendre. En fait, ils glandaient près de l'entrée, feuilletaient la presse (on y trouvait le Melody Maker !) ou se sustentaient d'un épisodique hamburger, banana split ou croque hawaïen au restaurant américain. Et puis... ils cherchaient des deals de shetlands volés et des adresses de boums ou de rallyes pour le samedi soir. J'ai essayé de raconter tout cela dans "Rue Des Martyrs" chez Grasset. Même si j'étais trop jeune pour avoir connu le *vrai* Drugstore. Avant moi, il y eut le roman et le film de François Armanet : "La Bande Du Drugstore". Mais on y parle peu du Drug et de ses fidèles, en fait. Davantage de la meilleure manière de *fatiguer* un trench-coat. Bon d'accord. On est en plein dans le sujet.

Tout a commencé là-bas. Sur la plus belle avenue du monde. Touristes comme Elvis (qui y alla au cinéma lors de sa fort peu documentée virée parisienne, entra même au Drugstore et séduit une des deux Bluebell Girls. La fiancée de Marcel Amont ou l'autre ? Mystère !) C'est là que les Beatles, en semblable virée, flashèrent sur des photos de films avec Jean-Claude Brialy ou Gérard Blain et décidèrent de se coiffer autrement. Le saviez-vous ? La France alors, pour les mods et tous gens de goût, était une sorte de centre du monde. Oui. Les Champs.
L'adolescence était née dans les années 50. Les jeunes avaient soudain des mœurs, une apparence et des lois qui leur étaient propres, une musique, des films et des lectures. Selon les enquêtes d'alors, ils fumaient bien plus que leurs parents, étaient obsédés par motos et voitures et, surtout, allaient au café. Il y eut une culture des cafés. Avant les boîtes et autres discos. Et des bandes y naissaient. Tout avait commencé, bien sûr, en ce royaume que fut Saint-Germain-des-Prés. Là où on pouvait croiser Hugues Aufray jouant du Lonnie Donegan et du Big Bill Broonzy en terrasse, Jean Yanne et le beau Serge. C'était encore un monde d'adulte. Mais vite, dès 1960, le Drugstore a poussé. Et tout allait commencer au Français. Ce café en bas des Champs avait la plus belle bande. Avant d'être concurrencé par le Scossa et plusieurs autres. Ce sont nos *absolute beginners*. Comme le raconte Serge Kruger, acteur privilégié.

Le Drugstore, dès le début, attire habitués du Français, minets et marinettes des quartiers avoisinants. Jeunes gens qui écoutent du jazz et certains, comme Boris Bergman, le rock'n'roll naissant (Screamin' Jay Hawkins, les Everly Brothers). Oui, certains, comme le futur Ronnie Bird sont déjà des fous du rock pionnier. Pourtant, c'est une bande différente de celle que le Golf Drouot peut rassembler, la dichotomie à l'anglaise, mods contre rockers, existe alors bel et bien, même si elle est plus diffuse ici qu'en Angleterre. Rappelons que les premiers mods anglais étaient souvent plus *petit bourgeois* qu'on a bien voulu le dire. Ceux des débuts, ceux des écoles d'art. Parmi ces bandes qui se sont succédé, On peut citer, comme Drugstoriens notoires : François Jouffa, Jean-Bernard Hebey, Serge Kruger, Claude Lazar, Gérard Manset, Fabienne Shine, Marc Zermati, Gilles Sinclair, Ronnie Bird, Zouzou, Paul-Loup Sulitzer, Boris Bergman, Guy Senghor, Frédéric Pardo, Nicole Laguigner, Margaret (future Clémenti), Michel Taittinger, Benoît Jacquot, Martine Simonet, Marc Porel, Jean-Marie Périer, Patrick Diestch, Anne-Marie Santoni, Patrick Legros-Gisors, Thierry Mendès-France, Aldo Bucci, Jean-Guy Gingembre, Omar Blondin-Diop, Corinne Sinclair, Sonny, François Duprat, Patrick de Mari, Jean-Louis Bacri, Marcel Chekroun, Bernard Schalscha, Jean-Francois Guerin, Jacques Resnikoff, Didier Luis, Marielle Evgrafoff, Jacques Nortier...
Certains, ensuite, ont lancé Mai 68 à Nanterre, d'autres sont devenus hippies ou ont formé la légendaire bande de la Coupole — Les idoles ! le grand Jean-Pierre Kalfon, Clémenti, Philippe Garrel, Anémone et les autres, certains sont simplement rentrés dans le rang et ont réussi dans les affaires, comme le célèbre copocléphiliste et *romancier*... Beaucoup étaient pieds-noirs, beaucoup étaient juifs. On ne peut comprendre cette époque sans s'intéresser à la guerre d'Algérie, au Maroc, à la Tunisie, à cet exode forcé, à l'histoire. Le rock français leur doit beaucoup.

Il y avait un bon coté des Champs et un mauvais. Le mauvais avait quand même pour lui Lido Musique (ses imports ! j'y ai acheté "Beggars Banquet" mais avec ma maman. C'était mon cadeau de Noël), Weston (qui n'a pas déménagé) et O'Kennedy, rue du Colisée, à l'intersection de l'avenue. O'Kennedy qui m'interpellait spécialement. Comme Manby. Il déclinait ses désirables panoplies à partir de douze ans. Vous l'ai-je jamais dit ? Celui qui a connu ce monde reste obsédé de fringues à tout jamais. Un dandysme qui ne connaissait pas le mot. Une obsession du détail...



Dès que Dutronc, Stella et les autres en parlent dans leurs chansons, c'est bien sûr foutu pour les purs et durs

Sur le bon côté, tout le reste. Café Le Français, New Store, Pub Renault et Drug. Un parcours fléché que minets et marinettes arpentaient sans se lasser. Minets, marinettes ? Les marinettes étaient des pantalons de marin à pont, le mot *minet* venait de France-Soir, qui avait déjà inventé le qualificatif *blouson noir*. La presse, la télévision n'en parlent cependant guère. Il faudra attendre les premières frasques... Pour que naissent les *blousons dorés*. Frasques ? Ces jeunes gens de l'avant 1965, d'avant l'arrivée de la marijuana et des beatniks sont, en fait, de fort relatifs délinquants. Leurs délits les plus terribles consistent à faire les poches et les sacs pendant les rallyes (puisque tout le monde à la mauvaise habitude de laisser ses affaires dans une chambre) de se battre pour les yeux de biche d'une brunette en kilt, ou de voler — comme dans "Les Tricheurs" de Carné — disques ou shetlands. En cette période magique, le *shoplifting* est également un sport plus qu'apprécié : il n'y avait pas d'antivols sur les objets.

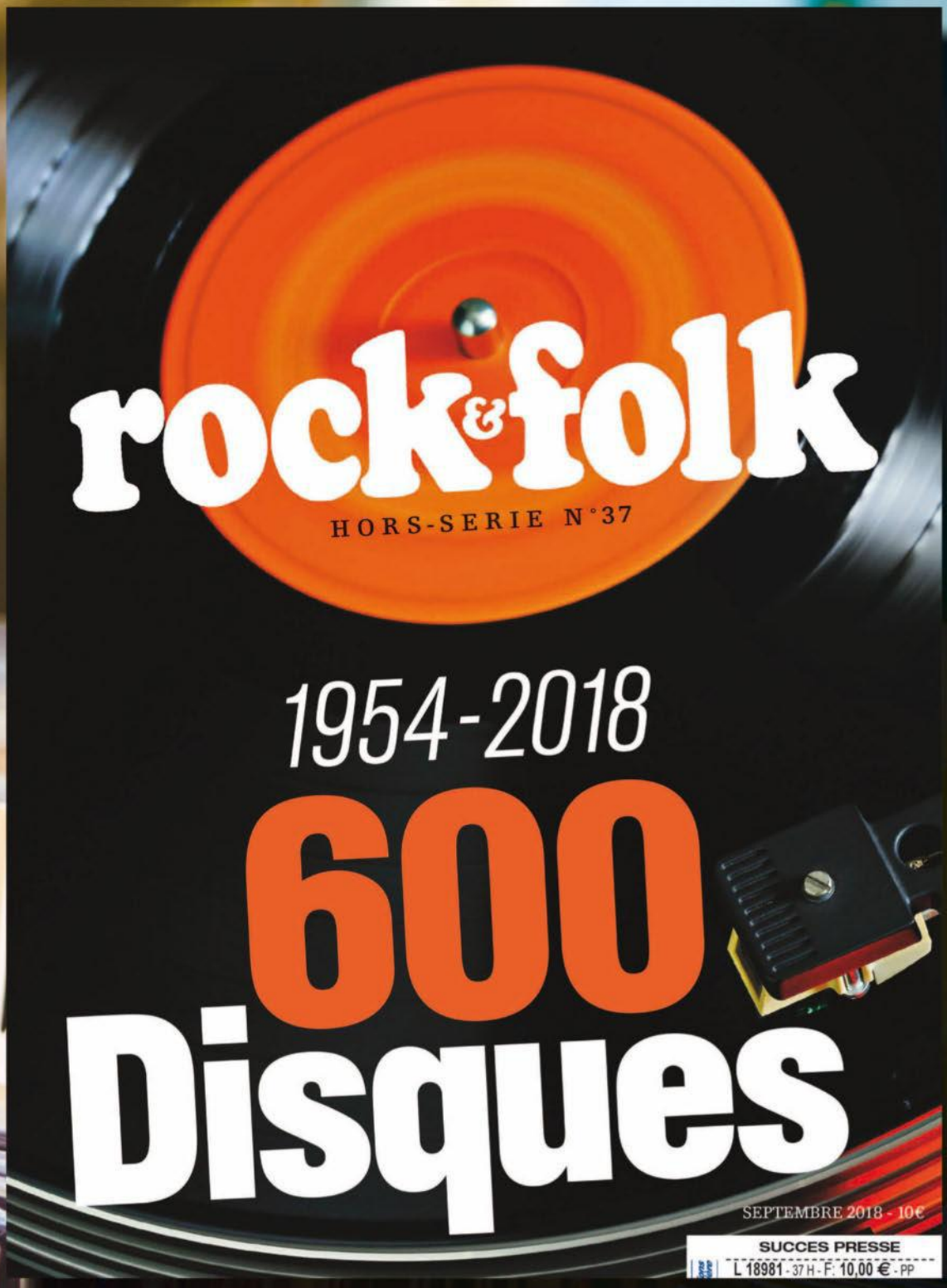
Nos Drugstoriens avaient deux totems sur eux,

deux objets mythiques, deux porte-bonheurs dont ils ne se séparaient guère. Le Zippo (alors quasi introuvable, si on ne connaissait pas de soldat américain. Le comble du chic était le Zippo hérité de la guerre de Corée. Et puis, plus tard, le fameux *Vietnam*) et les Ray-Ban aviateur, vite suivies par les Wayfarer. Ils arboraient la gabardine bleue croisée et anglaise avec la ceinture en martingale et étriquée au possible (d'ou l'intérêt des tailles 12 ans chez Kennedy ou Manby) et, dès 1967, le trench-coat porté idem. Le Levi's corduroy était un classique, comme les Clarks et, bien évidement, les boots (Carvil, boulevard Saint-Germain) et mocassins (Weston). Les costumes, bien sûr, venaient de la rue de la Pompe, Renoma et O'Brial (Delaveine ou le Carreau du Temple pour les plus fauchés). Les chemises boutonnées étaient dites Oxford et on trouvait beaucoup de choses dans les surplus américains (ah, les manteaux de cuir allemands !). Et tout ce joyeux monde, depuis 1964, était devenu profondément anglophile, évidemment.
Ils sortaient au Top Ten (un dancing, le Mimi Pinson reconverti pour l'occasion) pour y voir Moody Blues, Joe Tex, Chuck Berry ou Animals... Le Relais de Chaillot lui aussi programmait du lourd. Tous ces endroits étaient sur les Champs même et ouvraient donc le jeudi après-midi. Oui, c'était encore mieux l'après-midi !

Il y eut, jusqu'en 1966, plusieurs bandes

(l'adolescence ne dure jamais longtemps), une apogée et la chute de l'informel mouvement. Dès que Dutronc, Stella et les autres ("Je Drague Au Drug", Jacques Filh !) en parlent dans leurs chansons, c'est bien sûr foutu pour les purs et durs. En plus, ce Dutronc... (Non mais vous avez vu ses costards ?). Quand les beatniks et le maoïsme arrivent, tout cela tue le Drugstore plus sûrement encore que "Les Play Boys" de Dutronc. De tous ces jeunes gens, le drugstore était l'antre initiatique. Il leur faut désormais faire quelque chose de leur vie. Changer le monde ou faire de l'art. Quoi de mieux ? Nombre y sont arrivés, d'autres se sont perdus.
En 1971, un incendie détruisit le Drugstore. Il fut bien sûr reconstruit, mais la flamme originelle s'était perdue en route.
Et les autres Drugstores ont tous fermé. Un à un. Drugstore de l'Opéra ou Saint-Lazare. Il ne reste, aujourd'hui, que le plutôt moche, mais originel, Publicis Champs-Elysées. Là où tout a commencé. Même si des casseurs l'ont récemment pillé. Sans égards pour leurs grands frères maoïstes qui y ont usé leurs Levi's blancs avant de faire la révolution. Ah ! jeunesse... ★

La discothèque idéale



Commandez-le sur : boutiquelariviere.fr

Fabricants de rêves pop

The Coral

"MOVE THROUGH THE DAWN"

SKELETON KEY/ IGNITION/ PIAS

Nous sommes en 2018, et, incroyablement, James Skelly va bien. Deux ans après l'inespéré mais inégal "Distance Inbetween", The Coral se trouvait pourtant face à un défi de taille : montrer qu'il y avait toujours de la vie dans ce groupe anglais majeur du début des années 2000. La résurrection de The Coral après une longue pause avait été un événement suffisamment joyeux pour qu'on gomme les défauts de cet album, sauf qu'on attendait mieux de la part de ces fabricants de rêves pop, à commencer par de véritables chansons. Il va sans dire que la première diffusion de la pochette fluo de "Move Through The Dawn", avec ses faux airs de bootleg japonais eighties des Beach Boys, laissait craindre le pire. Le premier single "Sweet Release", dans la lignée de l'album précédent — du rock psychédélique à l'énergie, sans grande originalité, façon Oasis tardif — rassurait à peine. The Coral allait-il définitivement foirer son retour et terminer dans la catégorie des bons souvenirs avec d'autres ex-gloires qui ne vivent plus que sur la fibre nostalgique ? (Comment vont les Strokes au fait ?) Que les fans de ces merveilleux *Scousers* se rassurent : James Skelly et les siens sont dans une forme éblouissante. Derniers représentants d'une génération de groupes de Liverpool qui a enchanté l'Angleterre au début du siècle (Zutons, Stands, Rascals...), les trentenaires de The Coral poursuivent leur route malgré les déboires — dépression, départs des guitaristes Bill Ryder-Jones et Lee Southall, major qui lâche le groupe — et continuent leur poursuite de la chanson pop parfaite. Le line-up avec Paul Molloy à la guitare, inauguré avec "Distance Inbetween" — un album très électrique né de jams en studio où les chansons témoignaient d'une formation en recherche d'équilibre — est désormais bien rodé et "Move Through The Dawn" marque un retour bienvenu à la mélodie, l'obsession véritable de James Skelly et Nick Power qui démontrent ici qu'ils n'ont rien perdu de leur talent. Il y a dans "Move Through The Dawn" cette forme d'évidence qui caractérise tous les albums de The Coral. Celui-ci regorge de chansons entêtantes, immédiates ("Eyes Of The Moon", avec sa basse tournoyante et son piano doux, comme à l'époque de "Pass It On"), qu'elles soient enrobées d'arpèges délicats ("After The Fair"), de chœurs aériens ("Eyes Like Pearls") ou de guitares à la Byrds ("She's A Runaway"). C'est l'album le plus ouvertement seventies du groupe, notamment en raison des sons de clavier de Power ("Strangers In The Hollow" pourrait être un titre d'ABBA ou de Fleetwood Mac), mais aussi le plus joyeux et léger depuis des lustres ("Love Or Solution"). On y entend même James Skelly chanter des choses positives (*"Now my troubles seem so far away from me"*, dit-il en ouverture, sur "Eyes Like Pearls"), même s'il possède toujours la gravité nécessaire pour porter une mélodie sombre (formidable "Stormbreaker"). S'il joue à paraître ringard sur la pochette, The Coral n'a rien perdu de sa pertinence et de son génie. Ce nouvel album est ainsi une nouvelle réussite dans une discographie exemplaire. Les tournées nostalgiques attendront : The Coral va bien, et nous aussi.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES REVES

Disques pop rock

Oh Sees

"Smote Reverser"

CASTLE FACE/ DIFFER ANT

Tout le monde se fiche de savoir si l'on doit orthographier le groupe *Oh Sees*, *OCS* ou *Thee Oh Sees*, et plus personne ne compte vraiment le nombre de ses albums. Derrière John Dwyer, on ne sait pas non plus trop qui fait quoi, officie, à la voile ou à la vapeur. Le géant tatoué de San Francisco, lui, y va, fidèle à son credo de totale liberté artistique, se laissant emporter au gré d'une quête sonique infinie. Davantage en paix avec lui-même, il se révèle ici guitariste extraordinaire, tissant des toiles chromatiques brodées d'idées folles et de sons venus d'ailleurs, que n'auraient pas reniés le Jimi Hendrix de l'Experience, John Cipollina de Quicksilver Messenger Service ou Louis Dambra de Sir Lord Baltimore.

En tant que parolier, il s'avère fortement inspiré par le meilleur de la poésie psychédélique britannique. Au vu de la pochette de cet album qui pourrait aisément illustrer la couverture d'un roman fantastique et à l'écoute du single terrassant ("Overthrown"), certains en ont, trop hâtivement, conclu que la formation californienne virait metal. Il n'en est rien. En deux ou douze minutes, les titres cosmiques de ce vingt-et-unième épisode sonore s'autorisent tous les formats, tous les dérapages, jusqu'aux ascensions éthérées ("C") ou aux survols psychédéliques ("Moon Bog") — à l'instar des voisins de palier Ty Segall ou, encore un peu plus loin, King Gizzard & The Lizard Wizard. C'est grâce à cette déconcertante facilité à prendre son temps et le contrepied de son époque, à faire ce qui lui plaît en dehors de toute règle, que Oh Sees fait sens. Pour le groupe de Dwyer, flotter dans l'espace relève du Graal.

✪✪✪✪

VINCENT HANON

Shaolin Soul

"Episode 4"

BECAUSE MUSIC

Retrouver l'excellence de la soul music, telle est la mission que s'est donné Olivier *Uncle O* Carrié, concepteur de la série Shaolin Soul qui propose enfin son quatrième volume après de trop longues années d'attente. Les 22 titres ici rassemblés ne sont pas destinés aux collectionneurs ou aux geeks. Nul besoin d'être un spécialiste pour comprendre, dès la première écoute, que des chansons comme "Girls Can't Do What The Guys Do" de Betty Wright ou "Float On" des Floaters sont des mécaniques de haute précision qui vont chercher l'émotion pour la livrer brute à l'auditeur. Les chanteuses sélectionnées ne s'appellent pas Diana Ross ou Gladys Knight mais Carolyn Sullivan, Freda Payne, Della Humphrey, Sylvia. Oui, Sylvia Robinson, la productrice de "Rappers' Delight" qui chante ici le superbe "Sweet Stuff". Aucun tube certifié à la "You Keep Me Hangin' On" dans "Shaolin Soul", mais des chefs-d'œuvre inconnus, exhumés de l'anonymat par un vrai passionné qui a retrouvé des incunables samplés par les rappeurs américains. Quel bonheur de découvrir "I'm Your Mechanical Man" de Jerry Butler, dont on entendit des brides chez Snoop Dogg ("I Miss

That Bitch") et Method Man ("Bring The Pain"). Extase garantie avec "I Get High (On Your Memory)" de Freda Payne, écrit en 1977 et échantillonné par Nicki Minaj en 2014 avec "Pills N Potions". Les musiciens qui accompagnent les artistes sélectionnés resteront pour la plupart anonymes, mais leur travail parle pour eux : pas d'astuces *computérisées*, juste de l'artisanat R&B qui s'avère aussi bien huilé que des singles Stax ou Motown, et parvient même à égaler leurs productions luxueuses. Pas de nostalgie ici, uniquement l'extase que procure la grande musique. ✪✪✪✪

OLIVIER CACHIN

The Lemon Twigs

"Go To School"

4AD/ BEGGARS

Dans la grande lignée des albums-concept aux propositions bancales, "Go To School" s'avère à peine moins idiot que "Tommy" des Who : les Lemon Twigs présentent ce deuxième album comme une comédie musicale dont le sujet serait un *"chimpanzé au coeur pur"* nommé Shane. On suit ainsi sur la bagatelle de 15 morceaux (pour 58 minutes de musique) le récit initiatique de ce jeune singe sur une musique sortie tout droit de l'année 1974. Ce qui est étonnant ici, c'est qu'alors qu'en 1969 Pete Townshend télescopait les formes en théorisant un opéra rock, les excentriques Lemon Twigs semblent décidés à faire une comédie musicale dans la plus pure tradition Broadway. Ainsi, dans la forme, "Go To School" s'apparente

autant à un grand show toutes en violonades dégoulinantes façon "Cats" ("Born Wrong/ Heart Song") qu'à la pop seventies classieuse chérie des frères D'Addario (Sparks, Big Star, Todd Rundgren, qui fait une apparition ici). Il en résulte un album dense et décousu, un millefeuille d'idées et de références dans lequel il est difficile d'entrer. "Go To School" est un disque indiscutablement magnifique et interprété avec talent — le fait que les jeunes frères D'Addario aient enregistré cet album aux instrumentations luxuriantes dans leur propre home-studio donne d'ailleurs le vertige — mais c'est une vraie-fausse comédie musicale qui possède les codes typiques du genre (emphase sur les moments narratifs, chansons alambiquées, production chantilly). Heureusement, il possède assez de ballades pour assouvir l'amateur de sucreries pop ("Lonely", "The Lesson", "If You Give Enough"), mais il faudra sans doute voir le spectacle monté sur scène pour vraiment l'apprécier. ✪✪✪

ERIC DELSART

Miles Kane

"Coup De Grace"

VIRGIN/ EMI

La pochette, déjà, est belle. La peau de Miles Kane est bleue, c'est la nuit, des lumières artificielles semblent danser autour de lui. Influence assumée du film "Drive". Côté musique, pour ce troisième album solo, coécrit avec Jamie T à Los Angeles, Miles Kane semble décidé à faire le disque dont il rêvait depuis toujours, sans se soucier des retombées. Au placard le costard de dandy et les constructions faites de strates sensibles. Ici, Kane déchire sa chemise d'élégance et balance du riff glam, des cavalcades rock'n'roll, des pointes punk. "Too Little Too Late", qui ouvre, est frontal, fédérateur et saturé comme il faut. Tube de stade un jour de derby électrique, nickel ! "Cry On My Guitar" ressuscite Bolan et balance des *"shalalalala"* sans vergogne. "Loaded", avec Lana Del Rey, calme le tempo, demande en ami John Lennon et évoque le Miles Kane d'avant cet album libérateur et décomplexé. Ici, le songwriter fait comme tous ses collègues pop britanniques depuis les années 60, il tente d'écrire la suite... "Charlie Manson" accélère, Miles crie, un peu, et semble surtout s'amuser comme un môme laissé seul un samedi après-midi. "Killing The Joke", plus acoustique, tout en rondeurs

d'alcôve, devrait agacer comme il faut Liam et Noel... "Coup de Grace" débute comme Clash qui désirait expérimenter, Kane chante, provocateur, la guitare dessine un ring élastique. "Silverscreen" est une grenade pop punk délicieuse et tendue comme un string de Californienne à peine majeure. Le disque se termine sur l'impeccable "Shavambacu", des doigts claquent comme dans "West Side Story", Kane progresse tel un renard dans un poulailler avant d'enlacer un soleil de printemps. ✪✪✪

JEROME REIJASSE

Interpol

"Marauder"

MATADOR/ BEGGARS

Tout commençait sous les meilleurs auspices pour ce nouvel album d'Interpol, le sixième en quinze ans. "If You Really Love Nothing" rappelle à notre bon souvenir la saveur des premiers albums des New-Yorkais avec son atmosphère mélancolique et enfumée, où la voix noyée d'écho de Paul Banks survole de grandes nappes de guitares dont les aigus ricochent sur une rythmique épurée, presque clinique. Suit le formidable "The Rover", plus énergique, entraînant même. Là encore, le timbre fantomatique de Banks fait merveille et contraste avec son écrasante partie de basse. Malheureusement, et malgré de jolies saillies en cours de route, le reste de l'album manque de consistance. Pour un "Flight Of Fancy"

taillé pour la scène, on subit une demi douzaine de titres allant du passable au parfaitement ennuyeux. Le plus rageant étant que les morceaux ne sont pas catastrophiques mais manquent cruellement d'âme, d'engagement et paraissent posés là pour atteindre une durée suffisante et justifier la sortie d'un album. "Marauder" aurait clairement gagné à privilégier l'immédiateté de sa moitié réussie. Certes, l'ensemble n'aurait duré qu'une vingtaine de minutes, mais jamais nous n'en aurions voulu à Interpol de sortir un EP convaincant plutôt qu'un album aussi contrasté. Heureusement, il reste de belles choses. "Number 10" offre, par exemple, un vrai regain d'énergie au moment où l'album avait clairement épuisé la nôtre. Pas loin derrière, "It Probably Matters" clôt l'album sur une partie de chant véritablement incarnée et des arrangements intéressants. Pas inoubliable, donc, mais pas honteux pour autant. ✪✪✪

JOE HUME

Slaves

"Acts Of Fear And Love"

VIRGIN/ EMI

Quand un groupe de rock annonce un *retour aux sources*, en général il a atteint 25 ans de carrière et, à force d'albums bizarres, a perdu 90% de ses fans. Slaves n'a pas attendu si longtemps. Après une petite aventure amoureuse avec Mike D des Beastie Boys, le duo s'est remis avec son ancien producteur Joylon Thomas. Clairement, le *trouple* en avait encore sous la pédale — fuzz évidemment. 10 secondes, c'est la durée qu'il faut à Slaves pour imposer sa signature : "The Life They Wish They Had" rassure, on tient la suite logique de "Are You Satisfied?", son premier album. Une rythmique simple, à 150 BPM, un riff gras, un refrain à beugler en équipe dans un pub. La suite est taillée dans le même bois : "Cut And Run", tube punk avec chorégraphie intégrée et "Bugs", un génocide de batterie doublé par la voix criarde d'Isaac et un refrain qui rappelle les bonnes heures de Sum 41. A ce stade, on peut craindre un copier-coller du premier album. Le binôme ne prend aucun risque ? C'est très mal le connaître. Après avoir fourni la dose de violence réglementaire, Slaves montre un nouveau visage, plus fragile. "Daddy", ainsi, est une des vraies pépites de l'album. Un titre guitare/ voix qui

réussit à se glisser dans ce déluge de décibels sans choquer. Isaac ne crie plus, il chante. Une belle voix posée dans le grave, qui fait ressortir cet accent irréel du Kent. Idem sur "Photo Opportunity", surprenante valse à mettre dans tous les bals grunges. Laurie trouve même le temps de sortir un croisement entre Television et Fidlar sur "Chokehold", prochain hit annoncé. Pour la pochette, les deux ont choisi un attendrissant un bébé (Bart le fils de Laurie), histoire de vraiment mettre toutes les chances de leur côté. ✪✪✪✪

SACHA ROSENBERG

The Molochs

"Flowers In The Spring"

INNOVATIVE LEISURE/ DIFFER-ANT

On se souvient avec émoi du classieux premier effort de The Molochs, "America's Velvet Glory". On y découvrait le talent certain de Lucas Fitzsimons, tête pensante qui se cache derrière ce projet, Argentin de naissance ayant grandi à Los Angeles. Un an et demi plus tard, le voici de retour pour une nouvelle livraison au titre poétique, "Flowers In The Spring". On retrouve donc avec bonheur ce son folk-rock délicat, idéalement analogique : guitares douze-cordes, arpèges acoustiques en mode mineur, orgue discret, basse aventureuse et, même, quelques orchestrations de cordes. Un petit rêve sixties, intemporel. On croirait un classique perdu, mêlant Bob Dylan, Byrds, Velvet Underground et,

plus près de nous, The Clean ou Go-Betweens. Il y a dans cette série de vignettes aux textes finement ciselés un sens de la justesse assez stupéfiant, ainsi qu'une mélancolie latente. Les amours toxiques sont le point focal, elles inspirent à Lucas de superbes choses comme la nostalgique "Shadow Of A Girl" ou encore l'entêtante "I Wanna Say To You". La lecture en cachette d'un journal intime prend des airs de comptine à la Syd Barrett ("Pages Of Your Journal"), et la frénésie des premiers instants est bien rendue dans "When I First Saw You". Pensif, Lucas contemple le sommeil de sa mie ("And She's Sleeping Now") avant une solitude forcée, teintée de mysticisme (la lysergique "Wade In The Water") et une conclusion résignée ("Don't Look Back"). Fitzsimons avait clamé vouloir graver *"juste une série de chansons rock solides"*. Il a fait bien mieux que ça : un deuxième album de haute volée, touchant et terriblement addictif. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Juanita Stein

"Until The Lights Fade"

NUDE

Après quatre albums de Howling Bells, groupe monté avec son frère guitariste, puis un disque solo, l'Australienne Juanita Stein tente une nouvelle immersion pop. Succès souhaité, semble-t-il. C'était sans doute le problème de sa précédente formation, active de 2006 à 2014 : celle-ci, plutôt talentueuse, s'efforçait de sortir des disques qu'on sentait bridés par une envie de plaire. Howling Bells a fait une petite carrière, pro et réglo, pour un bilan moyennement romantique — à défaut de manifeste artistique fougueux, il y eut des premières parties pour Coldplay. Seule, Stein s'est distinguée en 2017 avec "America", se réinventant en prêtresse des grands espaces sur un disque aux arrangements *morriconiens* assez chics. Le nouveau, dont la photo de pochette a été prise dans la ville des Vélib' qui ne marchent pas, révèle une Juanita Stein inspirée par l'amour, la mélancolie et le cinéma d'auteur ("French Films"). Elle chante bien, dans une reverb à la Peggy Lee et assemble des mélodies valables. Pêle-mêle ici : des morceaux néorétros ("Cool", "In Your Hands"), une rêverie cotonneuse splendide ("All The Way"), des ballades cowboy, de la pop ("Easy Street").

Joli, élégant, mais peut-être un peu trop poli. Les compositions réussies, nombreuses ici, auraient mérité davantage d'audace, d'étrangeté. Est-ce un choix de mix ? D'arrangements ? En plage deux, "Forgiver", avec sa basse en avant et ses hameçons radiophoniques, alpague l'auditeur avec davantage de franchise. Le titre, produit par Brandon Flowers des Killers, a le mérite de sortir l'Australienne de sa zone de confort. ✪✪✪

BASILE FARKAS

ROCK & FOLK ET LA FNAC
PRÉSENTENT LEUR SÉLECTION

CLUB VINYL
fnac
rock&folk

EXCLUSIVITÉ
FNAC

CAMEL
Moonmadness

Moonmadness est à Camel ce que *Wish You Were Here* est à Pink Floyd. Plus commercial que *Snow Goose*, son prédécesseur, l'album délivre un rock progressif nuancé de jazz-fusion aux rythmes syncopés et aux claviers chatoyants. Les chansons proposent à l'auditeur un voyage atmosphérique et enrichissant au cœur d'une musique euvoûtante flirtant souvent avec le psychédélisme.

CANNED HEAT
Live At Topanga Corral

Un des témoignages les plus impressionnants de Canned Heat en concert. Contrairement à son titre, l'album n'a pas été enregistré au Topanga Corral, mais au Kaleidoscope, un bar à bière d'Hollywood. Outre un blues rock d'une qualité indéniable, ce qui frappe, sur cet album, c'est l'incroyable virtuosité d'Henry Vestine à la guitare solo, qui sonne comme un maître absolu en la matière.

JAPAN
Tin Drum

Enrichis par leur succès dans le pays dont ils portent le nom, Japan sort *Tin Drum* en 1981, un album unique, stimulant et saisissant marquant l'accomplissement musical du groupe. De l'énergie au service d'arrangements subtils et complexes reflétant la fusion entre la new-wave, le funk et l'Asie. Majestueux, *Tin Drum* est un sans-faute propulsé dans le Top Ten grâce à la ballade hantée *Ghosts*.

TINDERSTICKS
Curtains

Ce qui frappe le plus dans cet album, c'est l'écriture. Le groupe, plus assuré, laisse les chansons se développer progressivement en épopées intimes. Plus lumineux que les deux premiers albums des Tindersticks, *Curtains* est d'une richesse à couper le souffle, on pense à Scott Walker, et des titres comme *Rented Rooms* ou *Bathtime* ne sont que les facettes les plus brillantes de ce diamant brut.

Textes :
Charlie Chofflet

Un label Fnac

fnac

Disques pop rock

Idles

"Joy As An Act Of Resistance"

PARTISAN

La rage est-elle un état éphémère ou bien une chose ancrée au fond de soi, juste à côté du foie et de l'estomac et qui ne disparaît jamais totalement ? Ce n'est pas un sujet qui prend 4 heures, seulement 40 minutes. Idles se charge d'y répondre. Après un premier album fabuleux, le groupe du sud de l'Angleterre se doit de confirmer. Et il arrive à le faire dès les 35 premières secondes de l'album, record de confirmation battu ! "Colossus" happe directement avec sa montée superbement maîtrisée, où chaque instrument se présente sous la direction de l'intense chanteur Joe Talbot pour finir dans un orgasme de déchaînement sonore. Une véritable libération. Le reste de l'album est de la même facture.

"Never Fight A Man With A Perm", qui apprend à l'auditeur plein de façons de dire le mot *cocaïne*, ou "I'm A Scum" sont taillés pour exploser un dancefloor de bar surchauffé, moite et bas de plafond, suant avec des riffs dansants et une tension à couper au cran d'arrêt. La tension, d'ailleurs, est le fil conducteur de l'album : "Television" ou "Gram Rock", acérés comme jamais, ne sont pas faits pour lâcher et c'est en toute logique que ce chef-d'œuvre se termine avec le bien nommé "Rottweiler". Seul moment de répit, le très joli et lancinant "June", qui aurait sa place sur un album des Arctic Monkeys. Idles sait aussi être plus pop avec ce vrai tube punk qu'est "Danny Nedelko" qui pourrait être revendiqué par Clash, Libertines ou Vaccines. A l'image de Slaves, Idles parvient à associer des refrains ultra efficaces, un son lourd sans aucune concession et un vrai propos. Un album incontournable. ✪✪✪✪

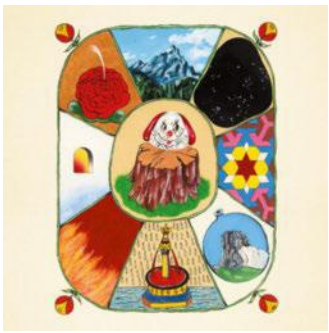
SACHA ROSENBERG

White Denim

"Performance"

CITY SLANG

White Denim a toujours été inclassable dans le paysage pourtant bigarré du rock'n'roll américain. Plutôt garage à ses débuts, le quartette, emmené par James Petralli et Steve Terebecki, a très vite explosé ce cadre étroit pour lorgner du côté de Captain Beefheart, jusqu'à sonner quasiment jazz et même progressif. En fait, James et Steve ont tendance à fréquemment changer d'accompagnateurs, faisant dès lors évoluer leur approche musicale. Il y a deux ans paraissait "Stiff", réalisé par le poids lourd Ethan Johns, et qui opérait un virage assez étonnant vers le blues-rock et la soul, avec une nette influence Black Keys. Pour ce "Performance", Petralli a souhaité revenir vers une forme de création spontanée et recruté deux nouveaux acolytes : le marteleur virtuose Conrad Choucroun (ex-NRBQ) et le claviériste Michael Hunter. Afin de pouvoir expérimenter librement, il a aussi conçu son propre studio dans un ancien magasin général (et étable) du centre-ville d'Austin. Ce huitième album est intéressant dans la mesure où il explore le style caractéristique de Dan Auerbach tout en y ajoutant une certaine versatilité musicale. "Magazin", dopé par des cuivres et un groove moelleux, est une



réussite, tout comme la chanson-titre (aux étonnantes fragrances Strokes) et surtout "It Might Get Dark", qui modernise l'art de T Rex de manière irrésistible. Le reste de l'album est un peu moins stellaire que ces trois gemmes, bien que truffé de bonnes idées (la wah-wah finale de "Double Death", l'intermède synthétique de "Moves On", la très R&B "Backseat Driver"). Ce "Performance", solaire et chamarré, devrait donc sans doute encore augmenter la notoriété de cette formation douée et attachante. ✪✪✪

JONATHAN WITT

Jon Cleary

“Dyna-Mite”

FHQ/ MODULOR

Anglais d’origine, Jon Cleary a si bien été adopté par La Nouvelle-Orléans qu’il en est devenu un musicien emblématique. Chanteur et pianiste réputé, influencé par les maîtres du genre, l’incroyable James Booker ou Professor Longhair, il est d’abord un accompagnateur recherché par des artistes aussi prestigieux que Taj Mahal, Bonnie Raitt, BB King, Junior Wells, Eric Burdon et Walter Wolfman Washington. “Dyna-Mite” est le septième album sous son nom depuis 1989, “Moonburn” en 1999 et “Go Go Juice”, un Grammy Award en 2015, ayant été les plus diffusés. La musique de La Nouvelle-Orléans, on le sait, est un mix de blues, rock’n’roll, boogie-woogie, soul, rythmes caraïbes, rumba et mambo.

Jon Cleary a assimilé et réinterprète ce mélange savoureux, accompagné par ses Absolute Monster Gentlemen et par les meilleurs musiciens locaux. Sur le nouvel album, figurent ainsi le batteur Jamison Ross et le guitariste des Meters, Leo Nocentelli. Le morceau “Dyna-Mite” offre d’emblée, avec sa fanfare et ses rythmes chaloupés, un condensé du paysage musical de la ville. Les dix compositions sont signées Cleary, à la seule exception de la formidable ballade soul “21st Century Gypsy Singing Lover Man” écrite avec Taj Mahal. Sa voix est plus éraillée que celle de Aaron Neville, mais possède un phrasé souple, en osmose avec les modulations rythmiques de chansons gorgées de soul, “Frenchman Street Blues”, parfois funky, “Hit, Git, Quit, Split”, “Unputdownable”. Ailleurs, sur un mid tempo accrocheur, “Skin In The Game” ou aux accents gospel, “Best Ain’t Good Enuff”. Rien de très original, certes, mais un magnifique disque de soul blues digne des meilleures productions d’une ville artistiquement richissime. ✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Cullen Omori

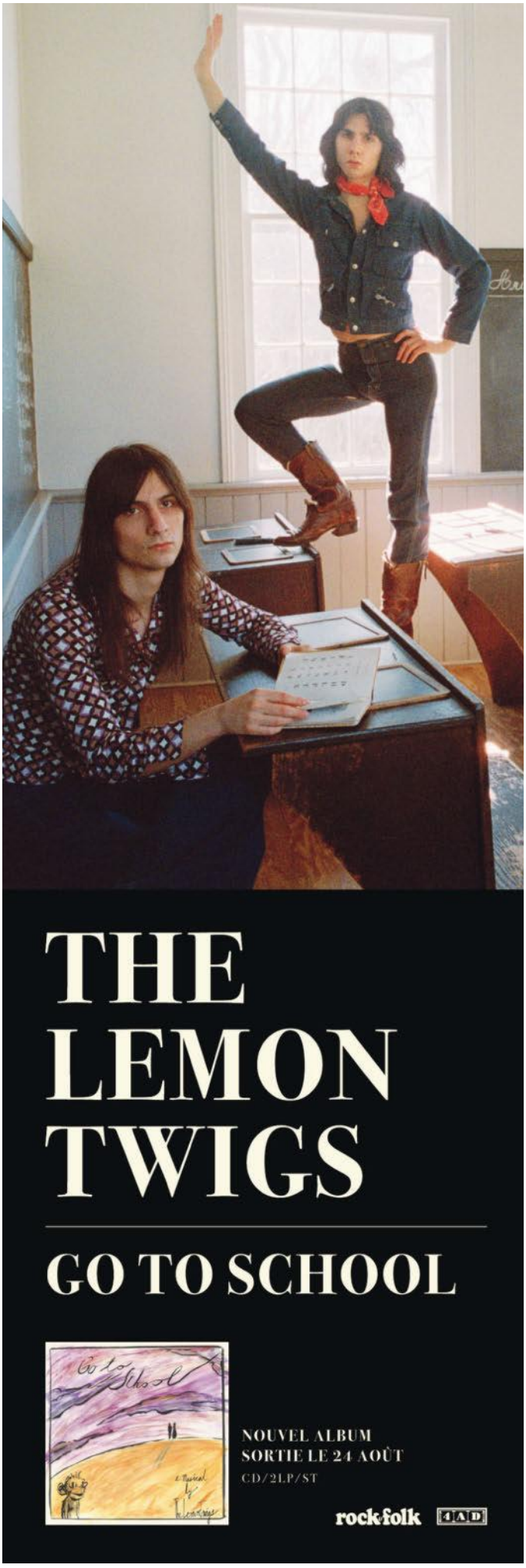
“The Diet”

SUB POP/ PIAS

Il est important de se remémorer qu’à Chicago, bien avant Twin Peaks et The Orwells, il y eut Smith Westerns, trio fort gracieux qui amalgamait avec bonheur David Bowie et Marc Bolan mais qui s’est séparé après trois opus annonciateurs de belles promesses. Son meneur, Cullen Omori, a alors eu le privilège d’être signé par Sub Pop. Un premier album rafraîchissant, en 2016, a démontré que son talent était intact mais un peu gâché, en l’espèce, par une production un rien trop envahissante. Les deux années qui ont suivi ne furent pas de tout repos, le pauvre Cullen ayant accumulé quelques galères, à la fois matérielles (van démoli, voitures crashées) et sentimentales qui l’ont mené à un certain désarroi. Heureusement, après avoir déménagé à Los Angeles, il a rencontré un certain Taylor Locke, bonne âme qui a su imaginer l’écrin idéal pour que ses nouvelles compositions s’épanouissent parfaitement : un son riche et confortable, avec des guitares qui carillonnent, douces et lumineuses, et peu d’artifices. Omori consacre la majeure partie de ce “The Diet” à ses peines de cœur et interrogations métaphysiques, visant une lignée pop à la fois prestigieuse et risquée : les

Beatles et Badfinger. Nous sommes ici dans l’art du refrain enjôleur, des mélodies bien troussées et c’est souvent très réussi. L’introductive “Four Years” (sertie d’un scintillant solo), l’indie pop “Happiness Reign”, “Natural Woman” et, surtout, “Quiet Girl”, enluminée par un céleste décollage, sont comme autant de caresses et de singles potentiels. Il est évident que toute personne friande des Fab Four devrait trouver son compte dans ces douze titres soyeux qui devraient, eux, enfin permettre à Cullen Omori de se faire un nom. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT



Disques classic rock

Alice In Chains

"Rainier Fog"

SONY MUSIC/ BMG

Depuis qu'Alice In Chains a fait son comeback avec le très réussi "Black Gives Way To Blue" en 2009, les fans ont le même cas de conscience que les fidèles d'AC/DC : celui du deuil et de l'acceptation. De la même manière que Brian Johnson aura toujours été considéré comme le *nouveau* chanteur d'AC/DC, William DuVall est toujours vu comme une pièce rapportée depuis qu'il a rejoint Alice In Chains, comblant le vide laissé par la mort de Layne Staley en 2002. Avec "Rainier Fog", le groupe détient à présent autant de disques avec que sans Staley. Un lourd symbole qui n'inquiète visiblement pas l'incontournable maître d'orchestre Jerry Cantrell. Car "Rainier Fog" est un album solide, assumé, qui nous

plonge d'emblée dans sa brume épaisse avec le pachydermique "The One You Know". Suit le morceau titre qui rend un hommage émouvant à la scène historique de Seattle. Soli de guitare inspirés, production compacte et enveloppante, riffs autoritaires (la mandale "So Far Under", qui vient requinquer la fin du disque), refrains aériens et exaltés et ces harmonies vocales, signature du groupe depuis les années 90 : Alice In Chains impressionne quand il ne pèche pas par excès de générosité (on n'évite pas un petit ventre mou). Néanmoins, l'album présente des musiciens en pleine possession de leurs moyens, dont les efforts fleurent bon l'authenticité et c'est le principal. Autre symbole d'un album qui en regorge : "Rainier Fog", nommé ainsi en référence à l'imposante montagne volcanique surplombant la région de Seattle, est le premier disque enregistré au Studio X, anciennement Bad Animal Studio. C'est là qu'Alice In Chains avait enregistré son ultime album avec Layne Staley. Peut-on maintenant admettre que la boucle est bouclée ? ✪✪✪✪

JOE HUME

The Magpie Salute

"High Water 1"

MASCOT

Les perfidies vont bon train au sein de la fratrie Robinson. *"Les choses doivent être difficiles pour mon frère, peu de gens s'intéressent à ce qu'il fait. Mais je lui souhaite bonne chance quand même"*, persiflait récemment Chris au micro d'une radio américaine. Lequel Chris écume les festivals outre-Atlantique avec une nouvelle formation, As The Crow Flies, pour rejouer des titres des Black Crowes, façon de couper l'herbe sous le pied de Rich, qui s'y emploie depuis deux ans avec The Magpie Salute... Le groupe du guitariste, où se recensent les ex-*Corneilles* Marc Ford (guitare) et Sven Pipien (basse), passe justement un test avec ce premier album studio, qui survient après des concerts impeccables et un bon album live, mais presque exclusivement composé de reprises. Le premier brelan est convaincant : "Mary The Gypsy", mis en orbite par un riff tonitruant, le folk psychédélique de "High Water" et un efficace "Send Me An Omen". Derrière, ça s'enlise. La musique reste racée (l'ADN des Black Crowes réside dans l'interaction des guitares de Robinson et de Ford), mais le chanteur John Hogg révèle ses limites. Son timbre haut, pas vilain, manque de variété et ses lignes

mélodiques, d'imagination, de relief. On est soulagé d'entendre Marc Ford prendre le lead sur "Walk On Water", car ce qui précédait ("For The Wind", "Sister Moon") flirtait avec le *milieu de la route*. La fin alterne le convaincant (le blues acoustique "Hand In Hand") et le dispensable ("Open Up"). Ceci est le premier volet d'un *double album* dont le second doit arriver prochainement. Trier le bon grain de l'ivraie sur un simple album n'aurait-il pas été plus judicieux ? ✪✪

BERTRAND BOUARD

Mark Lanegan & Duke Garwood

"With Animals"

HEAVENLY RECORDINGS/ PIAS

Rien de neuf sous le soleil, et on ne se rend pas forcément compte de notre bol. Mark Lanegan, l'un des artistes les plus vivants d'une époque borgne, se retrouve ainsi à bâtir une œuvre passionnante dans la semi-obscurité. Adoubé par Johnny Cash, le chanteur au baryton caverneux suit, depuis, une trajectoire à l'image de sa vie cabossée, pleine de fantastiques chansons dissimulées dans les coins et recoins d'une dense discographie. La voix colérique des Screaming Trees, en concubinage avec Queens Of The Stone Age, ne s'arrête jamais et poursuit sa route vers l'inconnu en compagnie du guitariste londonien Duke Garwood, avec lequel il avait été associé sur "Black Pudding" en 2013

et qui a également participé au cours de la dernière décennie à deux de ses albums en solo, "Blues Funeral" et "Gargoyle". Jamais envahissant, le multi-instrumentiste d'Archie Bronson Outfit offre, avec ses ambiances lunaires, l'écrin idéal à ces mots félins qui parlent toujours de rédemption et de sens unique. Mélange de sons analogiques et électroniques, "With Animals" est un album intime pour rêver aux nuits trop courtes, où les boucles viennent échouer sur de plaintives berceuses bluesy aux arrangements enfumés. Où le prolifique compositeur de Seattle a-t-il été récupérer des mélodies comme "Save Me" ou "Feast To Famine" ? Sur le rythme soul minimaliste de Duke Garwood, Lanegan chante ses histoires de fantômes dans le désert qui donnent des sueurs froides ordinaires. Il pourrait chanter le bottin de l'Etat de Washington, cela sonnerait presque aussi bien. Ces deux-là se sont trouvés. ✪✪✪

VINCENT HANON

Alice Cooper

"A Paranormal Evening At The Olympia Paris"

VERYCORDS

La question est légitime : le monde (et même celui du rock) a-t-il besoin d'un nouvel album live d'Alice Cooper, lui qui, depuis "The Alice Cooper Show" en 1977, en a publié au moins une dizaine, pas tous officiels ou remarquables, mais qui ont contribué à entretenir son mythe ? Qui, en 2018, n'a jamais été aussi présent et... vivant ! Car, au bout du compte, c'est son palpitant toujours en état de marche qui différencie le Coop de ceux à qui il rend hommage avec les Hollywood Vampires. Alice vit (un peu) à Phoenix, joue (pas mal) au golf et, il faut bien le reconnaître, est sur la route le reste du temps. A soixante-dix ans, il bat le fer, qui est bouillant, et son groupe est une parfaite mécanique. Hard rock. Trois guitaristes (Nita Strauss, Tommy Henriksen et Ryan Roxy), un bassiste comme une pieuvre et un batteur qui cogne, mais pas seulement. Pas l'ombre d'un clavier. Et ça ne tourne pas autour du pot, ne fait pas dans la dentelle. Enfin, façon d'écrire, puisque les trois quarts d'un set d'Alice Cooper sont constitués de chansons classiques que, jadis, Bob Ezrin a finement agencées, et que les gamins qui l'entourent désormais sur scène reproduisent à la virgule près.

D'ailleurs, et Alice le sait, dès qu'il s'écarte du répertoire en or, la foule se calme, file au bar ou aux commodités. Capté en décembre 2017 à l'Olympia, parce que ça tombait sous le sens de cet amoureux de Paris, ce concert était le dernier de la tournée qui a suivi la parution de "Paranormal", son album studio le plus récent. Quand on lira ces lignes, Alice sera en train de hanter quelque scène aux Etats-Unis ou au Canada, avant un retour probable en Europe, dès l'an prochain. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Giant Sand

"Returns To Valley Of Rain"

FIRE

Avec cet album, Howe Gelb boucle la boucle, avant, peut-être, de mettre un terme définitif à l'aventure Giant Sand. Ceux qui le voient comme un *pionnier de l'americana* vont être surpris. En effet, si son groupe inclassable a exploré les vastes territoires musicaux d'une nouvelle country, donnant naissance, au passage, à Calexico (formé par deux anciens de ses membres), ses débuts ont été... quasi punk. Son premier album, "Valley Of Rain", paru en 1985, était ainsi une déflagration de rock saturé rappelant Neil Young dans sa veine la plus sauvage. Mais Gelb n'a jamais été satisfait du son de ce disque, parce qu'il y utilisait un ampli à transistors, alors très en vogue. Ayant découvert peu après un vieil ampli

Fender à lampes (racheté à Robby Krieger !), il s'est toujours dit qu'il aurait été parfait pour cet album... Au point de réenregistrer celui-ci trente-cinq ans plus tard, dans son intégralité, avec certains membres originaux revenus pour l'occasion. Ce qui situe un peu le personnage, le genre de type qui fait ce qu'il veut quand il veut — comme Neil Young, justement. Le résultat est décoiffant. Dès le premier morceau, "Tumble And Tear", on pense à cette vague américaine *eighties* lancée par Hüsker Dü, The Minutemen ou The Replacements, tous ces grands groupes, ancêtres de Nirvana, qui jouaient rapide, saturé, mélodique et toujours vaguement dissonant (ce qui ne veut pas dire faux). Sur des titres superbes comme "Curse Of A Thousand Flames" ou "Death Dying And Channel 5", le chef-d'œuvre du disque, on pense évidemment aux Pixies. Si l'on ajoute qu'Howe Gelb n'a jamais aussi bien chanté, on comprendra que l'on tient ici un album superbe et indispensable. ✪✪✪✪

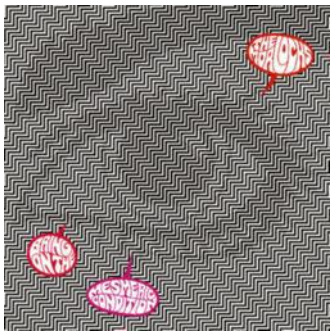
STAN CUESTA

The Morlocks

"Bring On The Mesmeric Condition"

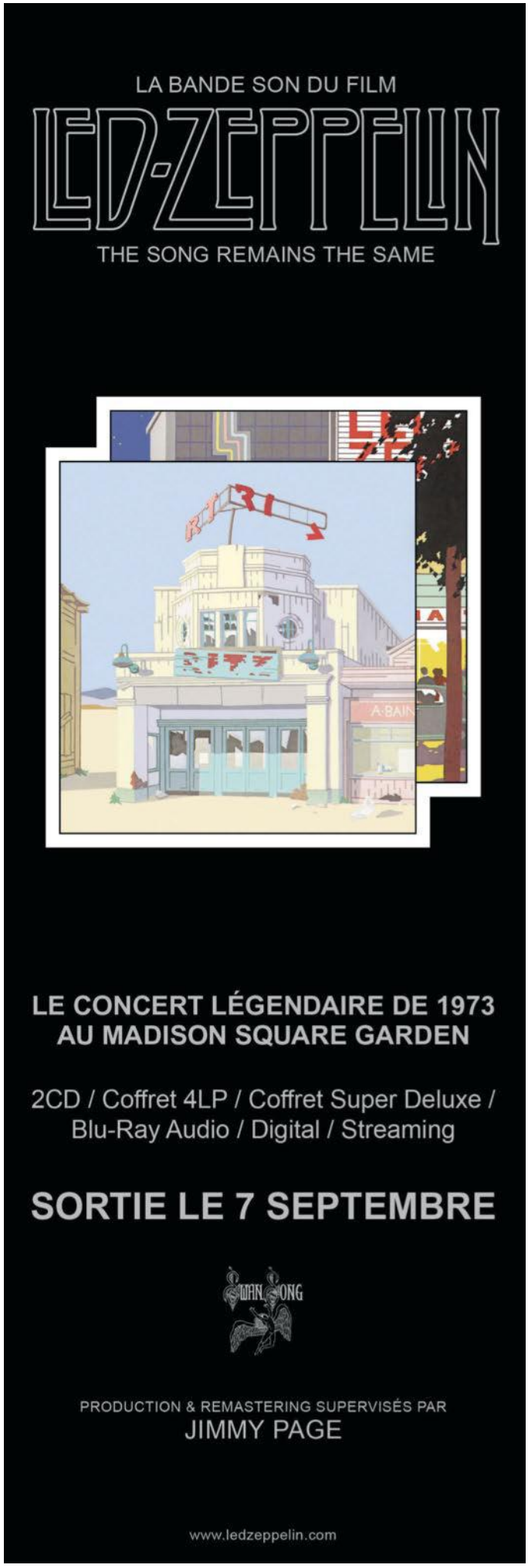
HOUND GAWD/ DIFFER-ANT

Leighton Koizumi avait beau avoir été déclaré mort en 1999 par un journaliste mal renseigné, il semble toujours bien vivant dix-neuf ans plus tard. Ce sosie de Joey Ramone mène toujours The Morlocks, devenu une véritable institution du rock garage viril, à la manière des Lords Of Altamont. On les avait laissés en 2010, avec un excellent "Play Chess", où ils reprenaient uniquement des classiques du blues comme "Killing Floor". Férocité, hargne et fuzz sont les maîtres-mots de l'entreprise Morlocks et Koizumi, en despote éclairé, n'a de cesse de redéfinir les contours de son équipe de choc. On y retrouve donc quelques vieux loups du circuit européen : Marcelo Salis (Hangee V) et Bernadette (Sonny Vincent) aux guitares, Oliver Pilsner à la basse (The Fuzztones) et Rob Louwers aux fûts (Link Wray). Cet aréopage madré s'est attelé à la confection d'un disque entièrement original, capté du côté de la Forêt Noire et de Berlin. Les bandes ont ensuite été confiées à l'illustre Jim Diamond (The Dirtbombs) pour garantir un mixage explosif, à la sauce Detroit. Le résultat est donc "Bring On The Mesmeric Condition" : douze morceaux sanglants, aux riffs acérés,



dominés par la morgue de Koizumi, alliage parfait des *Nuggets* et des Stooges. Un haletant tir de barrage ("We Can Get Together", "No One Rides For Free", "Down Underground") sans aucun répit, où l'on décompte une ballade louche qui fera beaucoup penser à "Gimme Danger" ("Heart Of Darkness") ainsi qu'un classique immédiat : la définitive "High Tide Killer", dégoulinante de *raw power*. Voilà donc un disque superbement roboratif, qui signe un retour inattendu et laisse imaginer de remuantes bacchanales scéniques. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT



Disques français

Bijou Dauga

"Sans Pitié — En Public"

AZTEK MUSIC/ PIAS

A force d'années passées à attendre une éventuelle réunion, Philippe Dauga imagine encore une nouvelle déclinaison de Bijou, autour de deux nouveaux membres. Avec l'arrivée de Frantz Grimm à la guitare et Fred Maizier à la batterie, c'est une formule résolument moderne qui amène un peu d'impertinence. Remplaçant de Patrice Llaberia, Frantz Grimm ne se contente pas seulement d'être précis, il ajoute cette touche stonienne qui fait toute la différence sur scène tant cet album claque comme si Vic Maile s'était tenu à l'autre bout du fouet. C'est, en l'occurrence, exactement ce que l'on attend d'un live : quelque chose qui apporte autant d'énergie que de nostalgie quand on l'écoute à haut volume. Dans le cas de cet

album, la mission est plus qu'accomplie, au point qu'il est possible de faire l'impasse sur le seul moment pénible de l'ensemble : "C'est Encore L'Automne", un slow toujours aussi indigeste depuis son apparition sur le premier album de Bijou, en 1977. Pour ce qui est du bon, Dauga ne se contente pas de jouer les standards du groupe et ose une paire d'inédits qui, à eux seuls, dépoussièrent la setlist proposée. A l'écoute des excellents "Quand Un Amour Prend Fin" et de "Sans Pitié", le trio actuel montre un sens de la composition prometteur pour l'avenir. Pour le reste, la nostalgie est une compagne toujours aussi dangereuse. On a beau se dire que les titres sont connus et sans surprise, la magie fonctionne, jusqu'au fantastique final qu'est "Betty Jane Rose" de Serge Gainsbourg. ✪✪✪

GEANT VERT

Justice

"Woman Worldwide"

ED BANGER/ BECAUSE MUSIC

Un vieux proverbe turc l'affirme : *"Une heure de justice vaut soixante-dix ans de prières."* Connu pour la croix géante qui orne ses trois albums studio et s'allume en fond de scène, le duo de rock'n'roll électronique français le plus célèbre au monde a pris l'habitude de sortir un disque en public après chaque nouveau chapitre... Mais aussi d'en donner toujours plus, puisqu'on retrouve ici pas moins de 80 minutes de musique, déclinées sur 3 vinyles ou 2 CD. Après l'utilisation de "Genesis" dans le film de Ruben Östlund, "The Square", et avoir hystérisé les foules du monde entier lors d'une gigantesque tournée, "Woman Worldwide" a été enregistré dans les conditions du live, mais sans le bruit du public. Et pour cause : le son du groupe se suffit à lui-même, l'ensemble des titres s'enchaînant impeccablement et s'écoutant à un volume aussi déraisonnable que le "It's Alive" des Ramones — sans rire. On ne demande pas à Gaspard Augé et Xavier de Rosnay de changer. On ne saurait non plus les accuser de manque de cohérence, ou de jouer la carte de la sécurité sur cet album. Le duo se remixe tout au long d'une épopée musicale où puissance du metal et violence de *giallo*, electro-funk luisant et ironie disco se

télescopent joyeusement. Tous les tubes sont passés à la moulinette mashup, dans des versions inédites, avec un son de dingue, qui donnent, au final, de nouvelles adaptations aussi épiques qu'orgasmiques. Revisitée, "Stress " devient explosive, et le single salutaire "Love SOS", à l'encontre de l'environnement anxiogène, se fait joyeux et optimiste. Justice, surtout, ne fait jamais rien comme tout le monde. Ça tombe bien, le monde a soif de Justice. ✪✪✪✪

VINCENT HANON

Nicolas Godin

"Au Service De La France"

BECAUSE MUSIC

De l'avis des spécialistes, dont on se méfie généralement comme de la gale, "Au Service De La France" est une des meilleures séries télévisées produites dans un pays qui, à de rares exceptions près, n'excelle pas dans la discipline. Ne l'ayant pas regardé, on ne va pas se risquer à se prononcer mais, en revanche, une chose est certaine : sa musique est une réussite. On sait, depuis que Air a soufflé un vent salutaire sur la pop française à la fin des années 90, la passion de Nicolas Godin pour les compositeurs de musiques de films qui ont compté : Ennio Morricone, Lalo Schifrin, John Barry, Henry Mancini ou John Carpenter. La liste n'est pas sans fin, mais on peut y rajouter, naturellement, des grands

compositeurs pour le cinéma français des années 60 et 70, tels Michel Magne ou François de Roubaix. Là où Godin fait fort (son "Contrepoint" de 2015, hommage personnel à Bach, avait montré de quoi il était capable en solitaire), c'est qu'il ne tombe jamais dans le piège du pastiche. En grande partie parce que sa BO est un joyeux tourbillon. Aucun morceau n'évoque un aîné en particulier, mais presque tous font référence à plusieurs. Un exemple : dans "Alger La Blanche", l'homme qui siffle fait très Morricone, mais la sonorité proche d'un clavecin renvoie, la faute au générique de "The Persuaders" ("Amicalement Vôtre"), à Barry. Surtout, et ça n'étonne pas, Nicolas Godin, parmi les meilleurs dentelliers de France en tant qu'arrangeur, s'est investi à fond sur le plan mélodique. Du coup, cette bande-son est bien plus qu'un exercice de style. D'autant qu'elle n'est qu'une parenthèse avant son deuxième album solo. L'impatience nous gagne.

★★★★

JEROME SOLIGNY

Delgres

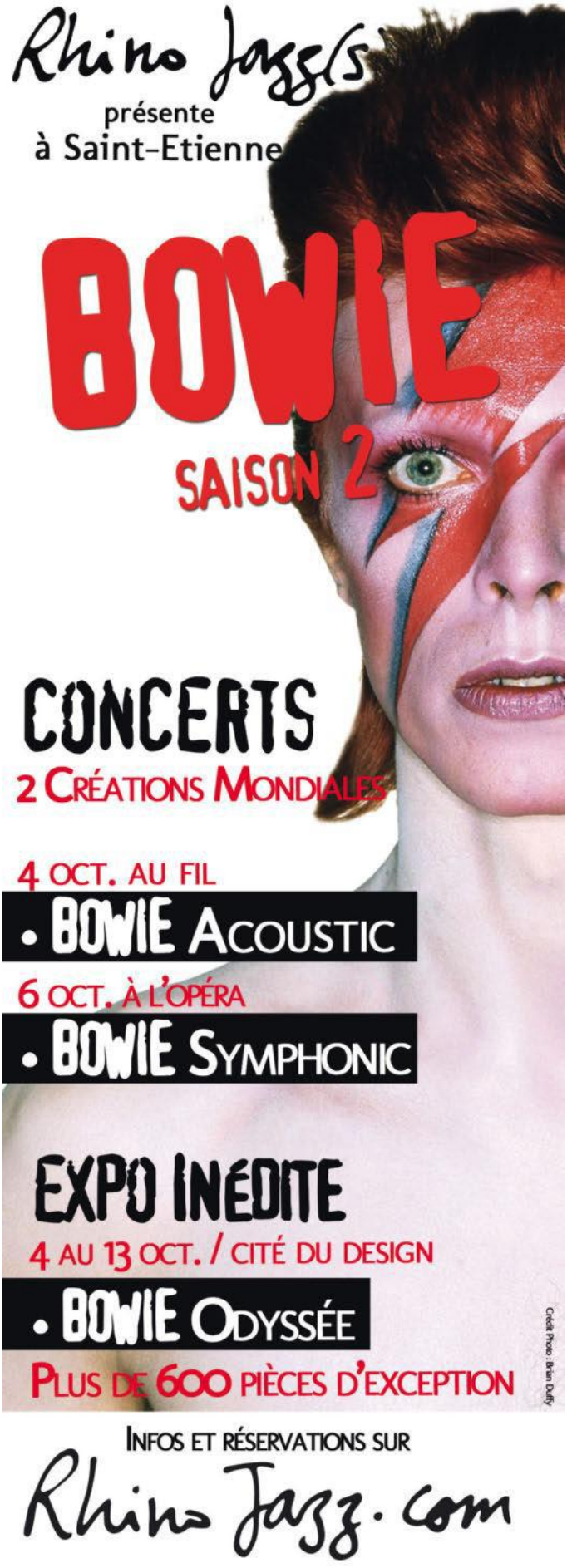
"Mo Jodi"

PIAS

L'histoire est simple, trois musiciens confirmés, Pascal Danaë (chant et guitare), Baptiste Brondy (batterie) et Rafgee (sousaphone), décident de monter un groupe de blues du Delta en y alliant modernité, langue créole et une immense envie de faire quelque chose de radicalement différent. Quatre ans de travail plus tard, le résultat est ahurissant. Une tuerie qui devrait autant plaire aux fans de Robert Johnson qu'à ceux de Body Count, le niveau sonore d'une partie de l'album étant taillé pour la démesure du Hellfest. Dès le premier titre, "Respecte Nou", les potentiomètres sont dans le rouge. Pendant que la guitare surfe sur un rythme infernal, le chanteur appuie chaque syllabe, à la manière d'un dentiste enfonçant rageusement sa roulette dans les profondeurs d'une dent cariée. On pense à un rythme créé par le pasteur Solomon Burke sur lequel LKJ balancerait un flow incendiaire à propos des turpitudes du monde. En fait, c'est encore mieux, car complètement inédit sous cette forme : un blues résolument moderne dans l'esprit, mais totalement roots dans sa conception. Après cette entrée en matière, le groupe présente une succession de titres aux ambiances bien tranchées, toujours dans la même

coloration sonore. Même une chanson supposée être plus calme comme "Chak Jou Bon Dieu Fe" intègre magnifiquement cette rythmique très appuyée. A aucun moment les arpèges de la guitare ne sont perturbés par la frappe du batteur, digne des grandes heures de Motörhead. A ce niveau-là, on peut parler de mariage réussi. Au final, des hits, des hits et encore des hits. Potentiels, certes. Le problème étant maintenant de les départager, en écoutant en boucle "Mo Jodi", "Can't Let You Go" ou "Anko" dans cet album aux changements climatiques surprenants. ★★★★

GEANT VERT



Réédition du mois

Ni les morses, ni les licornes, ni les portes de la perception

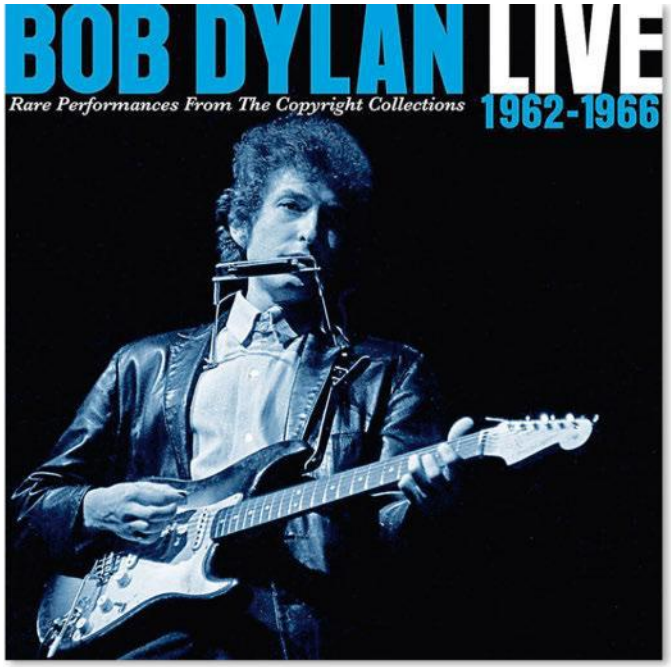
The Band
"MUSIC FROM BIG PINK SUPER DELUXE EDITION"
Universal Music

A l'époque, les groupes s'appelaient West Coast Pop Art Experimental Band, Mothers Of Invention, Jefferson Airplane, Grateful Dead, Velvet Underground ou Strawberry Alarm Clock. Celui-ci était sobrement intitulé *Le Groupe*. Il ne chantait ni les morses, ni les licornes, ni les portes de la perception, ni l'encens, ni le Vietnam, ni la Révolution, ni l'ère du Verseau. "*Nous étions en rébellion contre la rébellion*", affirmera plus tard Robbie Robertson. Le Band était le premier groupe réactionnaire de l'histoire du rock : avec lui, c'était comme si les Beatles et tout ce qui s'ensuivit n'avait tout simplement jamais existé. Le groupe réunissant quatre Canadiens (Rick Danko à la basse, Richard Manuel aux claviers, Garth Hudson à l'orgue et au saxophone et Robbie Robertson à l'unique guitare) et un Américain venu de l'Arkansas (Levon Helm à la batterie), avait une passion pour les musiques traditionnelles, généralement venues du Sud : folk, blues, country, musique des Appalaches et soul, avec une passion particulièrement notable pour les voix de Pops Staples chez les Staple Singers comme de Curtis Mayfield chez les Impressions. En un sens, le groupe avait, dans l'esprit, beaucoup à partager avec Creedence Clearwater Revival : le but était de retourner aux racines. Mais le Band avait déjà de la bouteille après avoir eu l'occasion d'apprendre via quelques formations particulièrement enrichissantes : le groupe s'était fait les dents avec le grand chanteur de rockabilly Ronnie Hawkins (voir leur immense version de "Who Do You Love"), puis avait accompagné Dylan en personne en 1965 et 1966 avant de batifoler avec lui dans un sous-sol de la fameuse maison rose à côté de Woodstock, Etat de New York, le temps de concevoir en 1967 ce qui donnera les "Basement Tapes", pendant que le reste du monde se vautrait dans le psychédélisme. Pas de ça pour le Band qui ne portait ni tuniques ni vestes afghanes mais s'habillait sobrement à la manière des colons du 19ème siècle... La comparaison avec Creedence — des gens du Nord obsédés par le Sud des origines — s'arrête là. Comme, d'ailleurs, la comparaison avec qui que ce soit d'autre. Le groupe avait inventé quelque chose d'unique, sciemment réfléchi. Il n'y avait, chez eux, pas de long solo de guitare ou d'improvisation *bluesy*. Robertson jouait à l'économie, sa guitare ponctuant la musique d'accents et de phrases mélangeant ses influences rock'n'roll avec le jeu si particulier de Curtis Mayfield. A la batterie, Levon Helm et sa grosse caisse énorme comme on en utilisait à New Orleans, était encore plus sobre, sculptant les silences avec un swing imparable. Rick Danko et sa basse fretless Ampeg à tête de contrebasse, renforçait la rythmique tout en étant discrètement mélodique. Richard Manuel et le génial multi-instrumentiste et pianiste classique Garth Hudson enrobaient le tout, le son si particulier de l'orgue Lowrey de Hudson offrant une palette de textures extrêmement novatrices — sans doute l'unique élément parfois avant-gardiste du Band. Pour compléter la singularité de la formation, trois chanteurs dotés de voix divines : celle de Richard Manuel, proche de Curtis Mayfield dans ses falsettos fragiles, de Levon Helm, plus virile mais dans un domaine également très soul, et de Rick Danko, entre les deux. Enfin, ils savaient tous composer... Ce premier album bénéficie du traitement royal pour son cinquantième anniversaire : l'édition Super Deluxe aligne l'album remixé par Bob Clearmountain, ce qui n'était pas forcément utile si l'on en juge par la qualité sonore du même album sur l'excellent coffret "A Musical History" paru en 2005 (ceux qui n'en veulent pas se contenteront de l'édition *normale*, plus que satisfaisante), un Blu-ray avec un mix 5.1, deux vinyles, des prises alternatives, un 45 tours et un livret très sérieux. Reste l'album en soi. Ce disque qui a tellement retourné Clapton qu'il en a quitté Cream, qui a bouleversé George Harrison et beaucoup d'autres... C'est l'album qui a rendu soudainement ridicules tous les excès du rock postpsychédélique. Un album plein d'espace, sans bruit gratuit, sans aucun sensationnalisme, qui, de premier abord, ressemble à une collection de *good time music* mais offre en fait une profondeur vertigineuse. Il suffit d'écouter "Tears Of Rage" ou "I Shall Be Realeased" chantées par Richard Manuel pour comprendre. La force de ce disque fondateur réside dans le fait que chacun de ses morceaux semble être un classique vieux de cent ans. "Chest Fever", "The Weight", "We Can Talk", "Katie's Been Gone", "To Kingdom Come", le groupe déballe des compositions idéalement enrobées, auxquelles s'ajoutent les merveilles écrites par Dylan ou avec lui : "This Wheel's On Fire", "Tears Of Rage", "I Shall Be Released", "Long Distance Operator". L'ensemble débouche naturellement sur un chef-d'œuvre.

NICOLAS UNGEMUTH

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Les fans risquent de faire un AVC



Bob Dylan

"LIVE 1962-1966 RARE PERFORMANCES FROM THE COPYRIGHT COLLECTIONS"

Columbia/ Sony Legacy

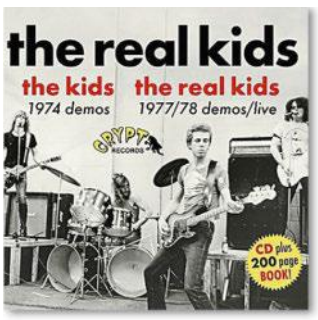
A l'origine sortis uniquement au Japon (et désormais quasi introuvables) dans le but de conserver les droits d'un catalogue susceptible, selon les lois européennes alors en vigueur, de tomber dans le domaine public, ces enregistrements captés entre 1962 et 1966 sont aujourd'hui disponibles pour tous. Durant ce court laps de temps — quatre années — Dylan a publié pas moins de sept albums dont un double. C'est aussi le moment crucial où il a effectué sa mue, passant du statut de chanteur folk à celui de grand prophète des sixties lorsqu'il a branché les amplis. C'est donc son évolution rapide qui est détaillée ici, le tout sonnant très bien pour du live de l'époque. Son autorité et son aisance, dès les titres de 1962, laissent pantois de la part d'un si jeune homme devant tant aux grands anciens. Le voici donc conquérant au café Gerde de Manhattan, gravissant tous les échelons, du Town Hall au Carnegie Hall seulement un an plus tard, puis à la marche des droits civiques le 28 août 1963 le temps d'un "When The Ship Comes In" ruiné par le chant ultra ridicule de Joan Baez, avant de s'attaquer à l'Europe : en 1964, il est impérial au Royal Festival de Londres, la légende est plus que lancée. Le second CD attaque avec plusieurs titres acoustiques extraordinaires ("It's Alright, Ma (I'm Only Bleeding)", "Love Minus Zero/ No Limit", "It's All Over Now, Baby Blue", "She Belongs To Me"), puis on passe à la transformation électrique : le Zim avec Robbie Robertson et Levon Helm ainsi qu'Al Kooper, puis avec l'intégralité du Band, mais sans Helm, remplacé par Mickey Jones, le temps d'asséner, plein de morgue, en 1965 et 1966 des versions pionnières de ses nouvelles compositions, parmi lesquelles "Maggie's Farm", "Ballad Of A Thin Man", "Visions Of Johanna", etc. Hier, Manhattan, aujourd'hui le monde...

The Real Kids

"THE KIDS 1974 DEMOS — THE REAL KIDS 1977/ 78 DEMOS/ LIVE"

Crypt (Import Gibert Joseph)

Achtung, l'objet est à manier avec précaution : matériau explosif et dangereusement inflammable. Le truc est affolant et risque de s'autodétruire... Sachant que le legs des Real Kids est très mince (deux albums, en étant indulgent, sachant que seul le premier, sorti en 1977 sur Red Star, label de Suicide,



compte vraiment) la moindre découverte vaut son pesant de cacahuètes. Et voici que Crypt sort un objet moitié livre, moitié disque, qui aligne une suite de déflagrations au-delà de tous nos espoirs. D'abord, des démos des Kids, en 1974. John Felice n'était pas un débutant puisqu'il avait joué avec les Modern Lovers dès 1970. Il avait bon goût, vénérant les Stooges et les Dolls (mais les Dolls n'ont jamais joué aussi bien que les Kids sur ces démos) et, derrière ses longs chicots se cachait l'une des plus grandes voix que le rock'n'roll à tendance haute énergie ait jamais entendues. On peine à croire ce qu'on entend ici : une charge de huit morceaux féroces et déjà très bien construits, un truc sans pause à faire passer les Ramones pour une bande de hippies. Puis, il y a les démos de 1977 précédant l'album, et enfin, le rêve : un live au son nickel capté au club Rathskeller, surnommmé le Rat, à Boston, la ville dont ils étaient les grands héros, et durant lequel ils promeuvent leur album. Les Real Kids y jouent comme des dieux et leur rock'n'roll désormais plus mélodique — une sorte de power pop ultra violente — frôle l'absolu. Crypt Records a frappé fort en accompagnant ces découvertes archéologiques d'un livret de 200 pages truffé de memorabilia, interviews, témoignages (dont un vieux machin de Philippe Garnier en personne, qui, si nos souvenirs sont bons, était parvenu à profiter d'une interview avec Mick Jagger pour lui faire écouter le dernier single des gonzes de Boston, lequel n'eut pas l'air impressionné), photos, articles d'époque, etc. Les fans risquent de faire un AVC. La version live de "All Kindsa Girls" nous a presque achevé.

Gene Clark

"GENE CLARK SINGS FOR YOU"

Omnivore (Import Gibert Joseph)

Après son départ des Byrds et l'échec d'un premier album sans eux assez bancal ("Gene Clark With The Gosdin Brothers"), l'immense songwriter, connu pour sa fragilité et ses tourments, se mit à composer comme un fou pour combattre la dépression. Fin 1967, il utilisa deux studios pour y enregistrer les démos de ce qui devait devenir un jour "Gene Clark Sings For You". Disparues durant des décennies, des acétates de ces séances ont refait surface et leur écoute est un choc. Un choc et une désolation. Que ces morceaux somptueux, comptant réellement parmi ses meilleurs, n'aient jamais eu droit au traitement final d'un authentique album, qu'ils soient restés au niveau de simples démos est une injustice navrante. Avec un groupe compétent (le son est très correct, le groupe bénéficie même de cordes), le héros tourmenté chante à merveille et signe des compositions déchirantes. Huit en tout, seulement. Omnivore a également ajouté l'acétate des cinq démos qu'il avait offertes au groupe de fanatiques des Byrds, Rose Garden, ainsi qu'un titre, "Till Today" qu'il chante avec eux. Quant à ce "Gene Clark Sings For You", il faudra donc se résigner à l'écouter dans cet état inachevé, mais une chose est sûre : on le réécoutera plus d'une fois.

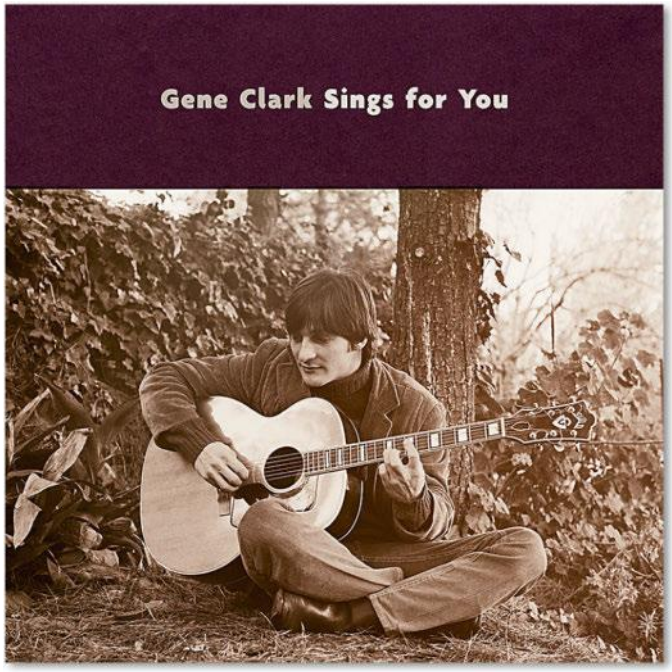
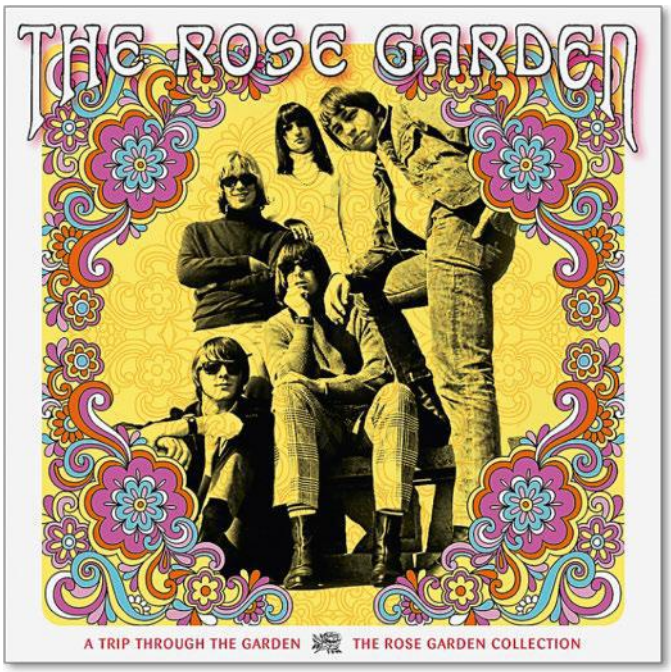


Photo DR



The Rose Garden

"A TRIP THROUGH THE GARDEN — THE ROSE GARDEN COLECTION"

Omnivore (Import Gibert Joseph)

Et comme Omnivore fait toujours bien son travail, l'excellent label sort en même temps l'unique album de Rose Garden allongé de quelques raretés et inédits : du folk rock avec Rickenbacker douze-cordes et chœurs byrdsiens, le tout épicé par la voix étonnamment grave de la chanteuse de Diana DeRose. Le groupe connut le succès via un tube anglophile, "Next Plane To London", mais les autres morceaux ne sont pas à dédaigner. Outre quelques excellents titres offerts par Gene Clark, ce groupe incapable de composer reprend "Down To The Wire" de Neil Young période Buffalo Springfield ou "She Belongs To Me" de Dylan. Quelques extraits live montrent les Californiens en grande forme reprendre "So You Want To Be A Rock'N'Roll Star" de leurs héros. Belle curiosité pour tous les fans des Oyseaux.

"Make Mine Mondo !"

Ace (Import Gibert Joseph)

Une petite trentaine de titres exhumés du label de Los Angeles, Doré Records, lequel était tenu par un authentique excentrique, Lew Bedell. Bedell aimait enregistrer vite fait des *novelties* qui ne lui coûtaient pas cher à produire et plus elles étaient bizarres, plus il les goûtait. Dans ces curiosités, on appréciera les rires maniaques de Spencer's Van Dykes, la reprise délirante de "Satisfaction" des Rolling Stones par Los Corvets en espagnol (ils venaient de l'Equateur), mais aussi "The Blob" ou "Russian Roulette" par les Zanies (un nom générique pour différents groupes officiant chez Doré, parmi lesquels Davie Allan & Arrows qui signent ici un réjouissant "Camel Walk"), "Gorilla Hunt" des Altecs, etc. On imagine que ces singles, invariablement dérangés, devaient faire la joie des Cramps.

Nirvana

"RAINBOW CHASER : THE 60S RECORDINGS (THE ISLAND YEARS)"

Island (Import Gibert Joseph)

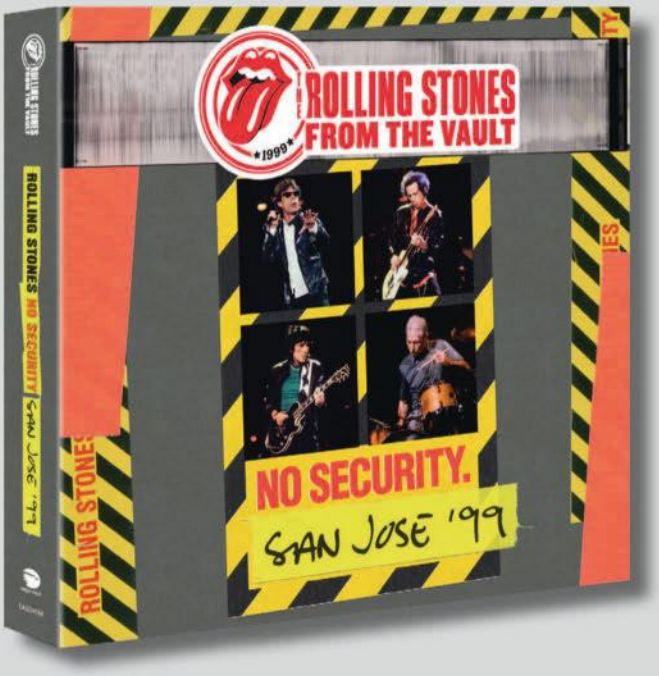
C'était dans les années 80... En plein revival psychédélique américain ou anglais, alors que le magazine Bucketfull Of Brains semblait totalement dédié au genre, on pouvait trouver à la librairie Parallèles, à Paris, un livre à la couverture souple sur laquelle figurait le fameux troisième œil dans la pyramide, et à l'intérieur, agrémentés de photos en noir et blanc, des articles sur les soi-disant plus grands groupes psyché. Parmi ceux-là, des formations dont nous n'avions jamais entendu parler : It's A Beautiful Day, Kaleidoscope, Tomorrow, Morgen, etc. Dans les années qui suivirent, leurs disques, introuvables jusque-là, furent peu à peu réédités et les déconvenues s'empilèrent au rythme des achats. Pour un excellent Tomorrow, beaucoup de choses médiocres qui n'avaient par ailleurs rien de psychédélique (Morgen donnait dans le hard rock, par exemple et It's A Beautiful Day était une sorte de folk électrique chiatique et plein de violon genre gitan). Dans ce même ouvrage, le journaliste jurait ses grands dieux que le groupe anglais Nirvana confinait au génie, en particulier sur son second album, "The Existence Of Chance Is Everything And Nothing While The Greatest Achievement Is The Living Of Life, And So Say All Of Us". L'œuvre de Nirvana, le premier en date, incluant le fameux album "All Of Us" est aujourd'hui rééditée en un coffret de deux CD, et elle n'a rien de psyché-délique. Il s'agit, en fait, de pop anglaise administrée par un Irlandais et un Grec, très orchestrée, avec beaucoup de cordes — en particulier du violon-celle — et du phasing sur son titre le plus connu, "Rainbow Chaser". Le tout sonne comme les Bee Gees des débuts, en moins bon, mais reste assez plaisant quoique foncièrement mineur. Pour amateurs du genre *pop baroque*, comme on dit aujourd'hui, uniquement...

"PLANET MOD – BRIT SOUL, R&B AND FREAKBEAT FROM THE SHEL TALMY VAULTS", "PLANET BEAT FROM THE SHEL TALMY VAULTS"

Big Beat (Import Gibert Joseph)

Le sillon mod a été tellement labouré depuis son grand retour dans les années 90 que, compilation après compilation, on en arrive forcément aux quatrièmes couteaux voire aux appellations usurpées. Ainsi de ces deux anthologies : certains groupes se retrouvent à la fois sur la compilation beat et la compilation mod, cette dernière comprenant même un titre de Screamin' Jay Hawkins, pas franchement connu pour être l'idole des modernists. Par ailleurs, la plupart de ces gens assez médiocres ne sont même pas produits par Talmy — rien ici ne sonne comme les Who ou les Kinks du début — mais sont juste des produits de son label Planet. Les complétistes et obsédés des sixties anglaises prendront peut-être un certain plaisir à écouter The Untamed, The Lancastrians, The Soul Brothers ou les Corduroys, les autres pourront s'abstenir ou s'acheter le coffret Creation chez Numero paru l'an dernier ou patienter jusqu'à l'automne pour celui qui sera consacré à The Action... ❐

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk



*Concert inédit, capté en **avril 1999** à San Jose en Californie, sur la tournée No Security, nouveau volume de la collection des archives des Stones, "From The Vault". Inclus : "Paint It Black", "Jumpin' Jack Flash", "Midnight Rambler", "Brown Sugar", "Paint It Black", "Get Off Of My Cloud"...*

12 NUMÉROS
+ DIGIPACK 2 CD
+ 1 DVD THE ROLLING STONES
"FROM THE VAULT :
NO SECURITY - SAN JOSE '99"
POUR 74.50€ AU LIEU DE 103.15€*

JE M'ABONNE

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK&FOLK** - Service Abonnements
45, avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex. Tél : 03 44 62 43 79

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.BOUTIQUELARIVIERE.FR

ROFP189A

OPTION 1 12 numéros + Digipack 2 CD + 1 DVD "From The Vault : No Security – San Jose '99" de THE ROLLING STONES 74,50€ au lieu de **103,15€** soit 28% de réduction

OPTION 2 1 an soit 12 numéros pour **65,50€** au lieu de 78€ soit 16% de réduction.

Email : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ **Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. Tarif France Métropolitaine 2018.** DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 3 44 62 43 79 ou par mail : abo.lariviere@ediis.fr. Offre valable jusqu'au 30/09/18 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,50 € + Prix du coffret pour 22,15 € frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Lemmy Kilmister à la basse

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

Robert Calvert
"Captain Lockheed And The Starfighters"
Music On Vinyl

Dans le grand barnum psychédélique du Hawkwind du début des années 70, Robert Calvert tenait le rôle de poète et de chanteur intermittent. Pour son premier album solo sorti en 1974, Calvert s'est entouré d'un casting stellaire : Paul Rudolph et Dave Brock aux guitares, Nik Turner au saxophone, Lemmy Kilmister à la basse, Brian Eno et Del Dettmar aux synthés, Twink Adler et Simon King à la batterie. Ce beau monde a accouché d'un album aussi barré que son auteur et qu'on se réjouit de retrouver en vinyle.

Wire
"Pink Flag", "Chairs Missing", "154"
Pinkflag

Le post-punk commence ici. Sorti en novembre 1977, "Pink Flag", le premier album de Wire, posait les bases de l'après-Pistols en jetant 21 pistes décharnées, d'une concision et d'une froideur cliniques. Cet album-monde à l'influence considérable (qui va du hardcore californien à l'indie américaine, en passant par la britpop et le garage lo-fi) et ses deux excellents successeurs — soit la période dorée du groupe — sont réédités en vinyle par le groupe sur son propre label. Les visuels sont absolument splendides, mais on regrettera toutefois l'absence de remasterisation analogique.

Cockney Rebel
"The Human Menagerie", "The Psychomodo"
Parlophone/ Music On Vinyl

Plus théatraux que Bowie, moins extrêmes que Roxy Music, Steve Harley et Cockney Rebel figurent souvent parmi les grands oubliés du glam rock originel. Le groupe possède pourtant une discographie passionnante, comme l'illustrent ces deux albums — ses deux premiers — fraîchement réédités. Deux classiques glam de pop excentrique ("Hideaway"), volontiers arrogante ("What Ruthy Said") et narquoise ("Mr Soft"), portés par le sens de la mélodie et les textes ironiques de Harley. Chaque album possède un chef-d'œuvre absolu, à savoir la ténébreuse "Sebastian" pour le premier et la ballade désespérée "Tumbling Down" pour le second.

Count Five
"Psychotic Reaction"
Craft/ Universal

Archétype du groupe garage du milieu des années 60, Count Five n'a publié qu'un album, composé en partie de reprises (ici, "My Generation" et "Out In The Street" des Who) et interprété par des musiciens semi-compétents mais emplis d'enthousiasme et de fraîcheur.

Ce qui le sauve ? Ce son de fuzz absolument dément que des générations de guitaristes tentent de reproduire depuis 50 ans (“They’re Gonna Get You”) et surtout un tube, un classique, presque une anomalie sur cet album : “Psychotic Reaction” et son fameux *rave-up*. Réédité à partir des masters stéréo originaux, le disque sonne superbement.

The Music Machine
“Turn On”
Craft/ Universal

A l’inverse de Count Five, The Music Machine ne fut pas qu’un feu de paille. Si le premier album du groupe, sorti en 1966, possède les mêmes qualités archétypales (reprises à gogo, fuzz fabuleuse, tube garage), le groupe de Sean Bonniwell est bien plus convaincant sur la distance. Déjà en raison de la personnalité de son leader, aussi excentrique côté vestimentaire que mordant sur ses compositions (“Talk Talk” évidemment, mais aussi “Masculine Intuition” ou “The People In Me”). Cette réédition du premier album de The Music Machine pose en revanche un léger problème : remasterisée avec soin, elle est desservie par une pochette à la qualité d’impression douteuse.

The Left Banke
“Walk Away Renée/ Pretty Ballerina”
Music On Vinyl

Le titre de l’album indique à merveille le dilemme posé par Left Banke à sa maison de disques en 1967. Il était de coutume à l’époque de donner à l’album d’un groupe le titre de son single le plus marquant afin de capitaliser sa popularité (cf “Psychotic Reaction” plus haut, ou “Please Please Me” des Beatles). Or, ces jeunes New-Yorkais versés dans la pop baroque avaient écrit non pas un, mais deux chefs-d’œuvre avec “Walk Away Renée” et “Pretty Ballerina”, deux chansons douces, illuminées de violons et de clavecin, qui ont fait entrer The Left Banke dans la postérité. Outre ses deux tubes, le groupe propose un album magnifique de délicatesse (“Shadows Breaking Over My Head”) qui s’aventure parfois en territoire country (“What Do You Know”).

Les Négresses Vertes
“Mlah”, “Famille Nombreuse”, “Zig-Zague”, “Trabendo”
Because

Ils l’ont dit le mois dernier : les Négresses Vertes ont choisi le prétexte des trente ans de “Mlah” pour revenir sur scène. Pour accompagner ce retour, les albums studio du groupe sont réédités en vinyle (un format dans lequel ils n’avaient pas été distribués à grande échelle à l’époque). Les amateurs se tourneront naturellement vers “Mlah” et “Famille Nombreuse”, albums aussi festifs que chamarrés où le charismatique Helno mène une drôle de danse punk méditerranéenne. “Zig-Zague” et “Trabendo” s’adressent plus aux complétistes, qui seront par ailleurs heureux de trouver la version CD offerte avec chaque album (et même un poster pour “Mlah”).

Sepultura
“Arise”
Roadrunner/ Roadracer

L’année Sepultura continue. Après la réédition de “Roots” au printemps, c’est l’autre album emblématique du groupe qui a droit à un retour sur galette noire. Un come-back bienvenu car le quatrième album du groupe n’avait eu droit, en 1991, qu’à une sortie extrêmement limitée. “Arise”, classique du death/ thrash metal, bénéficie pour cette réédition d’une remasterisation de rigueur et propose un deuxième disque empli de bonus (démos et extraits live) qui donnent un regard nouveau sur l’œuvre des Brésiliens.

Nouveautés

Don Glow
“The Intention Flow”
Casbah

Bien qu’actif depuis plusieurs années, le trio chambérien Don Glow ne sort son premier véritable album qu’aujourd’hui. Une riche idée : “The Intention Flow” dévoile un groupe mature et capable de dépasser ses influences psychédéliques. Stoner par instants (“Parallactic Dreams”), grunge dès qu’il accélère le tempo (notamment en raison d’un chanteur influencé par Kurt Cobain, comme sur “Bad Man”), mais plutôt à classer dans la catégories des astronautes de la six-cordes (“Almond Drive 21th”, “Project Hill”), Don Glow convainc sur son premier envol.

Quiet Dan
“When The Earth Was Flat”
Inoui

Parmi les piles de disques qui parviennent à la rédaction, se cachent parfois des merveilles inattendues. Dès les premières rotations du disque, on a su que Quiet Dan ne nous lâcherait pas de l’été, avec ses chansons douces (“Elmore Leonard Has Left Detroit”, “I’ll Show You What’s Love”, “Used To The Dark”) arrangées avec finesse (basses girondes, arpèges acoustiques, violons baroques, clarinettes). La pop folk et jazzy de ce Parisien, qui avait plutôt l’habitude d’occuper le côté de la scène, devrait l’amener sur le devant.

45 tours

Michael Boothman & Kysofusion Band
“Can’t Stop Dancing”
Cree

Le label allemand Cree, après plusieurs rééditions de jazz groovy étonnantes (telle la fusion finlando-caribéenne d’Otinku), poursuit sa quête d’obscurités funky. Dernière trouvaille en date, ce single sorti en 1988, au rythme suave obsédant, parfaitement taillé pour les dancefloors d’aujourd’hui. ❑

Photo Bruno Berbessou

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

Le futur : une grande décharge

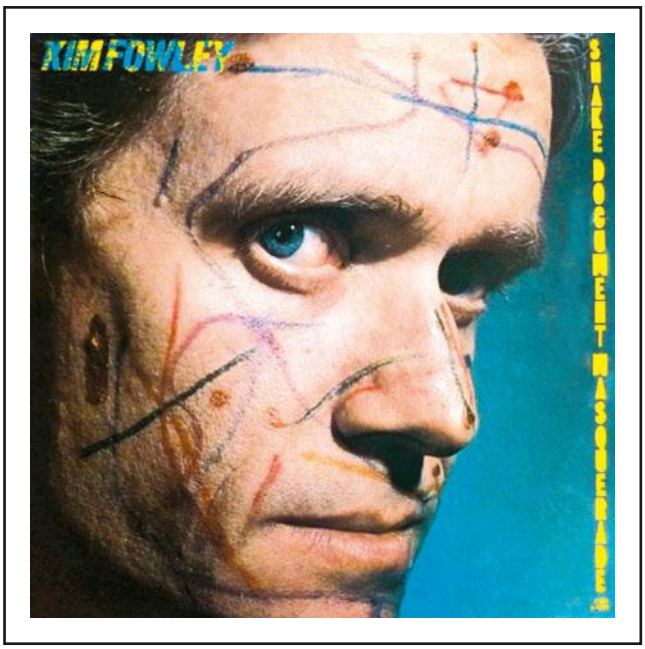
Kim Fowley

"SNAKE DOCUMENT MASQUERADE"

Antilles/ Island

AVANT DE S'AUTOPROCLAMER *SEIGNEUR DES ORDURES*, Kim Fowley naît hollywoodien, en 1939. Acteur de seconde zone qui cabotine aux côtés de Clark Gable, Ava Gardner ou Frank Sinatra, son père Douglas décroche un gros rôle dans "Chantons Sous La Pluie" alors que fiston a 12 ans. Kim grandit entouré de prostituées, défoncés, maquereaux, mafieux et demi-mondaines : ce sont les fréquentations du paternel, opiomane. Douglas se mariera huit fois, abandonnant fiston (ce qu'avait déjà fait la maman). L'ado va donc devoir vivre de rapines et de ses charmes, *"auprès de vieilles femmes désespérées qui me voyaient comme un Lord Byron boiteux"* — Kim ayant chopé la polio.

Il monte un groupe, traîne sa patte avec Phil Spector, bosse pour Berry Gordy et Alan Freed, et connaît enfin la gloriole en produisant quelques hits, dès 1960. Il mènera ensuite de front plusieurs carrières : producteur manageur, compositeur mercenaire et artiste solo. A son tableau de chasse de producteur : The Seeds, The Modern Lovers, Gene Vincent, Soft Machine, Venus And The Razorblades, The Germs et sa création la plus célèbre : The Runaways. Ont enregistré ses compos : Byrds, Kiss, Cat Stevens, Alice Cooper, Them, Leon Russell, Kris Kristofferson, Dogs, Dead Boys, Sonic Youth, Nirvana, etc. A la fin de sa vie, le géant (près de deux mètres) bossait encore avec Ariel Pink et Bot'Ox. Et en solo ? On dénombre presque trente albums, qui naviguent entre garage, rock'n'roll, psyché, glam, freak-folk, space lo-fi, pré-punk — de l'excellent ("International Heroes") au vite fait mal fait ("Born To Be Wild"). Spécialiste des concepts foireux, il divise "Son Of Frankenstein" en deux faces distinctes, "Alcoholic" et "Psychedelic" ; il recrute un sonorisateur de séries B pour "Frankenstein And The All-Star Monster Band", défini comme étant *"le clip de 'Thriller' joué par des B-52's prépubères."* "Sunset Boulevard", quant à lui, raconte, du point de vue d'un vétéran du Strip, le débarquement d'une nouvelle génération sur les trottoirs de Los Angeles. Mais le plus disjoncté des barrés, celui qui n'a provoqué que des quolibets, c'est le concept qui préside "Snake Document Masquerade".



1979 : ayant perdu sa poule aux œufs d'or, les Runaways, Fowley a monté un groupe de filles similaire, The Orchids, mais la sauce n'a pas pris. Il lui faut une idée lumineuse. Il trouve celle-ci : l'an prochain, on passe aux années 80, enregistrons un album qui anticipe toute cette décennie — en dix chansons, une pour chaque année. Mais comment imaginer, en 1979, le son de 1983 ou 1988 ? En piochant dans toutes les lubies vaguement avant-garde du moment : il y a des chances qu'elles se répandent ensuite. Kim enquête auprès des enfants de ses connaissances, ou auprès de ses fiancées — elles ont 18 ans. Ils lui font écouter le punk synthétique de Suicide, le dub de PiL, l'électronique de Cabaret Voltaire, le funk rock des Talking Heads, le post-punk de Pere Ubu... Mais le *king of garbage*, pourtant expert en bizarreries, ne se voit pas prophétiser le futur avec des sons aussi rudes. Il ne s'agit pas seulement de parodier les Residents : "Snake Document Masquerade" doit refléter ce qu'on écoutera à la radio dans quelques années, il faut du commercial, ajouter dans le shaker ce qui cartonne à ce moment-là — le disco funk de Chic et toutes ces chanteuses soft rock comme Olivia Newton-John. Ce sera ça, les années 80 : un grand fourre-tout mi-radio, mi-marteau — sachant qu'avec Kim, c'est obligatoirement le côté maboul qui prendra toujours le dessus.

Fowley, principalement armé d'un synthé rafistolé, invente-il ici le futur ? Oui, si on entend dans "Snake Document Masquerade" les prémices de toute la vague *mutant disco* et *dance punk* qui enflammera New York au début des années 80 via Was (Not Was), Kid Creole, James White, Material... Non, si on considère que Fowley ne fait là que pomper Ian Dury. Ce ne sont pas les eighties qu'il imagine, c'est être dans la peau de cet autre polio. Le cocktail explosif rock + reggae + funk + électronique + disco, il est déjà là, chez monsieur "Sex & Drugs & Rock & Roll". C'est sa marque de fabrique, à Fowley : être à la fois copieur et pionnier, s'approprier les mouvements dans l'air du temps à sa sauce série B, à cheval entre la mascarade et le génial. "Snake Document Masquerade" sonne donc comme une version ancien combattant de Units, du Papy Creole sans coconuts, enregistré par un rocker qui fête ses quarante ans mais déborde d'idées. A en croire cet album captivant, les meilleures années de la décennie à venir, ce seront 1988, représentée par le *suicidien* "Searching For A Human In Tight Blue Jeans" (*"I like her when she does the dog"*), 1989 avec l'entêtant "Waiting Around For The Next Ten Years", 1985 avec le malsain "Physical Lies", 1980 et son teigneux disco-rock "Run For Your Life", 1981 avec le reggae éthylique "Black Christmas", 1986 avec le funk rugueux "Snake Document Masquerade"… Il s'agit bien d'un album visionnaire : Kim Fowley a vu le futur, et c'est une grande décharge. Les poubelles du seigneur des ordures recèlent de fascinants déchets. ★

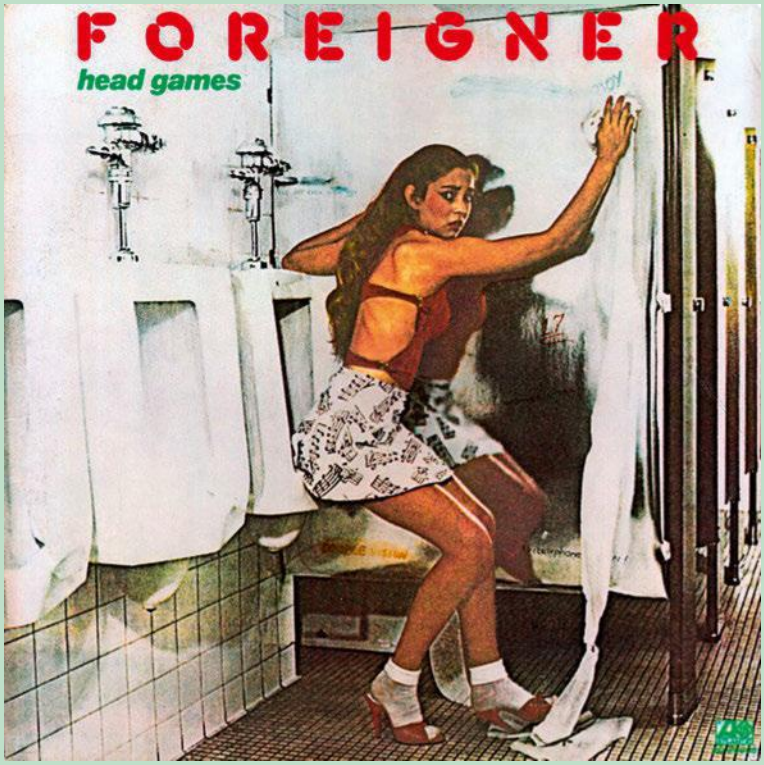
Première parution 1979

Photo Michael Putland/ Getty Images

Discographisme_11

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.



"Head Games" Foreigner

Première parution : 10 septembre 1979

Mick Jones est une sorte de Jimmy Page qui a eu un peu de mal à trouver la sortie. Brillant guitariste et compositeur dans l'équipe de Johnny Hallyday ("Oh ! Ma jolie Sarah"), Jones tient la boutique du French Elvis durant presque une décennie, avant de participer à la reformation de Spooky Tooth sans grand succès. Puis, c'est la création de Foreigner et le jackpot. Une enfilade de disques platine, de premières places dans les classements mondiaux et une présence incontournable sur la bande FM. Jones, étranger à lui-même, se réalise enfin. L'identité sonore de Foreigner est un subtil compromis entre la rage d'un Free et les intentons mélodiques de 10cc. Il faut dire que le compère de Jones, Ian McDonald, est un multi-instrumentiste venu de la musique progressive, cocréateur de King Crimson. Bref, des adultes biens éduqués et cultivés qui ont situé leur ligne esthétique entre les sulfureux Led Zeppelin et les aseptisés Toto. Leurs paroles racontent la vie des hommes blancs à l'orée des années 80 où les femmes sont encore des fantasmes sexuels et les hommes commencent à se poser des questions sur leur identité, sur la fragilité de leurs relations humaines, sur un univers qu'ils n'arrivent plus à décoder. "Head Games" est le titre d'une chanson de l'album sur le désir d'un rapport amoureux sain, loin des jeux psychologiques enfermants, une thématique qui sera largement parcourue par le cinéma de l'époque. L'idée de la pochette est née dans la tête de Sandi Young — la directrice artistique d'Atlantic. Elle engage Chris Callis, jeune photographe qui déploie son talent dans plusieurs domaines, de la mode aux instantanés de rue. On lui doit, notamment, la pochette du troisième album des Dictators et l'affiche publicitaire d'une compilation des Rolling Stones jamais sortie en France, "Sucking The Seventies", une lolita qui suce son pouce dans une pose faussement innocente. Il a déjà tout compris. Sandi Young convoque un ex-top model de la mode enfantine sur le point de basculer dans la comédie, Lisanne Falk. Les toilettes sont celles d'une agence de pub dans laquelle travaille un ami du photographe. Lisanne Falk est venu avec ses propres vêtements et la séance est organisée un samedi sans que l'entreprise en soit informée. Ce qui surprend, c'est l'économie de moyens, voire l'amateurisme, pour un groupe phare des années 70/ 80. "Head" désigne également des toilettes où l'on s'assoie (à la différence de celles *à la turque*). Et, c'est de là que vient le jeu de mot avec le nom de la chanson qui n'a, a priori, rien à voir avec le sens de la pochette. On peut également penser à l'expression *to give head* (tailler une pipe) que Lou Reed utilise dans "Walk On the Wild Side". Ainsi, l'ambiguïté sexuelle n'est plus vraiment ambiguë. En effet, Lisanne Falk incarne l'archétype de la nymphette délurée de ces années-là : les mules rouges aux talons aiguilles de 8 centimètres portées avec des socquettes blanches insistent sur ce désir de séduction s'éveillant dans le corps d'une jeune fille, son corsage s'apparente à un body très échancré et sa minijupe, grâce à son imprimé à notes de musique, nous rappelle qu'il s'agit d'un disque. Cette lolita serait-elle l'héroïne de la chanson "Seventeen" racontant le retour à l'adolescence d'une femme qui oublie son mari dans les bras d'un amant ? Peu probable que Jones ait pensé à cela ou ne l'ait même imaginé. Nous savons que les toilettes sont des lieux d'expression, ou du moins l'étaient avant l'époque numériques. On y écrivait ses pensées refoulées, dessinait ses désirs obscurs... Tout un monde indicible s'exposait anonymement. C'est ce qui avait tant fasciné Keith Richards au point de vouloir en faire la pochette de "Beggars Banquet", une photo de mur de toilettes immortalisé par Barry Feinstein que refusera la maison de disques des Rolling Stones. Ici, la jeune fille efface son nom et son numéro de téléphone, peut-être laissés par un garçon qui a envie de partager l'information avec ses camarades. Difficile d'effacer du stylo avec du papier toilette. On peut en revanche imaginer une multitude de scénarios, tous plus ou moins salaces, autour de l'usage de ce rouleau de papier hygiénique. D'autant que la pose de l'adolescente, avec ses fesses reposant sur l'urinoir, évoque plus une position sexuelle qu'une séance de nettoyage. Sous sa jupe, on peut lire, écrit sur la paroi, le nom de l'album précédent de Foreigner, "Double Vision", une chanson sur l'étourdissement qui prend ici un autre sens avec la perspective de la culotte de la jeune fille quelques centimètres plus haut. Les autres inscriptions sont les titres des chansons de la face A. Son regard effrayé et vulnérable semble prendre à témoin. S'angoisse-t-elle à l'idée de ne pas réussir à effacer ses coordonnées ou a-t-elle peur d'être surprise dans les toilettes des garçons dans une posture aussi équivoque ? Ou bien, plus concrètement, ne sommes-nous pas en train de la surprendre, nous acheteurs ? Sandi Young a fait de la photo de Chris Call une photocopie couleur afin de rendre la pochette encore un peu plus *dirty*, ou peut-être moins réaliste. Car ces *jeux de toilettes* renvoient plus aux blagues potaches d'adolescents qu'à une imagerie flirtant avec l'obscénité comme la pochette de "Virgin Killer" de Scorpions. Cette démarche révèle en creux l'enjeu marketing de Foreigner : comment des trentenaires avec plus de dix ans de métier proposant des chansons aux paroles adultes peuvent-ils conquérir les adolescents ? "Head Games" appartient à cette catégorie de pochettes dont le sens est diamétralement opposé à celui de l'album, sauf s'il s'agit d'amener les adolescents à un peu plus de maturité ou inversement. ■

Collection Légendes du Rock

EN COLLABORATION AVEC **UNCUT**

EN COLLABORATION AVEC **UNCUT**

rock&folk

EN COLLABORATION AVEC **UNCUT**

rock&folk

EN COLLABORATION AVEC **UNCUT**

EN COLLABORATION AVEC **UNCUT**

rock&folk

Commandez-les sur : boutiquelariviere.fr

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Rock chrétien halluciné

FRACTION

Si Fraction est l'archétype du *célèbre inconnu* dont les disques ont atteint une valeur délirante au fil des années. Et si parfois ce statut est usurpé, il n'en est rien pour "Moon Blood", qui demeure une œuvre unique, disque de rock chrétien halluciné, mystérieux, aux effluves Doors assumés, et qui figure aujourd'hui dans tous les recueils du genre, entre psychédélisme gothique et hard rock.

Etrangement, c'est dans un lieu de débauche que Fraction va connaître sa genèse : Hollywood et le Sunset Strip. Les palmiers, la moiteur et le *fog* sont le décor d'enfance de Jim Beach, couvé au sein d'un foyer prolétaire et catholique pratiquant, bercé par le jazz et le blues. Entre 1965 et 1970, il traîne ses guêtres sur le Strip, alors l'un des épicentres de la contre-culture.
Il se mêle à de brutales manifestations en novembre 1966 opposant les hippies du coin — Jack Nicholson et Peter Fonda en seront — à la fort zélée police de Los Angeles. La cause ? Une loi imposant un couvre-feu à seulement vingt-deux heures et visant les principaux clubs du boulevard, comme le Whiskey A Go Go. Ces événements inspireront "For What It's Worth" à Stephen Stills ou encore "Riot On Sunset Strip" aux Standells. Jim vivote, aiguisant son timbre plutôt rauque pour de multiples combos locaux. Il ose même passer une audition pour Jeff Beck qui, marqué par sa collaboration pour le moins houleuse avec Rod Stewart, décidera de se passer des services d'un quelconque chanteur attitré. Dans le même temps, les frangins Curt et Don Swanson, respectivement batteur et guitariste, travaillent leur alchimie dans The Coming Years. Ils décident de fomenter un son plus lourd, sur le modèle de Led Zeppelin. C'est en se rendant à la messe qu'ils trouveront de quoi exaucer leur vœu : outre la prière, le hard rock est une occupation qu'ils partagent avec Jim Beach, mais aussi le bassiste Victor Hemme et le guitariste Robert Meinel. Mais les temps sont durs et le désormais quintette doit se lever aux aurores chaque matin pour aller répéter dans un minuscule studio situé dans un complexe industriel, avant que chacun n'aille travailler. Musicalement, Fraction creuse un sillon peu commun entre psychédélisme lourd et *christian rock*.

C'est pourquoi il se retrouve sur le label Angelus Records — une cloche figure sur le macaron — structure spécialisée dans la musique religieuse. Un cas pour le moins original, puisque ses fonds proviennent d'une église évangélique fondée par la tapageuse prédicatrice Sister Aimee Semple McPherson, célèbre dans les années 1920 pour avoir été la première femme à prêcher en direct à la radio mais aussi pour les performances théâtrales qu'elle offrait à l'intérieur de son propre temple nommé Angélus. Après quelques semaines de répétitions acharnées, Fraction investit les studios fétiches d'Angelus Records, à Glendale, propriété de Lorin Whitney, figure de la radio chrétienne. La somme allouée pour l'enregistrement étant très restreinte, les musiciens se retrouvent en configuration minimale : une seule prise par morceau, tous dans la même pièce. Le résultat est publié en 1971 sous une pochette très réussie conçue par l'artiste local Mike Hodges, comportant une fenêtre en cellophane rouge qui permet de teinter une illustration représentant la Lune. Le titre, "Moon Blood", est une référence au Nouveau Testament ("*Et le soleil devint noir comme un sac de poil, et la lune devint tout entière comme du sang*" dans L'Apocalypse, chapitre 6 verset 12). Inutile de préciser que le contenu est au diapason et qu'il y est question du Seigneur, de la foi et de Babylone... Et c'est précisément ce qui rend "Moon Blood" unique : Jim Beach y déclame ses textes crypto-bibliques d'une voix grave et solennelle — l'inspiration de Jim Morrison est évidente, en particulier sur "This Bird" — propre à l'emballement soudain et à l'éraillement incontrôlé. Ses hurlements sont passionnés, spectaculaires, au point qu'ils évoquent par anticipation, par exemple sur "Eye Of The Hurricane", le style qui fera la gloire de Kurt Cobain.
Il s'agit d'un disque incroyable, qui semble se consumer sous sa propre intensité. Beach y est soutenu par un groupe incandescent, des guitares acides et perçantes, une basse moelleuse et un martèlement explosif.
Les cinq longs titres forment une expérience mémorable. La grondante et menaçante "Sanc-Divided" est une probante illustration, de même que la rageuse "Come Out Of Her". "Sons Come To Birth" est plus apaisée et planante. La précitée "Eye Of The Hurricane" est quant à elle un chef-d'œuvre de tension. Malheureusement, seules deux cents copies de cet opus brillant seront pressées, ce qui est évidemment insuffisant pour amorcer une carrière convenable.
La situation, déjà compliquée, devient rapidement intenable pour les musiciens, qui se séparent peu après. Chacun retourne à une vie bien rangée, Jim ouvre sur l'éternel Strip une concession de voitures *"exotiques"*. Amen.

BOL D'OR

GRAND FESTIVAL MOTO

Vendredi 14 | Samedi 15 | Dimanche 16

Septembre 2018

CIRCUIT PAUL RICARD

TRUST

EN CONCERT EXCEPTIONNEL SAMEDI SOIR

boldor.com

BILLETS À PARTIR DE 70€

BOL D'OR Classic

club14 — Quand on aime la moto c'est pour la vie

MOTUL | FRANCE EQUIPEMENT | REGION SUD | Sud Sainte Baume | LS2 HELMETS

Tourtel Twist | La Provence | EUROSPORT EVENTS | MOTO REVUE | MOTO STATION | Classic | MOTO journal | FFM | Larivière Organisation | france bleu

Qualité France

PAR H.M.

Hommage au préservatif

L'un a commencé sa carrière dans le métro parisien, une autre a donné ses premiers concerts à Londres puis à Dubaï, certains ont débuté par un projet audiovisuel, et des petits nouveaux ont tenté une tournée en Asie :

Fondé en 2013, le trio **Les Why** constitue la face musicale d'un projet audiovisuel concocté quatre ans plus tôt par trois personnes travaillant pour Arte. Comme les précédents, ce quatrième album s'articule autour d'un concept qui se décline également en film : retracer la vie de Belle Starr, femme hors-la-loi américaine. Les textes francophones s'appuient sur une optique americana bien maîtrisée et les chansons portées par une voix féminine douce et déterminée offrent une démonstration convaincante de transposition musicale et linguistique réussie *("La Légende De Belle Starr", Why Tim, facebook.com/WildWildLesWhy).*

Après avoir abandonné le milieu de la publicité, **Vanupié** (originaire d'Annecy) a peaufiné depuis une dizaine d'années son répertoire, d'abord dans le métro puis en multipliant les premières parties sur toutes les scènes possibles, avant d'écumer aujourd'hui les festivals, qui lui réservent un excellent accueil. Son second album, enregistré en compagnie de musiciens aguerris et complices, explique l'engouement qu'il suscite face à des publics éclectiques : il s'est éloigné de la soul de ses débuts pour privilégier un reggae plaisant et fluide sur lequel sa voix atypique et androgyne fait sensation *("Gold", Vanupié Prod, facebook.com/VanupiéOfficiel).*

Originaire de Saint-Cloud, **Meteoclub** est un power trio impulsif. Ce premier album attaque bille en tête et ne dévie pas de sa trajectoire énervée avec une douzaine de morceaux concis et toniques. On peut lui reprocher un manque de diversité dans les climats et les mélodies, mais cette uniformité est conforme au propos, qui emprunte parfois au punk son énergie rentre-dedans et le goût de la provocation, déjà perceptible à travers son titre, conçu comme un hommage au préservatif et aux débordements sexuels *("Latex High Quality", facebook.com/ meteoclub.rockband).*

Formé en 2014 à Niort, le quatuor **Colours In The Street** a déjà donné bon nombre de concerts, notamment en Asie : il a tourné l'an dernier en Corée du Sud et en Chine, pays où il est retourné récemment pour célébrer la Fête de la musique. Fort de cette ouverture internationale et d'un premier album remarqué, il sort un EP cinq titres très représentatif de ses options musicales : une pop mélodique dans la lignée de Coldplay, moins convaincante quand elle s'essaie au français, mais très efficace et accrocheuse sur des morceaux anglophones comme "Lions" *("Tell The World", Velvet Coliseum, coloursinthestreeet.com).*

à travers la plupart des huit sélectionnés du mois (parmi trente-cinq arrivages à la rédaction), la scène indépendante offre un panel de trajectoires différentes mais une volonté commune de se démarquer.

Entre électronique et musique classique, le parcours de **Maxence Cyrin** n'est pas banal : après avoir tâté de la new wave et participé à la naissance de la scène électro française, puis sacrifié à la pop et à l'easy listening, il a renoué avec son amour du piano et du classique et sorti trois albums de reprises. Avant de s'attaquer à un nouveau projet autour de ses propres compositions, ce musicien émérite clôt en beauté cette période avec ce mini-album live où il reprend des titres de Nirvana, Depeche Mode ou Joy Division et parvient à en révéler avec grâce l'aspect romantique *("Novö Piano Live", Enchanté Records/ Idol, maxencecyrin.fr).*

Après un premier essai en 2013, la parisienne **Soejoe** sort un nouvel EP quatre titres qui joue la carte groovy en douceur. Tombée dès l'âge de dix ans dans la marmite soul grâce à sa passion pour Aretha Franklin, elle est passée par des études de jazz et le Conservatoire avant d'évoluer entre Londres et Dubaï où elle appris à révéler sur scène ses talents vocaux. Cette palette d'expériences rejaillit sur ses chansons intimistes dont sa voix délicate et jazzy met en valeur les mélodies attachantes qu'elle a composées *("The Other Shore", soejoe.com).*

Etabli à Toulouse, **Slim Paul** est un authentique bluesman anglophone qui a accompli récemment son voyage initiatique aux USA et adopté son patronyme en hommage aux bluesmen des années 30. Son premier album, et quatrième disque en solo depuis 2012 (en parallèle à ses expériences de groupe avec Scarecrow, qu'il a choisi d'arrêter), dégage un parfum d'authenticité tant à travers la voix puissante et éraillée qu'avec l'optique instrumentale qui va du blues acoustique et roots jusqu'à des envolées électriques, le tout porté par une maestria assez époustouflante *("Dead Already", Blue Line, slimpaul.com).*

27 ans après le premier, le sixième album de **The Needs** s'annonce explicitement comme le testament du groupe : dédié au défunt Lucas Trouble, *"empereur du son analogique"*, il est une démonstration éclatante de rock garage. A l'image d'un groupe issu de la région d'Aix et Marseille, qui connut une existence chaotique mais resta solidement campé sur ses fondamentaux rock'n'roll et les cultiva contre vents et marées, jusqu'à cette décision irrévocable : *"Les Needs vont donc mourir pour ne pas savoir appartenir à l'époque dans laquelle ils survivent tant bien que mal." ("The Most Elegant Hanged Men", Nova Express, novaexpressrecords.com)* ❑

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

LUTHER ALLISON

1939 (Arkansas) - 1997 (Wisconsin)

Luther était redevenu américain. On était un ou deux ans avant sa mort, une nuit d'été au Petit Journal. Il termine un concert haute tension, comme d'habitude, le bottleneck à blanc et les dents serrées. Il saute de l'estrade, fend le parterre sans cesser de décaper le manche, circule entre les tables, et se dirige vers la sortie. Resté sur scène, l'orchestre continue d'accompagner son ampli en bataille. Le public le suit sur le trottoir. Presque pas de bagnoles à une heure du matin dans la rue du Commandant Mouchotte. Juste un camion-poubelle stationné devant le club, dans un halo de vapeur, et trois éboueurs noirs manipulant des containers. Ils se mettent les incisives au clair, Luther les rejoint, danse avec eux pendant dix minutes sans cesser de slider. De gros bouillons d'ampli déferlent du Petit Journal par les portes ouvertes. Le public se tient à une distance respectueuse des quatre danseurs, sentant bien que cette partie du spectacle est privée. Luther faisait toujours un malheur pour les raisons qu'on devine dans l'anecdote des éboueurs, chanteur et guitariste incendiaire, proche de l'auditoire, ouvert et généreux. Il a frôlé les brèves heures du West Side dans sa jeunesse. Totalement inconnu, il carbonise le landerneau du blues au festival d'Ann Arbor en 1969. Il est tout de suite considéré comme le petit jeune qui va crever le plafond l'année prochaine. Chez Delmark cette année-là, il enregistre "Love Me Mama", un blues West Side sur l'os qui met en valeur son chant à la véhémence contrôlée, pulpeux, accidenté, et l'urgence de sa guitare endurante, avec juste une pointe de wah-wah dans les riffs. Quand Berry Gordy le signe un peu plus tard, les promoteurs de blues jubilent : la Motown est en train de jeter son dévolu sur leur spécialité. Il y aura trois albums de plus en plus produits, de plus en plus funky, le dernier, "Night Life", carrément rococo avec ses séquences presque disco, mais ces trois LP ne montent pas très haut et le nouveau prince de Chicago est renvoyé à sa condition.
En 1976, Luther carbonise le festival de Montreux. Des gens de Black And Blue le font tourner en France et l'emmènent aux studios Barclay découper quelques tranches de Chicago dans un très bel album, maigre et doux, "Love Me Papa". Aux Etats-Unis sa carrière patine dans ces *"petits clubs tristes"*. Par un jeu d'amitiés qu'il cultive depuis trois ans en Europe, Luther descend à Saint-Germain-des-Prés en 1979, puis Saint-Cloud où il résidera jusqu'en 1994. Il a 40 ans, c'est un beau mec svelte, sympathique, s'habillant avec élégance et discrétion, pas le genre à jouer les fermiers de l'Arkansas ou les racailles du West Side. 1981. La gauche arrive au pouvoir, le ministère de la Culture est riche, la bande FM se *"libère"*, les gros budgets son et lumières se fragmentent en une multitude de concerts de proximité, l'utopie musicale est partout, particulièrement sur les trois chaînes de télé. Mais ce n'est pas encore maintenant, et pas ici non plus, qu'il frappera le grand coup dont il rêve depuis Ann Arbor.
Le "Live In Paris" est vraiment très bien, après ça se gâte. Sur les planches, Luther est un brasier dévorant. En studio, il enregistre trop d'albums de plus en plus désaxés, soul funky et West Side se décolorant petit à petit en une pop emphatique, absurde, Luther, comme encombré par le blues qu'il lui reste, plus tellement exotique et toujours un cran sous le vent. Bluesky, Album, Rumble, Encore, Trip, et le voilà chez In-Akustic, un label affilié à Ruf Records, chez qui il enregistre, en 1992, "Hand Me Down My Moonshine", le microsillon du divorce.
Le bluesman français Patrick Verbeke l'a convaincu de se mettre à la guitare sèche. Se purgeant des shoots de saindoux hasardeux qui ont gâché sa résidence parisienne, Luther réussit cet album nu, contemporain, dressé sur une tension naturelle.
Thomas Ruf le manage à présent. Par l'entremise du producteur Jim Gaines, il est en cheville avec Alligator, la bonne adresse des âmes égarées. En 1994, Ruf et Alligator gravent simultanément le même album sous deux titres différents, premier volet d'une trilogie mémorable : "Bad Love" chez Ruf, "Soul Fixin' Man" chez Alligator. Après l'irrésistible tournée américaine de l'été 1994, Luther attaquant chaque date comme la reconquête d'une île, il carbonise le Chicago Blues Festival et tire enfin le coup d'embrasure dont il guettait l'occasion depuis 1969 : "Blue Streak" rafle des récompenses un peu partout et fait, de l'archipel Allison, la grosse prise stratégique d'Alligator. Suivront "Reckless" et "Live In Chwicago" pour finir de dissiper les doutes.
Avant qu'un cancer fulgurant ne l'éteigne en pleine gloire, Luther enregistre une version grandiose de "You Can't Always Get What You Want" pour "Paint It Blue", un album de chansons des Rolling Stones interprétées par des bluesmen. Un chant aux arcs puissants sur des élastiques funky, un solo hargneux, un pont en suspension sur les chœurs de "Walk On The Wild Side"... Luther était invincible.

Photo Tom Copi/ Michael Ochs Archives/ Getty Images

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Musicalement, un succès. Financièrement, un désastre...

Cher Erudit, j'aimerais en savoir davantage sur VAN DER GRAAF GENERATOR.

CLAUDE-ALAIN *(courriel)*

Reprenant le nom d'un générateur électrostatique inventé par l'ingénieur américain, Robert Van de Graaff, un premier groupe se forme en 1967 à l'université de Manchester autour de Christopher John Judge Smith, chanteur et percussionniste, parfois sur une machine à écrire, né en juillet 1948 et de Peter Hammill, chanteur, guitariste et pianiste, né le 5 novembre 1948 à Londres. Ils recrutent un organiste, Nick Pearne, et deux danseuses. Fin 1967, le trio enregistre une démo, "Firebrand", qu'on peut écouter sur la compilation "After The Flood" (2013) sur Verne, regroupant des sessions de 1967 à 1970. En mai 1968, **Van Der Graaf Generator** décroche un contrat avec Mercury. Smith et Hammill quittent alors Manchester pour Londres, Pearne étant remplacé par Hugh Robert Banton, un organiste de formation classique né en avril 1949 à Yeovil. S'ensuivent les arrivées de Keith Ellis, auparavant bassiste des Koobas et de Misunderstood, né le 19 mars 1946 à Matlock, et du batteur Guy Evans, né le 17 juin 1947 à Birmingham, lui aussi membre de Misunderstood. Mais c'est sur Polydor que le groupe sort, en 1969, son premier single, "People You Were Going To"/ "Firebrand", dont la diffusion est rapidement stoppée par Mercury. Judge Smith décide de partir, créant une formation jazz rock avec le saxophoniste David Jackson avant d'entamer une carrière solo, notamment de compositeur de musiques pour le théâtre ou le cinéma. Malgré des prestations à la BBC et des engagements réguliers, le groupe se sépare en juin 1969 après le vol de son matériel, également découragé par l'imbroglio inextricable entre les maisons de disques. Peter Hammill commence l'enregistrement d'un disque sous son nom avec Ellis, Banton et Evans. Finalement, pour se libérer du contrat avec Mercury, l'album paraît seulement aux USA, sous l'appellation de Van Der Graaf Generator, "The Aerosol Grey Machine" (1969), mais passe totalement inaperçu. Keith Ellis ayant rejoint Juicy Lucy, Nic Potter, bassiste de Misunderstood après Ellis, né le 18 octobre 1951 dans le Wiltshire, et David Jackson, né le 15 avril 1947 à Stamford, sont intégrés au groupe pour "The Least We Can Do Is Wave To Each Other" (1970) sur Charisma, label fondé par leur manager Tony Stratton-Smith. Comme ce sera presque toujours le cas, les morceaux sont écrits ou coécrits par Hammill et arrangés par le groupe. Premier succès, l'album propose, ce qui deviendra la marque de fabrique de Van Der Graaf Generator, des morceaux longs, sombres, agressifs, angoissants à l'image de "Darkness", "Refugees" et l'apocalyptique "After The Flood", associés à des expérimentations sonores et portés par la voix unique de Peter Hammill. Etiquetée rock progressif ou psychédélique, mais, en réalité inclassable, la musique de Van Der Graaf fera des émules aussi bien du côté des punks (John Lydon, Mark E Smith) que des amateurs de Pink Floyd ou de Krautrock. "H To He Who Am The Only One" (1970) voit le départ de Nic Potter avant la fin des séances, les parties de basse étant prises en charge par Hugh Banton. Le guitariste Robert Fripp est invité sur "The Emperor". "Killer", un des titres emblématiques, est signé par Hammill, Banton et Judge Smith. Joué en quartette avec la participation de Robert Fripp sur trois morceaux, "Pawn Hearts" (1971) est un disque puissant, considéré comme le chef-d'œuvre du groupe, incluant "Man-Erg", "Lemmings" et la vertigineuse suite "A Plague Of Lighthouse-Keepers". "Pawn Hearts" est un énorme succès en Italie où le groupe fait salle comble lors de ses tournées. Peu soutenu par sa maison de disques et en proie à des difficultés financières récurrentes, Van Der Graaf Generator se sépare en août 1972. Hammill démarre une carrière solo, tout en faisant régulièrement appel à Banton, Jackson et Evans pour l'accompagner. De leur côté, ces derniers, avec Nic Potter, enregistrent en 1973 l'album instrumental "The Long Hello" sous le nom de Van Der Graaf Generator. En 1975, la formation de "Pawn Heart" retrouve le chemin des studios donne à nouveau des concerts : "Godbluff" (1975) ; "Still Life" (1976) ; "World Record" (1976). Départ de David Jackson, toutefois présent sur deux titres, et de Hugh Banton, qui sont remplacés par Nic Potter et le violoniste de String Driven Thing, Graham Smith. Van Der Graaf : "The Quiet Zone / The Pleasure Dome" (1977) ; "Vital" (1978), double live au Marquee avec Jackson et le violoncelliste Charles Dickie. Séparation en 1978. Après des apparitions de Banton et Jackson aux côtés de Peter Hammill et Guy Evans en public et sur l'album "The Union Chapel Concert", Van Der Graaf Generator renaît en 2005 : "Present" (2005), un double disque, dont la seconde partie est consacré à des improvisations ; "Real Time" (2007), live au Royal Festival Hall, sur Fie!, le label créé par Hammill en 1992. En trio, sans Jackson : "Trisector" (2008) ; "A Grounding In Numbers" (2011) sur Esoteric ; "Alt" (2012), un album instrumental ; "Merlin Amos" (2015), des concerts de 2013 ; "Do Not Disturb" (2016). Parallèlement, chaque musicien alterne carrière solo et collaborations. Ainsi, Guy Evans est le batteur des Subterraneans et Peter Hammill le plus prolifique de tous avec une cinquantaine d'albums à son actif sans compter les compilations et les collaborations.

Compilations : "Time Vaults" (1982/1985), inédits tirés des sessions de 1972 à 1975 ; "Maida Vale" (1994), enregistrements à la BBC entre 1971 et 1976 ; "The Box" (2000), coffret 4 CD.

De gauche à droite : Hugh Banton, Guy Evans, Peter Hammill et David Jackson

Photo Archives Rock&Folk-DR

Cher Erudit, j'aimerais savoir quels furent les premiers gros FESTIVALS ROCK ?

ALEXANDRA *(courriel)*

Si, à San Francisco, le **Trips Festival** en janvier 1966 et le **Human Be-In** en janvier 1967 précédèrent le **Monterey Pop Festival**, ce dernier, au début du Summer Of Love, est considéré comme le premier des grands festivals rock. Du 16 au 18 juin 1967, se sont ainsi succédés trente-deux groupes pour trois soirées d'anthologie filmées par DA Pennebaker. 200 000 spectateurs assistèrent aux shows des Jefferson Airplane, Byrds, Country Joe And The Fish, Animals, Quicksilver Messenger Service, Otis Redding, Big Brother And The Holding Company avec Janis Joplin, Who et autres Jimi Hendrix, découvrant des artistes encore peu connus du public américain A l'exception de Ravi Shankar, les musiciens jouèrent gratuitement. Le film "Monterey Pop" contribua grandement à la renommée du festival. A partir de 1968, des rassemblements de plus en plus gigantesques vont se multiplier aux Etats-Unis, à Miami, Los Angeles, Palm Springs, Detroit, Atlanta... avant **Woodstock** les 15, 16 et 17 août 1969. En Europe, ce sont les trois éditions de l'île de **Wight** en Angleterre qui frappent les esprits. La première en 1968, avec Jefferson Airplane et T Rex en tête d'affiche, fut la plus cool et la plus modeste. Celle de 1969, une semaine après Woodstock, propose en tête d'affiche le retour de Bob Dylan qui n'était plus remonté sur scène

depuis son accident de moto en 1966. Elle attire plus de 200 000 personnes. En 1970, du 26 au 30 août, 600 000 pèlerins s'y rendent pour admirer Miles Davis, les Doors, Jimi Hendrix, Jethro Tull, Supertramp, les Who, Joni Mitchell... Quant à Hawkwind et aux Pink Fairies, ils se produisent sous un chapiteau extérieur en *off* et gratuitement (pour les spectateurs). Musicalement, un succès. Financièrement, un désastre. Après quelques échauffourées, la plupart des spectateurs assistent gratuitement aux concerts. Et, malheureusement pour les organisateurs, l'été de l'amour est déjà loin. Les héros du rock avaient considérablement augmenté leurs tarifs et encaissé une grosse partie de leurs cachets en avance et en espèces. Autres réunions musicales notables, **The Stones In The Park** et ses 400 000 spectateurs, **Plumpton**, **Bath** en 1969, **Aix-la-Chapelle**, **Phun City** à Worthing, **Rotterdam**, **Glastonbury**, en 1970. En France, le plus important et le plus innovant se déroule en réalité à **Amougies**, en Belgique, près de Waterloo suite à une série d'interdictions en région parisienne. Un festival parmi les plus fous et éclectiques jamais organisés, du 24 au 28 octobre 1969 quasiment jour et nuit, le festival Actuel, conçu par les disques Byg et le magazine Actuel, réunit sous un même chapiteau Frank Zappa, présentateur et improvisateur en rupture des Mothers Of Invention, Pink Floyd, Yes, Caravan, Pretty Things, Ten Years After, Freedom, Captain Beefheart, Soft Machine, Nice, etc., mais aussi la crème du free jazz, Art Ensemble Of Chicago, Archie Shepp, Don Cherry, Sunny Murray, de la musique contemporaine, le GERM de Pierre Mariétan, et les nouveaux groupes français, Ame Son, Zoo, Martin Circus, Wee Free, Gong, Cruciferius, Dog Dail, l'Indescriptible Chaos Rampant, entre autres. Deux films réalisés par Jérôme Laperrousaz en sont tirés, mais peu diffusés, "Music Power" et "Music Revolution". Dès 1970, le phénomène va s'intensifier : **Biot**, **Valbonne**, **Aix-en-Provence**, mais aussi **Nantes**, **Troyes**, **Le Bourget**, **Port-Leucate**, **Saint-Gratien**, les **Nuits des Halles** à Paris, **Bièvres**, **Auvers-sur-Oise**... Les festivals français de la période 1970/ 1972 possèdent certains points communs : les organisateurs, souvent inexpérimentés et débordés face à un public entrant en force, prennent un bouillon financier quand ils ne partent pas avec la caisse ; les musiciens anglais et américains sont, en général, payés, les groupes français très rarement ; par temps caniculaire, les spectateurs mangent de la poussière, par temps de pluie, ils pataugent dans un marécage ; la gestion en est chaotique, nourriture et conditions d'hygiène notoirement insuffisantes ; des autorités locales pas toujours accueillantes et des policiers mettant parfois un terme abrupt à ces journées de paix, de musique et d'amour. ❐

LES IMPORTS du mois
GIBERT JOSEPH
Le Japon à Paris !
Pour celles et ceux qui sont revenus de vacances, ou bien sur le départ, et afin de continuer ou anticiper l'envie d'ailleurs et d'autre chose, nous vous proposons une sélection d'imports Japonais qui ravira l'esthète, le passionné, le curieux, le collectionneur. Du Jazz à la Soul, du Rock au Hard Rock. Du Blues au Rock'n'Roll. Cd ou bien vinyle repliqua. Papersleeves. Classiques. Introuvables. SHM-cd, Blu-Spec-cd ou Ultimate HQuality-cd. Nouveautés, rééditions.
Atlanta Rhythm Section, Beach Boys, Johnny Cash, Otis Clay, Dillard and Clark, Lou Donaldson, Ronnie Foster, The Hellacopters, Bobby Hutcherson, Danny Kortchmar, Michael Monroe, Carl Perkins, Poco, Elvis Presley, Joe South, Leon Ware, Ike White, Link Wray...
Xavier Menanteau
GIBERT JOSEPH
Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin
LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Under The Silver Lake

DE DAVID ROBERT MITCHELL

Au début de l'année 2015, alors que le bon cinéma d'épouvante — celui de John Carpenter, Tobe Hooper ou George Romero — avait laissé la place depuis un bail aux remakes pourris et au *found footage* facile, voilà qu'un jeune metteur en scène débarque en toute discrétion en redonnant honneur et dignité au genre. Avec "It Follows", David Robert Mitchell remettait le trouillomètre à zéro en s'inspirant, à la fois, de Carpenter pour le style et des vieux films d'épouvante de la RKO par Val Lewton pour l'ambiance. Genre "L'Homme Léopard" ou "La Féline". Et prouvait que moins on en montrait à l'écran (à savoir une présence fantomatique invisible), plus les poils des spectateurs s'hérissaient. D'autant que la mise en scène, tout en fluidité inquiétante et avec un sens parfait du hors champ, ne faisait qu'accentuer la peur. A la quasi unanimité de la critique spécialisée (ou non d'ailleurs), "It Follows" a été considéré, à raison, comme le meilleur film d'épouvante de l'année. Quand son film suivant, "Under The Silver Lake", a été annoncé en compétition au dernier festival de Cannes, la planète cinéma était en émoi. D'autant que rien n'avait filtré sur le scénario. Puis, une fois projeté, l'objet a décontenancé tout le monde. Du genre : soit ce type vient de signer un chef-d'œuvre et c'est le nouvel Orson Welles, soit il a pris la grosse tête et a tourné un film volontairement abscons, destiné à son nombril. Ou alors, plus probable, quelque chose entre les deux... Sam, un jeune hipster/ geek névrosé et paranoïaque qui a l'âge du Christ à son décès, glandouille dans son appartement de Los Angeles. En attendant de devenir *célèbre*, il mate sa jolie et énigmatique voisine à qui il a tapé dans l'œil. Puis fait sa connaissance approfondie. Alors qu'il rêve d'une idylle, la jeune femme disparaît. Sam part alors à la recherche de cette fille qui semble synthétiser tous ses fantasmes. Son enquête, foutraque, va l'amener à rencontrer d'étranges personnages et à découvrir les dessous interlopes de LA. Un peu à la façon du David Lynch de "Blue Velvet" et de "Mulholland Drive", mais avec un esprit pop nettement plus prononcé et une certaine ironie sous-jacente. Comme si "Under The Silver Lake" n'était jamais dupe de son étrangeté constante, volontairement appuyée. Difficilement racontable, le film est aussi une immense déclaration d'amour à l'âge d'or hollywoodien : ici, une tombe où l'on voit inscrit le nom d'Hitchcock ; là, une reconstitution de la célèbre scène sexy de la piscine de "Something's Got To Give", dernier film, inachevé, de Marilyn Monroe. Et, là encore, une séquence tournée à l'observatoire de Los Angeles, en hommage à celle de "La Fureur De Vivre" à qui Damien Chazelle rendra également hommage dans son sublime "La La Land". Bourré de métaphores probables sur tout ce qui fait une vie (les aléas du sexe, la peur de ne pas réussir ou encore le passage difficile à l'âge adulte, déjà présent dans "It Follows"), "Under The Silver Lake" s'enfonce aussi dans un fantastique onirique naissant des délires intérieurs de son jeune héros à la ramasse. Notamment sur des interprétations de messages subliminaux qui seraient prétendument cachés dans beaucoup de films ou de chansons cultes... dont celles de Kurt Cobain ! L'excellent Andrew Garfield (Spiderman dans une vie antérieure) est ainsi suivi dans ses pérégrinations rocambolesques et rêveuses par la caméra gracieuse de David Robert Mitchell qui donne à son film une tonalité de film noir. De John Huston du "Faucon Maltais" (autre grand film incompréhensible) au Roman Polanski de "Chinatown". Légèrement agaçant (probablement volontairement) et incroyablement fascinant, d'une beauté formelle certaine, "Under The Silver Lake" est, quoi qu'il en soit, l'ovni absolu de ce milieu d'été. Et qui, dans vingt ans sera peut-être considéré comme un classique. Car n'oublions pas que le "2001" de Kubrick fut, en son temps, honni par la plupart des critiques ! (*actuellement en salles*) ❑

Isabelle Adjani déchaînée

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Le Monde Est A Toi

Le Monde Est A Toi

Clippeur provo (pour Jay Z et Justice, entre autres) et réalisateur d'un étrange premier long métrage sur la difficulté d'être *roux* ("Notre Jour Viendra"), Romain Gavras revient avec une comédie rock d'esprit. Dans "Le Monde Est A Toi", on suit les pérégrinations rocambolesques d'un dealer un peu gauche qui rêve de monter une petite entreprise de vente de bâtons glacés au Maghreb. Mais, coincé entre une mère bad girl qui se la joue diva (Isabelle Adjani, déchaînée), un beau-père débile fasciné par les diverses théories du complot (Vincent Cassel en mode benêt), un gangster à la petite semaine (clone foireux de Scarface) et une jeune femme qui le fait tourner en bourrique, ses envie de vie saine vont être difficilement atteignables. Naviguant entre "Les Valseuses" et "Les Pieds Nickelés" pour l'humour, la métaphore sociale désespérée pour le fond et le look pub pour la forme, "Le Monde Est A Toi" est une comédie franchement plus revigorante qu'un "Tuche" (1, 2 ou 3, qu'importe) bloqué à vie sur le bouton *beauf (actuellement en salles).*

Ultra Rêve

Curieux d'avoir collé l'anodin **"After School Knife Fight"** de Caroline Poggi et Jonathan Vinel dans ce programme de trois courts métrages dont les deux suivants, au cousinage évident, sont nettement plus barrés. Ne serait-ce que par leurs influences amoureuses du cinéma de genre (série B à Z). D'abord, **"Les Iles"** de Yann Gonzalez, un film queer underground où de bien belles jeunes femmes et de bien beaux jeunes hommes se laissent aller à leurs pulsions sexuelles dans une ambiance rêveuse. Avec la présence d'un monstre au visage vaginal conceptualisé par le cinéaste Bertrand Mandico. Réalisateur, lui, du troisième opus, **"Ultra Pulpe"**, ode pop, sexuée et colorée, au cinéma d'exploitation d'antan. A travers la relation amoureuse et conflictuelle d'une réalisatrice (la géniale Elina Löwensohn) et son actrice/ muse, Mandico convoque à travers divers décors baroques et quelques dialogues référentiels, des films sublimes comme "La Planète Des Vampires" de Mario Bava ou des cinéastes de genre mésestimés comme Joe D'Amato. Totalement pulsionnelle (le titre ne ment donc pas !), "Ultra Pulpe" mérite à lui seul d'aller fondre ses iris dans cet "Ultra Rêve" *(actuellement en salles).*

La Belle

La Belle

Qu'est-ce qu'un *body snatcher* ? C'est un déterreur de cadavres. Métier houleux (et interdit !) s'il en est, mais qui peut être utile quand la société ED Distribution déterre un film oublié, petit bijou du cinéma lituanien de la fin des années 60. Ode magique et poétique au monde de l'enfance, "La Belle" d'Arunas Zebriunas nous fait entrer dans la psyché

Ultra Rêve

Cinéma

d'une petite fille qui, ayant hâte de grandir, se pose dix mille questions existentielles : sur la beauté (surtout la sienne), les garçons, le temps qui passe et toutes sortes de choses angoissantes. Des interrogations qu'elle semble évacuer le temps de quelques danses étrangement tribales qu'elle accomplit sous le soleil d'été. C'est charmant, craquant, intelligent et gentiment doucereux. Comme un bel entracte de vie *(en salles le 22 août).*

BlacKkKlansman - J'Ai Infiltré Le Ku Klux Klan

Cinéaste engagé contre le racisme depuis son premier film ("Nola Darling"), Spike Lee revient en pleine forme avec un nouveau pamphlet revanchard. Sauf que, cette fois, il emprunte le biais de l'humour. Et du fait divers historique. L'histoire (authentique) du premier Afro-Américain, qui, au début des années 70, et via un avatar et collègue blanc, infiltra le Ku Klux Klan pour dénoncer la politique et le discours fielleux de cette organisation suprémaciste. Entre coups de théâtre, scènes limite vaudevillesques et dénonciation hargneuse des tares d'un pays trop communautaire sur la couleur de peau, Spike Lee dénonce évidemment l'Amérique actuelle de Donald-le-fou qui, de jour en jour, fait son possible pour revenir au *bon vieux temps* de la ségrégation raciale. Le message passe et la drôlerie aussi. Et même le style, Spike Lee ayant obtenu à juste titre le prix de la mise en scène au dernier festival de Cannes *(en salles le 22 août)*

Whitney

BlackKkKlansman

Whitney

"Whitney" de Kevin Macdonald rappelle évidement le documentaire sur Amy Winehouse sorti il y a trois ans. Avec starisation, traumatismes enfouis et déchéance morale. Sauf que Whitney Houston, décédée à 48 ans, aura vécu 21 ans de plus que la jeune reine soul anglaise. Comme dans "Amy", on reste fasciné par l'incroyable richesse des images d'archives, de ses premières apparitions télé à des *home movies* presque impudiques extirpés d'on ne sait où. Comme si les moindres faits et gestes de la belle avaient été filmés et photographiés tout au long de sa vie. Que l'on suit dans l'ordre chronologique : son enfance ou elle s'essaya déjà au gospel, son ascension dans la musique, le succès international de "Bodyguard" où elle se faisait dragouiller par Kevin Costner, son mariage empli de jalousie et de violence avec Bobby Brown et ses addictions à la drogue qui la mèneront de l'autre côté du Styx. Et le travail de compassion fonctionne à plein ! *(en salles le 5 septembre)* ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Cette discussion avec Dick Cheney qui bifurque sur l'art et la manière de bien pratiquer la torture

Who Is America ?

Trublion anar, clown punk, fouteur de merde, transformiste déjanté, acteur génial... L'humoriste britannique Sacha Baron Cohen est un peu tout ça à la fois. Mais en mieux ! Sacha-le-timbré est surtout réputé pour avoir créé trois personnages foldingues : Ali G, rappeur gangsta macho et débile, Brüno, journaliste de mode tête à claques, encore plus précieux que Michel Serrault dans "La Cage Aux Folles" et l'ignoble Borat, reporter raciste, antisémite, réactionnaire et homophobe à la solde du régime autoritaire du Kazakhstan. Des caricatures d'être humains, devenues les héros de films tournés en caméra plus ou moins cachée. L'acteur, grimé à l'extrême dans ces personnages, y interviewe, provoque ou choque les gens qu'il rencontre au hasard. Du simple quidam à des personnalités de la politique ou du show-business. Un principe qu'il reprend dans le génialement subversif "Who Is America ?", série de sept épisodes de 27 minutes où il s'en prend aux travers décadents de l'Amérique contemporaine. Pour l'occasion, SBC s'est inventé quatre nouveaux alter ego : un journaliste militant d'extrême droite adepte de la théorie du complot, un activiste démocrate promulguant des thèses absurdes pour guérir sa foi en une Amérique plus saine, un ancien taulard reconverti en peintre pédant imbu de lui-même et un agent du Mossad prêt à accepter la politique de la violence à tout prix. Sous des couches de latex qui le rendent méconnaissable, Sacha Baron Cohen traverse l'Amérique à la rencontre de gens bigarrés dans une suite de séquences qui, certes, font autant hurler de rire que froid dans le dos. Hurler de rire quand il confectionne pour une galeriste hyper bourge un tableau à partir de son sperme et de ses excréments avant que cette dernière, fascinée, accepte de lui donner un poil pubien pour une de ses futures créations. Froid dans le dos quand il suggère à divers politiciens républicains d'armer les enfants dés l'âge de trois ans. Un des intervenants acceptant même de tourner un tutoriel avec lui pour expliquer aux mômes comment utiliser un flingue customisé, pour l'occasion, avec des animaux en peluche (histoire que le message passe mieux !). Sans compter cette discussion avec Dick Cheney, ex-vice-président des Etats-Unis sous l'ère Bush junior, qui bifurque nonchalamment sur l'art et la manière de bien pratiquer la torture. La succession de saynètes, bien qu'irrésistiblement hilarantes, donne donc un état lamentable d'une certaine Amérique.

Pas loin d'ailleurs de celle d' "Idiocracy", fameuse comédie culte tournée il y a douze ans et qui prédisait fortement (et sans trop y croire) ce qu'allait devenir le pays. En cours de diffusion, "Who Is America ?" a déjà fait scandale avec deux séquences aux répercussions politiques et médiatiques terribles. L'une, où un élu fortement soupçonné d'avoir eu des inconduites sexuelles avec des ados est soumis par Sacha Baron Cohen à un soi-disant... détecteur de pédophilie ! Et l'autre, où un autre républicain, toujours sous l'influence de Sacha Baron Cohen déguisé en militaire israélien, hurle le mot *nègre* plusieurs fois, face caméra, avant de baisser son pantalon pour montrer qu'il peut repousser d'éventuels terroristes à coups de fesses. Surréaliste. Suite à la diffusion de cette séquence (dans l'épisode 1), l'élu n'a d'ailleurs eu d'autre choix que de donner sa démission. Quant à Sacha Baron Cohen, malgré les plaintes et les menaces, et faisant face fièrement à une partie de l'Amérique outragée, il fait définitivement figure de *lanceur d'alerte* sur la dégénérescence de la première puissance mondiale *(en diffusion sur Canal+).* ❑

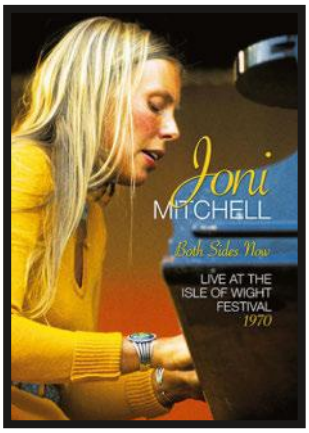
Coffret Stray Cat Rock *Bach Films*

Suite au succès d'une campagne de financement participatif suivie de près par des centaines d'*asiatophiles* avertis, Bach Film sort un coffret miracle de films destroy cultes. Au programme : "Sex Hunter", "Female Boss", "Machine Animal", "Wild Jumbo" et "Beat '71". Cinq polars pop japonais totalement inédits en Occident, tous réalisés la même année, 1970, et mettant en vedette la jolie Meiko Kaji, grande star du cinéma d'exploitation nippon adulée (entre autres) par Quentin Tarantino qui s'inspirera des exploits de la belle pour ses "Kill Bill". Au programme : bastons sèches, gunfights allumés, tatouages saignants, féminisme exacerbé, collants moulants, couleurs forcées, bikers furibards... Du pur psyché seventies !

DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

Absolument pas question de paix et d'amour

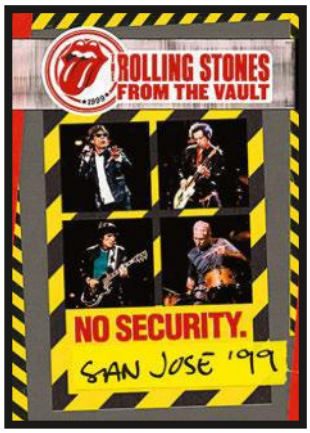


Joni Mitchell

"BOTH SIDES NOW : LIVE AT THE ISLE OF WIGHT FESTIVAL 1970"

Eagle Vision

Le moment le plus surréaliste de ce film de Murray Lerner autour de la prestation de Joni Mitchell, le samedi 29 août 1970, dans le cadre du (troisième) festival de Wight, intervient à un peu plus d'une vingtaine de minutes du début. Cette édition, la plus connue, notamment à cause du nombre de spectateurs (entre 600 000 et 700 000 selon les estimations), du prestige des musiciens invités (Doors, Miles Davis, Joan Baez, Sly And The Family Stone, Ten Years After, Who...), mais aussi des difficultés auxquelles ont été confrontés les organisateurs, totalement incapables de gérer une situation inédite, sera la dernière de son époque. Le festival a été ranimé en 2002, mais, comme tous ceux de sa stature, il est désormais rondement mené, bigrement encadré : rien ne risque de perturber son bon déroulement. En 1970, il en allait tout autrement. Ce n'était pas la même chanson, la même musique, ni les mêmes artistes. Ainsi, lorsqu'en pleine journée, les organisateurs ont livré Joni Mitchell à la bête (c'est l'expression qu'elle utilise, dans une nouvelle interview pour raconter l'évènement), il lui a fallu bien du cran pour chanter ses merveilles devant la marée humaine. Belle comme l'aube, très en voix, elle parvient à aller jusqu'à "Woodstock" que, drôle et humble, elle présente en précisant qu'elle n'était pas au mythique festival, mais que ça ne l'a pas empêchée d'écrire quelque chose à son sujet. En fait, elle ne démarre pas la chanson puisqu'un spectateur dégringole d'un *very bad trip* sous ses yeux et doit être rapatrié backstage. On voit Joni s'interroger, s'inquiéter, demander s'il va bien. Un médecin est appelé, de la scène, par un des organisateurs. La version de "Woodstock" qu'elle va alors livrer au piano est certainement la plus poignante de sa carrière. Bruyant depuis le début de son set acoustique, le public proche de la scène (au cinquantième rang, le système d'amplification sonnait comme une chaîne stéréo, au centième comme une radio aigrelette et, au-delà, si le vent soufflait, on n'entendait plus rien...) s'est soudain tu et Joni Mitchell, bonne fille, indique où est le refrain en espérant que ceux qui l'aiment vont la suivre. En vain. A cet instant précis, à la charnière des deux décennies, alors que le vent de la contre-culture perdait déjà de sa vigueur, la Canadienne a dans le regard quelque chose que Lerner a su capter. A plus de 8 000 kilomètres de chez elle, malgré le contexte et l'adversité ambiante (Kris Kristofferson dira de cette édition du festival qu'il n'y était absolument pas question de paix et d'amour), Joni assure. A la fin de la chanson, un spectateur grimpé sur les planches tente de prendre la parole. Il explique que c'est *son* festival et n'admet pas que des musiciens viennent s'y enrichir. Vaste sujet. Vaste débat. La discussion qui suit, entre les autorités et lui, est filmée et édifiante même si l'incompréhension est mutuelle et le bordel, devant, magistral. La chanteuse a alors une révélation : elle considère que les cinq premiers rangs du public sont les yeux d'un serpent et la foule, au loin, sa queue. Elle décide de jouer pour les plus proches et se dit que leur plaisir se répercutera, telle une onde, jusqu'aux derniers rangs. Les gens se calment alors, s'assoient et vont l'écouter jusqu'au bout. Ce 29 août 1970, ceux qui ont eu la chance d'entendre et de voir Joni Mitchell chanter "Big Yellow Taxi" et "Both Sides Now" ont tout de suite su qu'après ça, ils allaient mourir heureux. Certains ne s'en sont d'ailleurs pas privés.

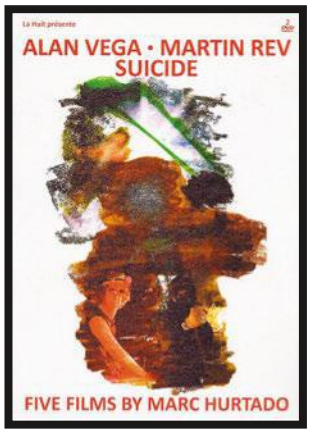


The Rolling Stones

"NO SECURITY — SAN JOSE '99"

Eagle Vision

On rappelle que depuis 2015, les Rolling Stones sortent leurs meilleurs concerts filmés à travers les âges, ou plus précisément depuis qu'ils maîtrisent totalement leur carrière. En clair, ces gros malins sont propriétaires des images qu'ils commercialisent et donc, leur exploitation est aussi lucrative que possible en ces temps de dématérialisation menaçante. "San Jose '99" remonte à la fin de la section américaine du No Security Tour, à une époque où la volonté du groupe, stupeur, était de se produire *"dans des contextes intimes"*. On traduit : les Stones ont insisté pour ne jouer que devant des publics de 20 000 personnes car, au cours de leur précédent périple (le Bridges To Babylon Tour), il leur était arrivé d'avoir en face d'eux des foules dix fois plus importantes. En vérité, aux USA comme en Europe ensuite, les Rolling Stones ont souvent fait la fête avec des gens venus à bien plus de 30 000. Qu'à cela ne tienne car, comme d'habitude, très peu ont été déçus. Les Stones, on le dit et le ressasse, c'est... les Stones. Jagger au front, les autres à la kermesse et neuf musiciens additionnels qui colmatent. Les Stones, c'est la guitare de Keith Richards légèrement désaccordée dès le cinquième titre ("I Got The Blues", énorme !), des *fills* de Charlie Watts à côté de la mesure et des sauvetages en mer, harmoniques ou rythmiques, opérés par Chuck Leavell, le claviériste de la situation. La setlist est totale (des tubes, mais aussi ce "Saint Of Me" de 1997 qui passe bien) et le passage par la (petite) scène B est toujours un kiff ("Get Off Of My Cloud"). Comme d'habitude avec Eagle, ça sort sur tous les supports en images et audio. Ça douille, mais c'est bon.



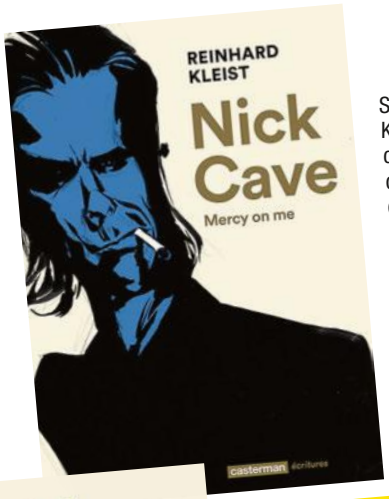
"Alan Vega. Martin Rev. Suicide"

La Huit

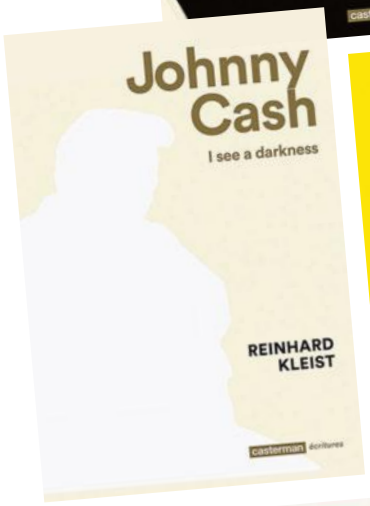
Belle initiative de la part de La Huit de réunir sur une même galette ces cinq films consacrés à Alan Vega et, par extension, à Suicide, le duo génial qu'il constituait avec son acolyte Martin Rev. Ils ont été réalisés par Marc Hurtado, musicien français qui, à la fin des années 70, a monté le groupe Etant Donnés (une référence à Marcel Duchamp) avec son frère Eric. Très amateurs de Suicide, ils ont rencontré Vega au début des années 90 et leur amitié les a finalement amenés à travailler ensemble. Paru en 1999, "Rev-Up" est le premier fruit de leur collaboration. Sur cet album, on trouvait également Lydia Lunch et Genesis P-Orridge de Throbbing Gristle. Dix ans plus tard, Marc Hurtado a réalisé un premier (très) court métrage, "The Infinite Mercy Film" dans lequel il brossait un portrait de l'autre Alan Vega : le peintre, dessinateur et sculpteur de lumière. L'année suivante, Hurtado et son ami américain ont publié l'album "Sniper" dont le morceau "Saturn Drive Duplex" a fait l'objet de deux clips différents réalisés en 2011 et 2014. Ils sont également au menu de ce DVD. Mais en vérité, son plat de résistance est "Infinite Dreamers", un reportage sur lequel Marc Hurtado a passé une dizaine d'années et qui permet de mieux cerner les personnalités d'Alan Vega et de Martin Rev, ainsi que leur fonctionnement particulier et, surtout, la nature de leur démarche artistique (et pas seulement sur le plan musical). Le cinquième et dernier court métrage, "Saturn Drive", a été tourné à l'hôpital à New York en 2016, quelques semaines avant le décès de Vega à l'âge de 78 ans. Le boîtier renferme les versions française et anglaise du DVD et un livret, également dans les deux langues. ❐

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

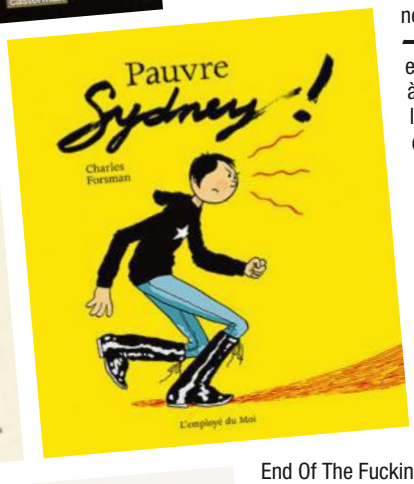
Ses Peanuts à lui



Si l'Allemagne est un véritable vivier pour les dessinateurs et dessinatrices de talent, Reinhard Kleist, 47 ans, en est une des figures de proue. Berlinois depuis plus de vingt ans, il écume les concerts et finit par y croiser un certain Nick Cave. A partir de là, la musique de l'Australien ne le quittera plus, au point de consacrer au chanteur des Bad Seeds un album, aussi fort que celui qu'il avait précédemment dédié à Johnny Cash. L'engin s'appelle **"Nick Cave — Mercy On Me"** (Casterman) et raconte de manière chronologique, et en cinq parties très étoffées, les moments forts de la vie du rocker. Entièrement réalisé au pinceau et à la brosse nerveusement trempés dans l'encre de chine, Kleist s'est inspiré avec bonheur du style du peintre américain Kent Williams pour retranscrire l'univers de Nick Cave. Le résultat est touffu sans être étouffant, car Kleist aère les différentes parties en faisant intervenir plusieurs personnages tirés des chansons de Nick Cave. En plus de 300 pages assorties d'un cahier de dessins, le lecteur ne pourra qu'être étonné par le parcours et l'influence de l'homme sur son époque.



Alors que le quinzième anniversaire de la disparition de Johnny Cash se profile à la rentrée prochaine, Casterman profite de la sortie du nouveau Reinhard Kleist pour rééditer son **"Johnny Cash — I See A Darkness"**, qui était difficilement trouvable en français depuis sa précédente édition de 2008. Récompensée à de nombreuses reprises, cette BD est un magnifique hommage à l'homme en noir. Le lecteur retrouvera la manière très particulière de l'auteur d'aérer la chronologie en insérant des scènes de dialogues entre Cash et Rick Rubin pendant les séances d'enregistrement de la série "American Recordings" ou de la monumentale journée passée dans la prison de Folsom le 13 janvier 1968. Ce qui émerveille le plus, c'est l'émotion qui se dégage des pages. Jamais un simple dessin en deux dimensions n'a autant ressemblé à de la musique vivante.



Charles Forsman est un dessinateur qui ne donne pas vraiment dans la féérie avec ses histoires qui tournent essentiellement autour d'adolescents mal dans leur peau. Son graphisme est inspiré par Charles Schulz, mais ses Peanuts à lui sont des psychopathes. Heureusement, depuis l'adaptation télé de "The End Of The Fucking World", l'audience de l'artiste s'est élargie à un point tel que le dessinateur a décidé de faire encore plus barré avec sa nouvelle BD, **"Pauvre Sydney !"** (L'Employé Du Moi). Sydney est une jeune fille de 15 ans pas vraiment comme les autres. Elle écoute Bloodwitch, ne sait pas encore si elle est gay ou non et possède un pouvoir de télékinésie qui lui permet de coller des maux de tête aux gens qui l'importunent. En cours de lecture, on apprend que son père, ancien militaire, est revenu d'Irak avec un trouble de stress post-traumatique. Le suicide chez les ados est un sujet grave. La manière dont Forsman le traite ici le fera passer, chez certains, pour un génie. Et un salaud pour les autres.

Grâce à la série "Riverdale" diffusée sur Netflix, le monde de l'édition s'est rappelé qu'Archie, le héros roux interprété par KJ Apa, avait vu le jour pour la première fois en décembre 1941 dans un comic book américain. Populaire jusqu'aux années 80, les aventures du jeune étudiant Archibald Andrews tombent dans l'oubli avec le retour en force de la mode super-héros. C'était sans compter sur les éditions Glénat pour remettre au goût du jour les tribulations d'un adolescent qui passe plus de temps à jouer dans un groupe de rock qu'à réviser ses examens. Ce **"Riverdale Présente Archie — 1"**, a été réalisé par la crème du comics moderne (scénarios de Mark Waid et dessins par Fiona Staples, Annie Wu et Veronica Fish). Le résultat respecte autant l'original qu'il le dépoussière. ❑

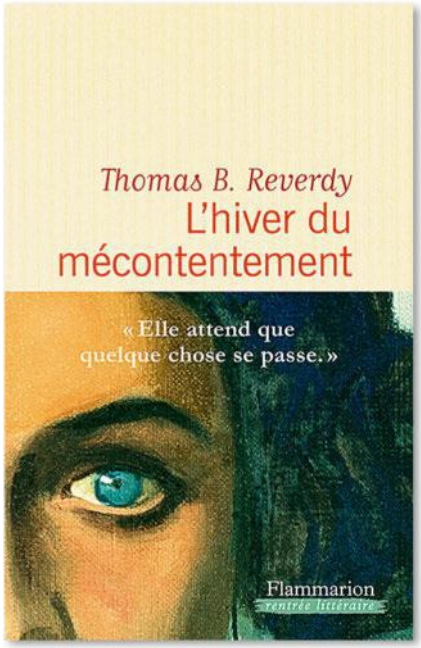
Le gros plan du Géant

Pour résumer la vie résolument hors norme de l'auteur, il faudrait quatre pages ou, alors, se contenter de l'explication suivante : suite à une piqûre de moustique qui la plongea dans un coma profond dont elle sortit à moitié paralysée, Emil Ferris décida de dessiner des monstres au stylo bille sur un carnet à spirale, seize heures par jour, durant cinq ans.

800 pages plus tard, Emil Ferris boucle une histoire aussi marquante que l'apparition du rock'n'roll, et, dès les premières pages de "Moi, Ce Que J'Aime, C'est Les Monstres — Livre Premier " (éditions Monsieur Toussaint Louverture), **c'est "Wild Thing" des Troggs qui est joué sur l'électrophone de Karen Reyes, dix ans, une gamine qui aime tout ce que la norme déteste. Depuis l'apparition de Robert Crumb et celle de Vuillemin, la planète BD n'avait pas connu un tel tremblement de terre.**

PAR AGNES LEGLISE

Freddie Mercury est un ripou et Johnny Cash un banquier véreux



L'Hiver Du Mécontentement

THOMAS B REVERDY

Flammarion

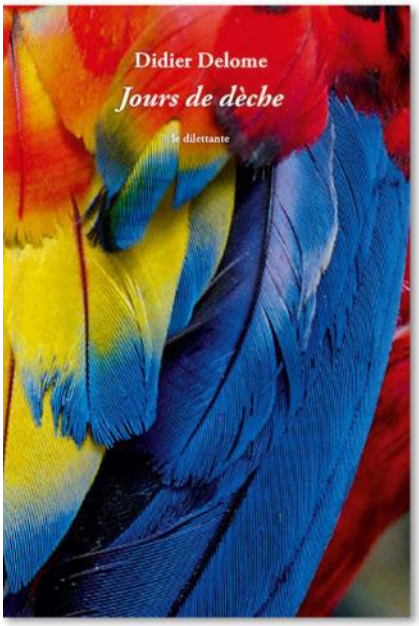
L'hiver du mécontentement a commencé tôt cette année. En août pour être précis, à l'heure exacte où l'on a imprudemment choisi de lire le roman de rentrée de Thomas B Reverdy, "L'hiver Du Mécontentement". Beau titre, non ? Forcément, c'est de Shakespeare, premier vers de la célébrissime pièce "Richard III" et citation si célèbre et formule si belle que, bien avant Reverdy, un certain Steinbeck, John de son petit nom, l'avait déjà choisie comme titre d'un court roman. On aurait pu croire que certains hésiteraient à se positionner délibérément ainsi dans les pas d'un prix Nobel, mais pas Reverdy, tranquillou. Certes, cette citation est si connue que même un journal ultra populaire comme le Sun l'avait choisie pour qualifier le sale hiver 1978/ 1979 où des grèves géantes avaient paralysé la Grande-Bretagne et, finalement, amené dans leur sillage l'implacable Margaret Thatcher. C'est littéralement, ô surprise, cette période que Reverdy a choisi de dépeindre dans ce roman. C'est dans la roue d'une jeune Londonienne, comédienne/ coursière/ gauchiste/ féministe, remarquablement en avance sur son temps donc, que Reverdy nous entraîne pour tenter de raconter ces mois sombres dans un Londres peu convaincant. Mais attention, c'est sous l'égide des groupes rock de l'époque que le décidément imaginatif Reverdy place ses chapitres et il espère ainsi sans doute leur donner une profondeur plus authentique à coup de petites citations — toujours soigneusement descriptives du chapitre à venir — de groupes ultra connus, pour ne pas dire attendus. Mais Reverdy ne se contente pas d'écumer la crème du rock pour épaissir son intrigue, il nous sert carrément Margaret Thatcher sur un plateau. De théâtre en l'occurrence, où elle vient prendre des cours de diction, croisant ainsi la jeune héroïne qui, elle, participe justement à une production théâtrale entièrement féminine — en avance, on vous dit — de, bien sûr, "Richard III" de Shakespeare, le monde de Reverdy est vraiment bien fait ! Ce qui lui permet au passage de nous faire part de ses découvertes sur l'humanité, les acteurs jouent pour être aimés, trinquer tout seul c'est triste et, parfois, le coup de foudre vous frappe comme un accident de vélo. Mais pardon, faut qu'on vous laisse, on pense à écrire un petit roman cet été, on a déjà le titre parfait, "Bouvard Et Pécuchet"...

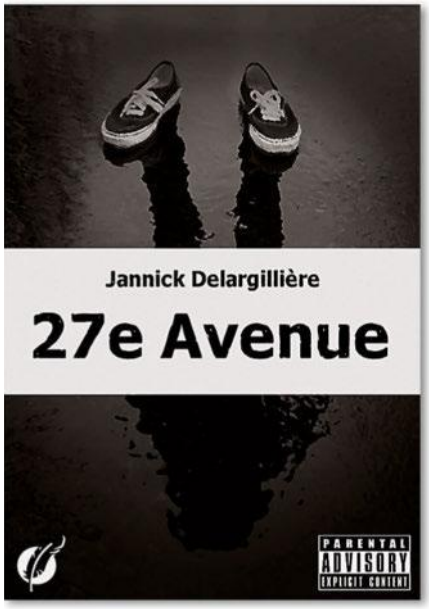
Jours De Dèche

DIDIER DELOME

Le Dilettante

Si il y a beaucoup de façons de mourir, il n'y en a que très peu de renaître. Didier Delome, ancien artiste et galeriste, cherche justement au début de cet autobiographique — semble-t-il — "Jours De Dèche", comment se suicider pour échapper au flamboyant désastre de sa vie ruinée, caché dans les ordures qui





encombrent sa galerie à l'abandon et cloué dans ses errements par une dépression paralysante. Ce qu'il redoutait arrive et il se retrouve à la rue, sans domicile et sans espoir. Seule une certaine *Mme M*, bonne fée du héros et, surtout, travailleuse sociale acharnée, va lui permettre de trouver refuge et rassurante routine dans une vie modeste voire misérable, à l'opposé de ses jours fastes passés, mais qui va littéralement le sauver par sa simplicité et l'abri qu'elle lui offre pour écrire. La petite prouesse du roman est de garder le texte loin de tout misérabilisme et la personnalité sympathique du modeste héros, discrètement digne, est pour beaucoup dans cette paradoxale fraîcheur. Véritable ode, en creux, aux services sociaux de notre beau pays, ce récit est voué à devenir, hélas, chaque jour de plus en plus invraisemblable, les multiples coupes budgétaires dans tous les services sociaux rendent de tels sauvetages de moins en moins probables et les chances de trouver des alliés efficaces comme Mme M réduites d'autant. Salutaire rappel, donc, d'une indispensable solidarité et une belle lecture.

27e Avenue

JANNICK DELARGILLIERE

www.thebookedition.com

Qui n'a pas rêvé de passer du temps avec les musiciens qu'il admire, de les approcher, de les connaître ? Jannick Delargillière, professeur de cajón, auteur de ce "27e Avenue", en a apparemment rêvé si fort que ses pages s'en souviennent. Mais pas lui, en l'occurrence, qui se retrouve du jour au lendemain dans un univers ubuesque où les seconds rôles sont tenus par les plus grandes stars de la musique, mais les décédées. Le héros lui-même n'y pige donc rien et on le comprend. Dans ce nouveau monde, Freddie Mercury est un ripou, Elvis Presley tient un fast-food et Johnny Cash, enfin fidèle à son nom, est un banquier véreux. Impossible de révéler quoi que ce soit des rocambolesques tribulations qu'ils vont faire traverser au héros paumé, mais la balade est plaisante et l'inspiration joliment originale. ❑

TOP 5 LIVRES MUSIQUE

(source Gibert Joseph)

01 "La Vie De Leonard Cohen" LEONARD COHEN (L'Echappée)

02 "L'Autobiographie" BRUCE DICKINSON (Broché)

03 "M Train" PATTI SMITH (Gallimard)

04 "Smile, La Symphonie Inachevée Des Beach Boys" JEAN-MARIE POTTIER (Le Mot Et Le Reste)

05 "Shoegaze" VICTOR PROVIS (Le Mot Et Le Reste)

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

fnac

TOP 15 VINYLES

JUILLET 2018

01 GORILLAZ
"Now Now" *Warner*

02 GUNS N' ROSES
"Appetite For Destruction" *Universal*

03 LOMEPAL
"Flip" *Pias*

04 JOHN COLTRANE
"Both Directions At Once" *Universal*

05 BOB MARLEY
"Legend" *Universal*

06 DR DRE
"2001" *Universal*

07 THE ROLLING STONES
"From The Vault/ No Security" *Universal*

08 ORELSAN
"La Fête Est Finie" *Wagram*

09 EDDY DE PRETTO
"Cure" *Universal*

10 FLORENCE AND THE MACHINE
"High As Hope" *Universal*

11 NWA
"Sraight Outta Compton" *Universal*

12 GORILLAZ
"Demon Days" *Warner*

13 NIRVANA
"MTV Unplugged In New York" *Universal*

14 BEASTIE BOYS
"Licensed To Ill" *Universal*

15 ALAN VEGA
"Deuce Avenue" *GM Editions*

Paris

AOUT

17 AOÛT
Malevolence (Gibus)

18 AOÛT
Dying Fetus, Goatwhore et Venom Prison (Petit Bain) ● **Municipal Waste, Monster Squad et Demerit** (Gibus)

19 AOÛT
Lagwagon, Spoilers et Joe McMahon & The Dockineers (Petit Bain)

20 AOÛT
Die Krups et Front Line Assembly (La Machine du Moulin Rouge) ● **DZ Deathrays** (Espace B)

21 AOÛT
Beartooth (Patit Bain) ● **King Tuff** (Point Ephémère) ● **The Living End** (Backstage)

22 AOÛT
Jonathan Bree (Point Ephémère) ● **Dead Vibrations et The Ape Shuffles** (Supersonic) ● **Demob Happy** (Glazart)

24 AOÛT
Japanese Breakfast (Point Ephémère) ● **The Limiñanas, PNL, Carpendter Brut, Die Antwoord, Parcels, First Aid Kit, Mnnqns, Terrenoire, Nick Murphy (Chet Faker), Yellow Days, Yelle, Mike Shinoda, Attaque 77, Stefflon Don, Nogame, The Orielles, George Fitzgerald, SJ Sophie, Collectif Gothking, Dirty Projectors, Deaf Havana et Fang The Great** (domaine national de Saint-Cloud)

25 AOÛT
Charlotte Gainsbourg, Thirty Seconds To Mars, Theo Lawrence and the Hearts, Cigarettes After Sex, Liam Gallagher, Tamino, Malik Djoudi, King Gizzard And The Lizard Wizard, PLK, Anna Calvi, Psychotic Monks, Blackstar, SG Lewis, Ouai Stéphane, Octavian, Welshy Arms, Insecure Men, Fat White Family, Moussa, Royaume et Yota Youth Of The Apocalypse (domaine national de Saint-Cloud)

26 AOÛT
● **Macklemore, Justice, Post Malone, The Idles, Lord Esperanza, Bonobo, Wolf Alice, The Black Angels, Otzeki, Jessica93, Mashrou' Leila, Glass Animals, Bicep, Sein, Ezra Furman, Halo Maud, Belako, Form, Ady Suleiman, Mourn et The Regrettes** (domaine national de Saint-Cloud)

27 AOÛT
DZ Deathrays (Espace B)

28 AOÛT
A Place To Bury Strangers et Entracte Twist (Petit Bain) ● **Harm's Way et Renounced Sanstion** (Gibus) ● **Sons Of The East, Telegraph, Breaky Boxes et Ocie Elliot** (Supersonic) ● **Britney Spears et Pitbull** (Bercy, *complet*)

29 AOÛT
Chinese Man et MC Youthstar (square Tino-Rossi) ● **Moaning et Soror** (Supersonic) ● **Britney Spears et Pitbull** (Bercy, *complet*)

30 AOÛT
Frankie Goes To Pointe A Pitre et Tonnerre (Supersonic) ● **Salif Keita et BCUC** feat. **Fémi Kuti** (Grande Halle de La Villette) ● **Los Scallywaggs** (Espace B)

31 AOÛT
Alfa Mist et Jordan Rakei (Cabaret Sauvage)

SEPTEMBRE

1er SEPTEMBRE
Ariel Pink, Vox Low, Th Da Freak et Volage (La Machine du Moulin Rouge) ● **Chief Keef** (La Bellevilloise) ● **Dragathon XXL** (Point Ephémère) ● **Lithics, Mamiedragon et Fiasco** (Espace B) ● **Selah Sue, Robin McKelle et Son Little** (Grande Halle de La Villette) ● **Thunderpussy et Thousand Watt Bum** (Supersonic)

2 SEPTEMBRE
Incubus (Olympia) ● **Petit Fantôme** (La Station, Gare des Mines)

3 SEPTEMBRE
Bob Log III et Porn On The Bayou (Supersonic) ● **Tami Nielsson** (Boule Noire) ● **Saint DX, Molly Nilsson et Dead Sea** (La Machine du Moulin Rouge)

4 SEPTEMBRE
Lucius (Les Etoiles) ● **Thee Oh Sees, Prettiest Eyes et Male Gaze** (Cigale)

5 SEPTEMBRE
The Asteroid#4, Sarajevo et Levitation Free (Supersonic) ● **Feist** (Olympia) ● **Luna+** (Petit Bain) ● **Janelle Monáe** (Grande Halle de La Villette)

6 SEPTEMBRE
Azimuth et Marcos Valle (New Morning) ● **The Fresh And Onlys** (Olympic Café) ● **Pete Rock et Kenny Garrett** (Cité de la Musique)

7 SEPTEMBRE
Vera Blue (Pop Up du Label) ● **The Disruptives** (Café de la Danse) ● **August Greene** (Trianon) ● **Dan Owen** (1999 ou Candy Shop)

8 SEPTEMBRE
Anna Burch (Supersonic) ● **Daddy G** (Wanderlust) ● **Death Grips** (Elysée Montmartre) ● **The Disruptives** (Café de la Danse) ● **Gogo Penguin et Portico Quartet** (Grande Halle de La Villette) ● **Tom Hingley & The Karpets (ex-Inspiral Carpets)** (Supersonic) ● **Fred Pallem & le Sacre du Tympan** (Cité de la Musique) ● **Shannon & The Clams** (Point Ephémère) ● **U2** (Bercy, *complet*) ● **Wooden Shjips et Black Market Karma** (Petit Bain)

9 SEPTEMBRE
Bokanté (Cabaret Sauvage) ● **David Crosby & Friends** (Olympia) ● **U2** (Bercy, *complet*)

10 SEPTEMBRE
Ewood (Réservoir) ● **Nick Mason's Saucerful Of Secrets** (Olympia)

11 SEPTEMBRE
Home Free (Les Etoiles) ● **Infinite Bisous** (Maroquinerie)

12 SEPTEMBRE
Jeanne Added (square Tino-Rossi) ● **Roni Alter** (Carmen Café) ● **Delgres et Poppy Ackroyd** (Maroquinerie) ● **Leela James, Ann Shirley et JF Mano** (Bizz'Art) ● **Kovacs** (Les Etoiles) ● **Mdou Moctar** (Petite Bian) ● **Princess Chelsea** (Point Ephémère) ● **Tiny Ruins** (Pop Up du Label) ● **U2** (Bercy, *complet*)

13 SEPTEMBRE
Féloche (Café de la Danse) ● **Adam Naas** (Maroquinerie) ● **The Oscillation et Lumerians** (Petit Bain) ● **U2** (Bercy, *complet*)

14 SEPTEMBRE
Captain (Bal de la Rue Blomet) ● **Jupiter & Okwess** (Maroquinerie) ● **Oddisee, Hi Levels et Sims** (New Morning) ● **Jonathan Wilson** (Cabaret Sauvage) ● **Y.O.U.N.G** (Les Etoiles)

15 SEPTEMBRE
Hilight Tribe (Glazart) ● **Hungry 5** (Olympia) ● **Kamelot** (Elysée Montmartre)

Prévisions Paris

Garbage : 20/9 (Bataclan), **La Luz :** 20/9 (Point Ephémère), **Holy Esque :** 24/9 (Supersonic), **Mercury Rev :** 25/9 (Alhambra), **The Sherlocks :** 27/9 (Olympic Café), **The Melvins :** 2/10 (Alhambra), **Toots And The Maytals :** 2/10 (Olympia), **Miles Kane :** 4/10 (Cigale), **Blossoms :** 6/10 (Maroquinerie), **The Posies :** 9/10 (Maroquinerie), **Low :** 13/10 (Gaîté Lyrique), **Saxon :** 15/10 (Bataclan), **The Vaccines :** 24/10 (Alhambra), **Cat Power :** 25/10 (Trianon), **Asaf Avidan :** 25 et 26/10 (Théâtre des Champs-Elysée), **Greta Van Fleet :** 26/10 (Elysée Montmartre, *complet*), **Raphael Saadiq :** 31/10 (Elysée Montmartre), **Echo And The Bunnymen :** 5/11 (Bataclan), **John Butler Trio :** 9 et 10/11 (Olympia), **Puts Marie :** 13/11 (Petit Bain), **Villagers :** 14/11 (Trabendo), **King Crimson :** 15 et 16/11 (Olympia), **Interpol :** 29/11 (salle Pleyel), **Lily Allen :** 8/12 (Trianon), **Christine And The Queens :** 18 et 19/12 (Bercy)

Photo Alysse Gafkjen-DR

Shannon And The Clams : le 8 septembre au Point Ephémère (Paris)

● **The PineappleThief** (Maroquinerie)
● **Hawksley Workman** (Les Eoiles)

16 SEPTEMBRE

Albin De La Simone (Cité de la Musique)
● **Peking Duk** (Les Etoiles)
● **Gryffin** (Maroquinerie)

17 SEPTEMBRE

Albin De La Simone (Cité de la Musique)
● **Demilich** (Backstage) ● **Youngblood Brass Band** (Trabendo)

18 SEPTEMBRE

Amyl & The Sniffers (Supersonic) ● **Clairo** (Maroquinerie) ● **Tom Grennan** (Café de la Danse) ● **Albert Hammond Jr** (Gaîté Lyrique) ● **Mildlife** (New Morning) ● **Calypso Rose** (Cigale) ● **Skating Polly et Doe** (Olympic Café)

19 SEPTEMBRE

The Aristocrats (Trabendo) ● **Estrons** (Olympic Café) ● **Halsey** (Olympia) ● **Hollydays** (Café de la Danse) ● **Lauv et Charlotte Lawrence** (Yoyo) ● **Jeff Mills & Tony Allen** (Grand Rex) ● **Xavier Rudd** (Elysée Montmartre) ● **Thee Hypnotics et Dirty Deep** (Petit Bain) ● **Sofi Tukker** (Cabaret Sauvage) ● **Erika Wennerstrom et Field Division** (Pop Up du Label)

Province

AOUT

Laura Cox, Tagada Jones, The Decline, Headcharger, Jimm et Bomber : 25, Cercoux (salle des fêtes) ● **Eddy De Pretto, Thérapie Taxi, Les Négresses Vertes, Selah Sue, Biffty, Corine, Vladimir Cauchemar, DJ Weedim, Kiddy Smile, Son Little et Blue Orchid :** 31, Dijon (place de la Libération) ● **Dying Fetus, Goatwhore, Venom Prison et Toxic Holcaust :** 20, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Faada Freddy :** 25, Frossay (Prairie du Migron) ● **Hirax et Morbic Scum :** 21, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Les Hurlements d'Léo, Les Négresses Vertes, Les Voizins Team, La Route Des Airs et Dirty Charly :** 18, Aigre (plein air) ● **Imagine Dragons :** 21, Nancy (Zénith) ● **Kid Creole & The Coconuts :** 17, Orange (théâtre antique) ● **Slim Jim Phantom :** 31, Tarbes (La Gespe) ● **Scorpions :** 1er, Colmar (Théâtre en Plein air, *complet*) ● **Sepultura :** 19, St-Nolff (site de Kerboulard) ● **Shaka Ponk :** 19, Landerneau (jardin de La Palud) ● 24, Penthalaz (CH, parking du FC Venoge) ● **Sum 41, Shaka Ponk, Worry Blast et Fensta :** 24, Penthalaz (CH, parking du FC Venoge)

SEPTEMBRE

Junior Marvel : 1er, Tarbes (La Gespe) **Kazy Lambist :** 1er, Anglet (Pop Terrasse) ● 22, Vannes (Echonova) ● 28, Besançon (Détonation) ● **Princess Chelsea :** 7, Bordeaux (l.Boat) ● **Shaka Ponk :** 1er, La Pommeraye (plein air) ● 7, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) ● 8, Le Noirmont (CH, plein air) ● **Thirty Seconds To Mars :** 6, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) ● **Yougblood Brass Band :** 18, Strasbourg (Laiterie) ● 21, Grenoble (Belle Electrique) ● 22, Marseille (Espace Julien) ● 23, Ramonville (Bikini)

Festivals

■ **Rock Oz Arènes :** 15 au 18/8, Avenches (CH, arènes romaines, avec – le **15** : Hoshi, James Blunt, Nicola Cavallaro, Long Tall Jefferson solo et Yellow Teeth – le **16** : Texas, Stereophonics, Calexico, Peter Kernel, Anach Cuan, Dirty Sound Magnet et Dead Brothers – le **17** : The Avener, Vini Vici, Dimitri Vegas & Like Mike, Timmy Trumpet, Lost Frequencies, Justin

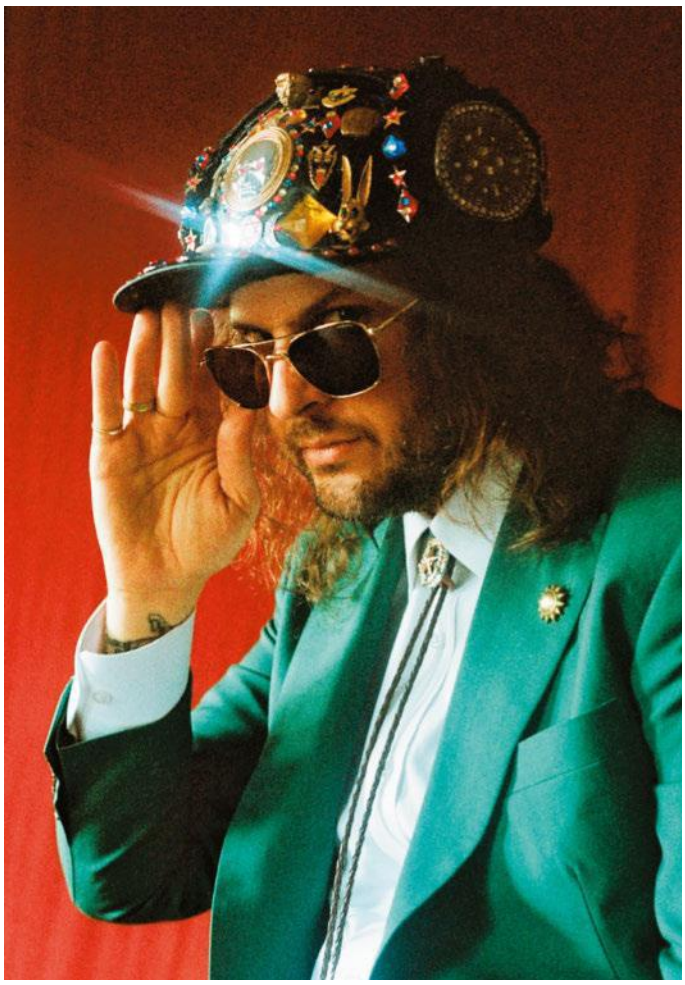


Photo Olivia Bee-DR

King Tuff : le 19 août à la Route Du Rock et le 21 au Point Ephémère (Paris)...

Mylo et Mattn – le **18** : Damso, Hollysie, MHD, KT Gorique, The Baseballs, Hot Dub Time Machine, Stress et Make Plain) www.rockozarenes.com

■ **Festival Summerlied :** 17 au 19/8, Ohlungen (divers lieux, avec – le **17** : Fatals Picards, Sanseverino, Thomas Schoeffler Jr, Matskat, les Assoiffés, Les Bredelers – le **18** : Grupo Compay Segundo, Angelo Debarre Gipsy Unity et Thomas Dutronc, Magalie Sarah Loeffler et Miguel Ruiz, Black Cat Crossing, Henner Chez les Yennisch, Lionel Grob, Gaël Faure, René Eglés – le **19** : Rhinwagges, Eléments 4 Symphonique, Eric Kaija Guerrier, Chico & The Gipsies, Roland Engel, Robert-Frank Jacobi, Isabelle Grussenmeyer, Nicolas Fischer) summerlied.org

■ **La Route du Rock – Collection été :** 17 au 19/8, St-Malo (divers lieux, avec – le **17** : Chevalrex, Etienne Daho, The Limiñanas, Shame, The Brian Jonestown Massacre, Le Villejuif Underground, The Black Angels, Grizzly Bear et Follakzoid – le **18** : Marc Melia, Patti Smith, Nils Frahm, John Maus, Ariel Pink, Ellen Allien, Josh T Pearson, et Veronica Vasicka – le **19** : Forever Pavot, Charlotte Gainsbourg, Phoenix, Jungle, The Black Madonna, Superorganism, The Lemon Twigs, King Tuff et Protomartyr) www.laroutedurock.com

■ **Fête du bruit dans Landerneau :** 17 au 19/8, Landerneau (Jardin de la Palud, avec – le **17** : Tiken Jah Fakoly, Alt-J, Martin Solveig, Patti Smith, Sum41, Gentleman's Dub Club et Dead! – le **18** : Feu! Chatterton, Vald, Suprême NTM, Danakil, Two Door Cinema Club, Little Big et Le Mamooth – le **19** : Shaka Ponk, Vitalic, Franz Ferdinand, Paul Kalkbrenner, Seasick Steve, La Phaze et The Decline) www.festival-fetedubruit.com

■ **Motocultor Festival :** 17 au 19/8, St-Nolff (site de Kerboulard, avec – le **17** : Alestorm, Ministry, Trisomie 21, Angelus Apatrida, Devildriver, Rendez-Vous, Maid Of Ace, Audn, Lumberjack et Nesseria – le **18** : Ultra Vomit, Tagada Jones, Punish Yourself, Canibal Corpse, Nostromo, Celeste, The Black Dahlia Murder, Les Discrets, Heart Attack, Monolithe, Blockheads et Necrowretch – le **19** : Popa Chubby, Nashville Pussy, Perturbator, Junjer, Sepultura, Municipal Waste, Stoned Jesus, Dying Fetus, Comeback Kid, Misery Index, Origin, Dehuman, Sadistic Intent et Toxic Holocaust) www.motocultor-festival.com

■ **Cheminées du Rock :** 17 et 18/8, Saillat-sur-Vienne (salle des fêtes, avec – le **17** : Rise Of The Northstar, Nostromo, Celeste, Fuzzy Vox et Promethée – le **18** : Les Tambours du Bronx, Lysistrata, Equipe de Foot et Rendez-Vous) www.leschemineesdurock.wixsite.com

■ **Zürich Open Air :** 22 au 25/8, Zürich (CH, plein air, avec – le **22** : Imagine Dragons, The Vaccines, The War On Drugs, Tom Grennan, Borns, King Tuff et Jack Jones – le **23** : Kendrick Lamar, King Gizzard and the Lizard Wizard, Incubus, Nick Murphy, George Fitzgerald, Goat Girl et Erol Alkan – le **24** : Charlotte Gainsbourg, Justice, Liam Gallagher, Richie Hawtin, Denis Lloyd, Damian Lazarus, SG Lewis, Adam Beyer, Len Sander et Lo&leduc – le **25** : Alt-J, Die Antwoord, Agar Agar, Bonobo, Kevin Morby, Superorganism, Claptone, Glass Animals, Giorgia Angiuli, Format B, Bonaparte, Evelinn Trouble et Leoniden) www.zurichopenair.ch

■ **Le Cabaret Vert :** 23 au 26/8, Charleville Mézières (square Bayard, avec – le **23** : Parcels, Travis Scott, Protoje & the Indiggnation, Nothing But Thieves, Darius, Metz, Raspect Crew, Joh Erba, Popcorn Party, Touts, SWMRS, No Brain et Demob Happy – le **24** : Damso,

Suprême NTM, Seasick Steve, The Black Angels, Kevin Morby, Contrefaçon, Cabbage, Dragonforce et Dirty Wolfgang – le **25** : Phoenix, Jahneration, Arnaud Rebotini, Idles, Pogo Car Crash Control, Moaning, Protomartyr, Archie & The Bunkers et Josh Wink – le **26** : Les Négresses Vertes, Stephan Eicher, Groundation, Curtis Harding, Freez, The Fat Badgers, Trojan Sound System et Back In Time) www.cabaretvert.com

■ **Couvre-Feu :** 23 au 26/8, Frossay (prairie du Migron, avec – le **23** : La P'tite Fumée, Marcus Gad, Nattalo Rize, Ezpz et Foutrack – le **24** : Lorenzo, Panda Dub, Matmatah, Cut Killer, Dentleman's Dub Club, DJ Tagada, Rona Hartner, El Maout, Toxxic TV, Couac, Dustycloud et Muchas Matthias – le **25** : Faada Freddy, Thomas Fersen, Daara J Family, La Phaze, Airnadette, Doolin', Coauc, Dudy, Andy C, The Offenders, Die Morg et Hen – le **26** : Ultra Vomit, Suprême NTM, Zenzile, Shantel & Bucovina Club Orkestar, Govrache, Baja Frequencia, The Trouble Notes, Couac, les Fantastiks et DJ CLB) www.couvrefeu.com

■ **Rock Celtique :** 24 et 25/8, Plancy-l'Abbaye (salle des fêtes, avec – le **24** : Les Humeurs Cérébrales et The Green Duck – le **25** : The Moorings, La Cage au Folk et Restless Feet) www.festivalrockceltique.fr

■ **Touquet Music Beach Festival :** 24 et 25/8, Le Touquet Paris Plage (plage, avec – le **24** : Lomepal, Juliette Armanet, Phoenix, Breakbot, Haute et Cassius – le **25** : Polo & Pan, Caballero, Parcels, Vendredi-Sur-Mer, Jeanjass, Boys Noize, Malaa et 2 Many DJ's) www.touquetmusicbeach.fr

■ **Festival du Roi Arthur :** 24 au 26/8, Bréal-sous-Montfort (Le Mafeu, avec – le **24** : Les Négresses Vertes, Fatoumata Diawara, Parov Stelar, Meute, Theo Lawrence And The Hearts, Marcel Et Son Orchestre et Albatross – le **25** : Iam, Groundation, Agoria, The Inspector Cluzo, Hippocampe Fou, Barcella, Alltta, Les Ukulelebobo, Kiltaclou et Balbazar – le **26** : Hoshi, Martin Solveig, Parcels, Gunwood, Noel Gallagher's High Flying Birds, J.Bernardt, La Chiva Gantiva, The Blue Butter Pot, The Yellbows et La Bavarde) www.festivalduroiarthur.fr

■ **Woodstower :** 30/8 au 2/9, Lyon (Parc Naturel de Miribel Jonage, avec – le **30** : Suprême NTM, Disiz La Peste, Kikesa et Cut Killer – le **31** : Petit Biscuit, Boris Brejcha, Bagarre, Vendredi-Sur-Mer, Chaton, Popof, Lefa, Mnnqns, Haute, Da Break ; La Fine Equipe, Nemir, Porno Disco, Elisa Elisa, Denis Sulta, DJ P, Cleim Haring, Miley Serious et Lake Folks – le **1er** : Mélissa Laveaux, Biffty, Vladimir Cauchemar, 47 Ter, Boys Noize, Sopico, Davodka, Sons Of Kemet, DJ Weedim, Kiddy Smile, Azur, Madben, Crayon, Texas Menthol, Casual Gabberz, Wiggas et White Jack – le **2** : Bantu Continua Uhuru Consciousness, Sporaddict, Supa Dupa, Les Demi-Frères Grumeaux, Landscape(s), Perrine, DJ Harry Cover et Raistlin) www.woodstower.com

■ **Black Bass Festival :** 31/8 et 1er/9, Braud et Saint-Louis (domaine de la Paillerie, avec – le **31** : Psychotic Monks, Birth Of Joy, Cannibale, Ii It Anita, Slift et Swedish Death Candy – le **1er** : I Am Stramgram, Hangman's Chair, Toybloid, Lane, 1000 Mods et Pamplemousse) www.blackbassfestival.com

■ **Watts A Bar :** 31/8 et 1er/9, Bar-le-Duc (parc du château de Marbeaumont, avec – le **31** : Ultra Vomit, Tagada Jones, No One Is Innocent, High Tone, La Phaze, Monty Picon, Tonton Suzanne et Adam – le **1er** : Les Négresses Vertes, Danakil, Hilight Tribe, Stand High Patrol, Ensemble National de reggae, Wilko & Ndy et Skyzophonik) www.wattsabar.fr

■ **The City Trucks Festival :** 31/8 au 2/9, La Pommeraye (plein air, avec – le **31** : Rag'N'Bone Man, Bigflo et Oli, Arcadian, The Inspector Cluzo, Feder, The Celtic Social Cub et Sangria Gratuite – le **1er** : Shaka Ponk, L'Impératrice, BB Brunes, Offenbach, Hoshi, Men In Blench, Mat Bastard, Tibz et Dubioza Kolektiv – le **2** : Trust, Naâman, Danakil, Les Négresses Vertes, Kyo, Hollysiz, Le Trottoir D'En Face et Batala Nantes) www.thecitytrucksfestival.com

■ **Jour & Nuit :** 7 au 9/9, Grenoble (Belle Electrique, avec – le **7** : Call Super, Midland, Octave One, Tshegue, Dengue Dengue Dengue, Cheercake, Nikitch, Vox Low, JC Satàn, C.A.R aka Chloé Raunet, Sugar Kids, Konstantin Sibold, Octo Octa, Perel et Bernadette – le **8** : Chloé, Ben Ufo, Kim Ann Foxman, Courtesy, Inüit, Warhaus, Tample, Quai d'Orsay, La Marine, Delgres, Datcha Mandala, King Automatic, Moms I'd like to Surf, Orpheu The Wizard, DJ Moolinex, Monsieur Dino, Donna Leake et San Proper – le **9** : The Hacker, Bateau Ivre, Franck Descollonges, DJ Goodka et DJ Moar) www.la-belle-electrique.com

■ **Zik à Tesseau :** 7 et 8/9, St-Lactencin (chapiteau les Terres Rouges, avec – le **7** : Pigalle, La Jarry et Wilson 5 – le **8** : Les Négresses Vertes, Les Yeux d'la Tête et Jumbo System)

■ **Traditionnel Punk & Skins Festival :** 7 et 8/9, Seneffe (B, chapiteau à Feluy, avec – le **7** : Hard Skin et The Rijsel Irish Boy'z – le **8** : 1984, The Offenders, The Varukers, Distrurbance, Lucky Devils et Human Dog Food)

■ **Hop Pop Hop :** 14 et 15/9, Orléans (jardins de l'Evéché, avec – le **14** : Malik Djoudi, Baloji, Kiddy Smile, Rendez-Vous, Aaron Cohen, Mister Milano, One Sentence Supervisor, Ctrl-Z, Sonny and The Sunsets et Phoenician Drive – le **15** : The Limiñanas, Tamino, Jupiter & Okwess, Juicy, Pale Grey, Bobun Fever, La Jungle, Not Waving, Youth Avoiders, Mdou Moctar, The Patient, Marc Melia et Le Comte) www.hoppophop.fr

■ **Jours de Fête à St-Herblain :** 14 au 16/9, St-Herblain (parc de la Begraisière, avec – le **14** : Les Négresses Vertes, Corine, Inüit, Part Time Friends et Michel de Trentemoult – le **15** : Tony Clifton Circus, Fred Toush, Cirque Galapiat, Marcel et ses Drôles de Femmes, Voyou, Cabadzi X Blier, Afrodite, Mister Milano, La Poison et Raoul Lambert – le **16** : Tony Clgton Circus, cirque Galapiat, Fred Toush, Raoul Lambert, Marcel et ses Drôles de Femmes, Grise Cornac, Corbo et Des Lions Pour Des Lions) www.st-herblain.fr

■ **Raismes Fest :** 15 et 16/9, Raismes (plein air, avec – le **15** : Sons Of Apollo, Eclipse, L A Guns, Stocks, Jared James Nichols, Bad Touch, Max Pie, Oblivion et Kinderfield – le **16** : Rose Tattoo, Time Line, Praying Mantis, The Sticky Boys, Chris Slade, Miss America Band, Rich Robin, Raspy Junker et The Strikes) www.raismesfest.fr

■ **Fête de l'Humanité :** 14 au 16/9, La Courneuve (parc départemental Georges-Valbon, avec – le **14** : Suprême NTM, Naâman, Catherine Ringer et Fémi Kuti – le **15** : Bigflo et Oli, Romeo Elvis, Bernard Lavilliers, Jeanne Added, Franz Ferdinand et The Inspector Cluzo – le **16** : Julien Clerc, Grand Corps Malade et Orchestre Divertimento) www.fete.humanite.fr

*Les dates de concerts pour la période du **20/9 au 31/10** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/8 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'envelope de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation*

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

Aussi profond qu'un pédiluve

John Hiatt & The Goners

4 JUILLET, ALHAMBRA (PARIS)

"Slow Turning" n'est certes pas le tout meilleur disque de John Hiatt — ce titre revient à "Bring The Family" — mais il doit être plus simple en 2018 d'inviter Sonny Landreth et les autres Goners pour une tournée des 30 ans de cet album que de convoquer Ry Cooder ou Nick Lowe. Hiatt attaque "Drive South" d'une voix un peu éraillée et, au bout de deux titres, le temps s'efface et le charme opère, grâce au charisme jovial d'Hiatt et au jeu irréprochable des Goners sur l'album, prolongé par des classiques du maître. Seul regret : la sono lourdaude, qui gomme les nuances du jeu de Landreth.

FRANCOIS KAHN

Nile Rodgers & Chic

4 JUILLET, SALLE PLEYEL (PARIS)

Dès que Nile Rodgers ouvre les hostilités avec "Dance, Dance, Dance", on sait que Chic n'a rien perdu de sa mystique. Les fameux riffs du guitariste le plus funky de la planète sont le point fort d'un show dont l'invitée surprise fut celle qui se fit connaître avec "L'Ecole Est Finie" en 1963. Oui, Sheila, venue reprendre "Spacer" avec son producteur. Un beau moment, surtout quand on sait qu'il y a dix ans, Sheila était dans la salle tandis que Nile chantait son titre sur scène. Tous les hits étaient au rendez-vous, ceux de Chic et ceux que produisit Nile, de "We Are Family" à "Upside Down" en passant par "Get Lucky" pour conclure avec "Good Times", immarcescible classique disco à l'indicible nostalgie.

OLIVIER CACHIN

Iron Maiden

5 JUILLET, ACCORHOTELS ARENA (PARIS)

Un concert d'Iron Maiden est certainement le seul où l'on peut entendre le public acclamer bruyamment un simple morceau craché par la sono ("Doctor Doctor" d'UFO). Peut-être parce qu'il annonce de façon rituelle une entrée en scène imminente ? En cette moite soirée de juillet, les fans sont venus en masse pour supporter leurs héros, qui affichent une belle forme malgré le poids des années. Bruce Dickinson, svelte et bondissant, assure le spectacle quasiment à lui seul, se permettant même quelques joutes à l'épée avec un avatar d'Eddie monté sur échasses (pendant "The Trooper"). Pour le reste, les effets visuels sont réussis, le trio Adrian Smith/ Dave Murray/ Janick Gers est toujours aussi prolixe et la setlist couvre toute la carrière de la légende britannique, avec, notamment, de superbes versions des épiques "Revelations", "The Wicker Man" ou "The Clansman", sans oublier "Run To The Hills" en rappel.

JONATHAN WITT

Santana

7 JUILLET, ACCORHOTELS ARENA (PARIS)

Impression mitigée au sortir de ce concert. Si le guitar hero n'a rien perdu de son toucher magique, il en fait un usage un peu trop parcimonieux, laissant la part belle à son groupe, par ailleurs excellent. Mais reconnaissons que l'orientation pop latino du show fonctionne bien auprès de son nouveau public qui transforme plusieurs fois l'AccorHotels Arena en dancefloor géant. La demi-douzaine de classiques tirés des premiers albums et la reprise inspirée du "Love Supreme" de Coltrane sont là pour rappeler le Carlos Santana qui enflamma une piste de danse d'un autre genre en août 1969.

PIERRE MIKAILOFF

Eels

9 JUILLET, OLYMPIA (PARIS)

Mark Oliver Everett aime surprendre. Entré en scène au son du thème de "Rocky", le barbu à la voix d'asthmatique est tout de jean vêtu, portant chapeau et lunettes noires. Formation minimaliste, guitare-basse-batterie. Deux reprises ("Out In The Street" des Who et "Raspberry Beret" de Prince) amorcent un set efficace et rock. E n'a pas perdu son humour teinté d'autodérision, plaisantant entre deux versions revisitées de ses tubes ("Novocaine For The Soul", "I Like Birds" pied au plancher), mais calme le jeu avec quelques ballades, dont "Climbing To The Moon" et le final "PS You Rock My World", sublime.

SYLVIA HANSEL

Ministry

13 JUILLET, ELYSEE MONTMARTRE (PARIS)

Après son lamentable concert de 2012 qui avait vu Al Jourgensen trop saoul s'effondrer au bout de vingt minutes de set pour ne jamais se relever, Ministry était attendu de pied ferme, six ans plus tard, à l'Elysée Montmartre.

Eels

Photo Titouan Massé

Ministry

Les français de Shaârghot avaient la lourde tâche d'ouvrir dans une salle assez peu remplie et s'en sont tirés avec les honneurs. Quant à Ministry, si l'on arrive à passer outre le propos politique omniprésent et aussi profond qu'un pédiluve (comprendre : Donald Trump est un nazi), la prestation du groupe était exemplaire. Puissante, violente et enragée, et Al Jourgensen était en grande forme. On regrettera toutefois l'absence de certains titres phares et une setlist un peu courte.

JOSEPH ACHOURY KLEJMAN

Festival de Carcassonne Robert Plant & The Sensationnal Space Shifters

25 JUILLET, THEATRE JEAN-DESCHAMPS (CARCASSONNE)

Le ciel commence à s'assombrir au-dessus des murailles de la plus vaste cité médiévale d'Europe, lorsque cinq ombres glissent sur scène au son de percussions tribales, suivies d'une sixième, tignasse bouclée, carrure de viking. "When The Levee Breaks", direct. La voix est puissante, claire. Sidérant de constater à quel point Robert Plant a fait fructifier le legs zeppelinien : ses titres en constituent la moitié du set, mais sont constamment réinventés. Tel ce "Black Dog" dont le riff disparaît, revient modulé, puis explose (mention spéciale au guitariste Justin Adams). Les nouveaux morceaux ne sont pas moins bons : "Carry Fire" et sa sensualité orientale, "Little Maggie" et ses striures électroniques. Radieux, *Percy* alterne érudition et petites blagues avant "Fixin' To Die" ou "Satan Your Kindgom Must Come Down". Un bémol : "The Rain Song" n'aura pas apporté la moindre ondée en cette soirée caniculaire. La seule limite du groupe, visiblement.

BERTRAND BOUARD

Photo Robert Gil

Pet Shop Boys

25 JUILLET, ROYAL OPERA HOUSE (LONDRES)

Première des quatre résidences dans ce lieu prestigieux pour Neil et Chris, interdits de concert parisien l'an dernier à cause de leur laser show. Le spectacle démarre fort à 20 heures pile avec "Inner Sanctum", puis plonge vers les racines avec le formidablement cynique "Opportunities (Let's Make Lots Of Money)", ode eighties au profit à tout prix. Neil arbore une tenue militaire à la Kim Jong-un pour "The Dictator Decides", "The Sodom And Gomorrah Show" brille de mille feux et "It's A Sin" est un réjouissant flashback. Les deux Boys sexagénaires accompagnés de leurs trois musiciens concluent ces 105 minutes flamboyantes avec une troupe de quarante danseurs en tenues gonflables pour "Go West" et la reprise du classique "Always On My Mind". Les Pop Kids sont toujours au top.

OLIVIER CACHIN

The Voidz

27 JUILLET, WONDER BALLROOM (PORTLAND)

Séparés par des barrières qui ont du mal à les contenir, les moins de 18 ans sont parqués sur la gauche de la scène. Les vieux, plus chanceux et une bière à la main, sont sur la droite. Julian Casablancas plaisante : *"A droite, les alcoolos. A gauche, les stoners."* JC se la joue relax. De longues pauses entre les chansons et un concert qui ne durera que 60 minutes après un généreux rappel. Le groupe joue fort, très fort. Les Voidz sont en grande forme pour débuter cette tournée de la côte Ouest. La setlist est à 70% consacrée à "Virtue", le reste à "Tyranny". Aucune surprise, si ce n'est un excellent plagiat Strokes, "Leave It In My Dreams". On reste néanmoins sur notre faim.

DANNY BOY

WITCH

1ER AOUT, POINT EPHEMERE (PARIS)

Au cœur de l'été, une chaleur torride attend le public nombreux venu écouter WITCH, acronyme de *We Intend To Cause Havoc* ou plutôt de *We Intend To Cause Harmony* comme le scande plusieurs fois ce soir Emmanuel *Jagari* Chanda, leader et seul rescapé de la formation originale. A la basse, on retrouve l'artisan principal de la résurrection scénique de WITCH, l'orfèvre pop batave Jacco Gardner. Le groupe délivre tout au long du concert son zamrock fougueux, mélange de musique traditionnelle zambienne, de heavy rock (on pense à Deep Purple voire à Black Sabbath) et de funk. Dans la fournaise, le set se termine sur un "It Feels So Good" carrément disco qui vide les spectateurs, chantant, dansant et conquis, de leurs dernières énergies.

DIMITRI NEAUX

Mystic Braves

4 AOUT, POINT EPHEMERE (PARIS)

Les murs de l'étuve du quai de Valmy transpirent déjà lorsque les élégants hippies californiens, visiblement habitués aux fortes températures, débarquent sur scène... en veste. Auteurs de trois albums lumineux et mésestimés, le quintette enchaîne ballade psyché ("You Take The Dark Out Of Me"), country surf languissante ("Trippin' Like I Do"), cavalcade western ("Born Without A Heart") mais surtout balance un raffiné "Under Control", nostalgique et aguicheur à souhait, prémices à la sortie de "The Great Unknown", son prochain disque. Enfin la timbale pour ces mélodistes garage sixties ? Une heure et demie plus tard, les fans, en nage et comblés, en sont convaincus.

MATTHIEU VATIN

Fan Zone

PAR ISABELLE CHELLEY

"Freud serait très fier"

REM

Ce mois-ci, une collectionneuse ouvre les portes de son antre et de son cerveau : Mélanie, jeune femme qui, dans le groupe de Michael Stipe, a *trouvé* sa religion.

Eté 1991. Dans son bar préféré sur une plage du Péloponnèse, Mélanie passe ses vacances à *"danser 4 fois par soir sur 'Losing My Religion'. J'avais 15 ans. Je pourrais continuer à faire ça tous les étés. Mais uniquement sur ce morceau."* **En septembre, Mélanie met le doigt dans l'engrenage fatal et achète "Out Of Time" en CD. Puis, très vite, collectionne.** *"De l'intérêt de découvrir un groupe alors qu'il a déjà sorti plein d'albums. Et de pouvoir profiter des rééditions, raretés et autres bootlegs d'occasion dans la boutique où je pouvais presque tout trouver à l'époque, l'Occase de l'Oncle Tom à Strasbourg, qui existe toujours, 25 ans après ma première visite. Une boutique de ce genre aide à vouloir accumuler, surtout au début lorsque tu n'as rien ou presque :* **'Oh tiens le single de 'Bang And Blame', la version pour les Japonais, trop bien je l'avais pas.' " Depuis, REM occupe** *"deux petites colonnes d'une cinquantaine de boîtiers et une partie de l'étagère pour les raretés et objets hors format. Et une boîte en carton avec tous les articles et autres accumulés depuis... merde, 27 ans ! Mon mec contribue à augmenter cette collection avec sagacité, d'autant qu'il est en train de devenir plus connaisseur que moi."* **Ses petites manies de collectionneuse ?** *"Ne rien jeter et garder les doubles. Si un CD est abîmé, on en a un autre. Et sinon, parler de REM par le biais d'autres sujets, de la politique à la cuisine."* **Chez Mélanie, pas de romantisme exacerbé sur la traque de la pièce rare. Elle préfère posséder plutôt que chasser le collector. "***Mon rapport de fan est très égocentré, je ne rêve pas de Michael Stipe deux fois par mois pour rien. Freud serait très fier de ce transfert."* **Et pourtant, elle se montre indulgente envers quiconque met le nez dans ses trésors, puisque la pénalité encourue est "***d'être obligé d'emprunter le disque, pour découvrir le génie de REM. J'aime bien partager, c'est mon côté bibliothécaire. Plein de gens ont une image floue d'un groupe dont ils ne savent même pas prononcer le nom, j'ai donc une mission sur la planète."* **Avant de propager la bonne parole, Mélanie a fait ses classes, en étant membre du fan club officiel pendant 15 ans.** *"La galère que c'était pour envoyer les malheureux 12 dollars aux Etats-Unis ! Je faisais la queue à la Poste pour un mandat cash international. Mais cela permettait de recevoir un vrai fanzine papier, envoyé trois fois par an et le fameux colis de Noël avec des goodies et des cadeaux : stickers, CD, poster, patch, cassette vidéo de clip (la modernité), etc."* **Grâce au fan club, Mélanie a pu voir REM enregistrer une émission live à Canal+ en 2008, son plus beau souvenir en lien avec sa passion... Jusqu'à il y a quelques semaines.** *"Alors que j'étais en vacances à New York, j'ai vu sur le compte Instagram de Michael Stipe qu'il faisait une expo dans une galerie de Brooklyn. L'inauguration avait lieu le lendemain. On y est allés, c'était superbe, intime, touchant, trash et référencé, comme j'aime. Et* **il** *était là, j'ai cru m'évanouir, j'en tremblais. Je lui ai fait dédicacer le livre. Il m'a dit, je cite :* **'Je parle français comme un caribou canadien.' " ★**

Enflammer la pinède

Les Déferlantes

7 AU 10 JUILLET, PARC DE VALMY (ARGELES-SUR-MER)

A la pointe sud du pays, le très fédérateur festival a bouclé sa douzième édition.

"Dans la programmation, il faut se faire plaisir. Moi, mon rêve c'était un jour de faire venir dans ma région, dans mon festival, ***Prodigy****."* S'il n'a pas le look d'une rock star, David Garcia, bronzage de sudiste et bermuda de plagiste, sait néanmoins comment les attirer à ses Déferlantes. Au final, il n'aura fallu au directeur du festival que douze petites éditions pour voir son rêve se réaliser. Deux ans après son premier passage, on retrouve **Lenny Kravitz** en maître de cérémonie. Accompagné d'une douzaine de musiciens, le New-Yorkais n'aura besoin que d'une poignée de titres pour enflammer la pinède de Valmy. Dans un autre style, **NTM**, tenu par un JoeyStarr des grands soirs, attise la flamme et assure la transition avec les **Proprets Of Rage** bien décidés à jouer aux pompiers pyromanes avec le public du château. Ni la fumée des joints de B-Real, ni les gardes du corps du groupe, ne parviennent à apaiser la rage salvatrice du public. Ultime cocktail molotov envoyé aux festivaliers, "Killing In The Name". Sur scène, dos à la Méditerranée, un décor futuriste postapocalyptique, surplombé de cameras de surveillance et de barbelés, semblable aux murs qui s'érigent un peu partout en Europe contre les migrants. Aussi abrasif que distrayant, **The Prodigy** comptait bien tenir en ébullition le public de vacanciers. *"La question d'évasion, de désir et la nécessité de dérailler. Ne soyez pas un touriste — vous trouverez toujours plus de danger et d'excitation si vous vous éloignez du chemin prétracé"*, avaient déclaré les Anglais dans un communiqué accompagnant la sortie de leur dernier album, "No Tourist". **Liam Gallagher** n'avait, lui, ni la tête, ni les habits d'un touriste. Malgré des températures caniculaires, le chanteur ne quitte pas sa parka et sa gueule d'enterrement. Livrant un show presque à la hauteur de sa réputation. Ne manquaient plus que **Shaka Ponk** et une victoire de la France sur la Belgique pour achever le festival et ses occupants. Match classique, où les chants de supporters sont ici des tubes repris à l'unisson comme "I'm Picky ". Assez pour faire oublier l'annulation de dernière minute de **Massive Attack** et la fin de cette douzième édition.

TEXTE & PHOTO BOBY ALLIN

Tom Morello

Guitare twang et voix blanche

Francofolies

11 AU 15 JUILLET, LA ROCHELLE

Le festival charentais pouvait compter sur l'apport de quelques talentueuses chanteuses pour assurer son renouvellement.

Avec un perfectionnisme hérité de ses années américaines, **Véronique Sanson** place en orbite haute la première soirée du festival. A la tête d'un groupe de pointures, seule ou en duo (Cherhal, Bruel, Vianney, Souchon...), elle revisite son répertoire avant d'inviter Stephen et Chris Stills pour un "For What It's Worth" d'anthologie. Le deuxième jour débute sur le beat métronomique (école Moe Tucker) de **Metro Verlaine** (plutôt Tom que Paul). Guitare twang et voix blanche, millésime 1977, trahissent les nostalgiques de la *blank generation*. Semi-pénombre et néon blanc pour le show electro classieux de **Charlotte Gainsbourg**. Servie par un groupe de rêve et une scénographie à son image, simple et sophistiquée, elle parcourt l'ensemble de sa discographie et termine sur un craquant "Lemon Incest ". Le troisième jour commence en mode *dance Flore*, prénom de la chanteuse de **L'Impératrice**, sextette parisien qui reprend l'histoire en 1978, quand Cerrone et Moroder étaient les maîtres du monde. Dans un autre registre, **Patrick Abrial** et **Bill Deraime** ravivent l'esprit des seventies, celui qui fleure bon la MJC.

Les écrasantes comparaisons qui pèsent sur ses épaules, **Clara Luciani** les rejette en bloc et donne des concerts tout en nuances, entre caresse et coup de griffe, ce qui est déjà beaucoup. Programmé l'avant-dernier jour, le prog rock orientalisant de **Bachar Mar-Khalifé** louvoie entre sabbats électriques et plages mélancoliques dédiées à son *"pays imaginaire"*. Le soir, on déguste un cocktail electro-pop-rap servi par **Jeanne Added**, **Jain** et **Orelsan**. Le planning du dimanche est allégé pour cause d'événement sportif planétaire, mais, dès 19 heures, la musique reprend ses droits avec une scintillante **Juliette Armanet**, dans un costume digne de Liberace. Plus sobre sur le plan vestimentaire, le projet **Birkin/ Gainsbourg : Le Symphonique**, qui fait voyager le répertoire de Serge depuis deux ans, porté par sa plus fidèle interprète, restera comme le moment le plus émouvant de cette 34e édition.

PIERRE MIKAILOFF

PHOTO ANTOINE MONEGIER DU SORBIER-DR

Clara Luciani

Marées humaines

Vieilles Charrues

19 AU 22 JUILLET, SITE DE KERAMPUILH (CARHAIX-PLOUGUER)

Pour son vingt-septième été, le festival breton a encore affolé les compteurs avec 280 000 spectateurs.

Ouverture bretonne avec les expérimentations Bollywood d'**Olivier Leroy**, le **No Land** d'Olivier Mellano (guitares, bagad et Brendan Perry — voix de Dead Can Dance) et la résurrection d'une légende, **Marquis De Sade**. Chacun reprend son rôle, au diapason d'un chanteur au charisme intact. Grande classe. Même génération, maturité différente pour **Depeche Mode**, setlist convenue, délivrée avec emphase et paillettes. Une prestation à l'opposé des **Négresses Vertes**, qui assurent avec naturel et spontanéité un set ensoleillé. Un peu comme **IAM**, rayonnant et authentique. **Liam Gallagher** fait le job mais écourte d'une demi-heure, quand son compatriote Damon Albarn, en mode **Gorillaz**, avec une impressionnante série d'invités et un show bluffant, plombe le planning d'autant. **Mogwai** est coiffé au poteau par **Therapie Taxi** en simultané sur la scène d'à côté. Le champ affiche complet, et **Lomepal**, dans la foulée, achève de faire déborder la jauge. La jeune scène francophone rafle la mise. **Roméo Elvis** se montre reconnaissant (*"On a des tour bus, un disque d'or... c'est grâce à vous !"*) et apaisant (*"Nous, les Belges, on n'en veut pas du tout à l'équipe de France"*). Il ne devrait pas. Le public hurle : *"On est les champions !"* à tout bout de champ, partout, tout le temps. Un public moins brassé que d'habitude, avec de nets effets de vagues générationnelles, marées humaines à contre-courant, **Véronique Sanson** et **Robert Plant** pour les uns, **Bigflo & Oli** et **Orelsan** pour les autres. **Fatboy Slim** est le seul à réconcilier tout le monde, décalé, irrésistible, idéal pour un final décomplexé ! Quelques coups de cœur collégiaux en vrac : **The Blaze**, vague de douceur électronique porté par une voix planante. **Saro** et **Leska** groupes soutenus par le festival. **Rilès**, en mode couteau suisse, un peu de beat box, de guitare, de rap, de chanson. **Angèle**, pas juste *la sœur de*, une belle personnalité pleine de ressources et de surprises. 4 jours de festival, 4 scènes, 59 concerts... Copieux !

EMMANUELLE DEBAUSSART & NONNA GOMILA

PHOTO TITOUAN MASSÉ

Liam Gallagher

Dédicace à N'Golo Kanté

Lollapalooza

21 ET 22 JUILLET, HIPPODROME DE LONGCHAMP (PARIS)

90 000 spectateurs en deux jours pour sa deuxième édition : le festival itinérant, cher à Perry Farrell, s'affiche déjà comme un incontournable rendez-vous de l'été parisien.

Avec une cinquantaine d'artistes et une programmation musclée mélangeant pointures électro, icônes de la pop culture et mastodontes rock, l'organisateur Live Nation a séduit une audience jeune, fashion et plutôt étrangère. Sur l'Alternative Stage, les premières pralines punk sont expédiées par les revenants de **Fidlar**, qui semblent surtout revenus de leurs excès. Musicien redoutable et talentueux crétin, Zac Carper, le chevelu chanteur paraît apaisé et, surtout, heureux de dépoussiérer Kurt Cobain avec une version bienvenue de "Frances Farmer Will Have Her Revenge On Seattle". Plus tard, sur la Main Stage 2, soleil de plomb et ambiance "Deadwood" avec les ténébreux **BRMC** et la grosse caisse martiale de "Beat The Devil's Tattoo". Le grisonnant Peter Hayes enchaîne les cigarettes tandis que Rob Turner, philosophe, s'interroge sur l'avenir de sa musique et dédicace sarcastiquement "Whatever Happened To My Rock And Roll" au rappeur **Lil Pump** programmé juste avant. S'ensuit la prestation toujours aussi généreuse et grandiloquente de **Kasabian**. Meighan en ours sorti d'une sieste et Pizzorno, poncho orange sur slim blanc, narines retroussées assurent le spectacle, dédicaçant à tout va : "Switchblade Smile" à N'Golo Kanté, "LSF" à BRMC avant que Tom en solo ne se lance a capella sur le refrain de "Michelle". Aussi improbable qu'efficace. Embarqués dans une gigantesque tournée mondiale, les champions du soir ne se ratent pas non plus : **Depeche Mode** est en très grande forme et Gahan en fanfaron sexy enchaîne les kilomètres comme les tubes que sont "Enjoy The Silence", "Never Let Me Down Again" et "Just Can't Get Enough". Dimanche, une imposante foule a fait le déplacement pour les vétérans de la britpop. Les Gallois des **Stereophonics** livrent un concert à l'image de leur carrière : honnête mais peu excitant avant que de grands drapeaux de Manchester City n'annoncent l'arrivée du lad en chef, **Noel Gallagher**. Entre ses trois disques solo et la poignée de reprises d'Oasis, le working class hero livre une heure équilibrée et gracieuse avant de rendre hommage aux Bleus sans les citer mais en reprenant "All You Need Is Love", avec "La Marseillaise" en intro. Enfin, **Gorillaz** avec son impressionnant spectacle son et lumière dynamite Longchamp et offre une ultime facétie lorsque Damon Albarn invite Noel Gallagher sur scène pour "We Got The Power" au grand bonheur de tous. Excepté, probablement de Liam.

MATTHIEU VATIN

PHOTO MARION RUSZNIEWSKI

Dave Gahan

Jeudi, à l'heure du pastis

Sous Les Rochers La Plage

26 AU 28 JUILLET, THEATRE DE LA MER (SETE)

Avec une programmation courageuse et convaincante servie dans un cadre exceptionnel, le jeune festival sétois risque de se faire une place au soleil.

Pour sa première édition, le nouveau venu, Sous Les Rochers La Plage, a misé sur trois groupes par soir, principalement français (cinq sur neuf) et ayant un amour en commun : la guitare. Jeudi, à l'heure du pastis en terrasse, le centre-ville se vide pour se rendre au splendide Théâtre De La Mer — grandiose arène à ciel ouvert avec vue sur les flots de la Méditerranée — pour écouter les régionaux de l'étape, **Sugar & Tiger** qui ouvrent les festivités. Didier Wampas rugit (ou braille) les chœurs en réponse à la prose pop féminine de sa compagne Florence sur les réjouissantes rengaines punk de "Car C'est Toi" ou "Comme Un Chinois". Puis, les ombrageux australiens de **RVG** et leur post-punk *verlainien* s'avère idoine pour accompagner le soleil couchant, avant la grande interrogation du soir, **Peter Doherty**. Malgré une acoustique fragile due au vent et seulement armé de sa guitare, le Libertine, aux allures de Pattenrond, livre un brillant numéro de funambule, retombe sur ses pattes avec un vibrant "Can't Stand Me Now" et un enflammé "Another Girl, Another Planet" avant de tirer la larme à l'audience sur le poignant "Albion". Vendredi, soirée tricolore avec le surprenant duo mixte guitare/batterie de **Klink Clock**, qui allie paroles naïves sur mélodies énergiques et tranchantes avant les très sérieux **Trust** et leur mur d'amplis. La situation politique n'invite guère Bernie à sourire et "Dans Le Même Sang", l'engagé dernier disque, se mêle parfaitement aux anciens titres que Nono tricote comme à la grande époque de "Paris By Night". La lune est ensuite éclipsée par la furieuse prestation des **Wampas**, à domicile. Didier *le roi*, jamais avare en bain de foule, taquine Bernie et son discours antireligieux puisque "Les Wampas Sont La Preuve Que Dieu Existe", avant d'hurler "Petite Fille" et d'inviter une cinquantaine de jeunes femmes à le rejoindre sur scène. Samedi, les *nuggets* **Mystery Lights** sonnent comme un idéal encas garage avant le plat de résistance : **The Limiñanas**. L'orchestre fuzz catalan ne semble plus avoir de limite tant sa musique explose en une prodigieuse tornade et jam exaltée, avant un final hypnotique sur "Gloria". Compliqué alors pour les appliqués **Girls In Hawaii** de passer après une telle prestation. Mais leurs mini-symphonies, très Grandaddy, se révèlent parfaites en clôture de ces trois jours oniriques.

MATTHIEU VATIN

PHOTO FLOYD RENTON-DR

Peter Doherty

Lettré et sauvage

Folks Blues Festival

27 AU 29 JUILLET, BINIC

Sans équivalent à l'heure des grosses machines mercantiles, l'irréductible festival breton fêtait ses dix ans.

Après la canicule, l'incendie du poste électrique de Montparnasse et une longue transhumance, l'arrivée à Binic est une bouffée d'air maritime dans l'été vicié. Pas seulement pour des raisons climatiques. En fait, ce festival qui fête sa première décennie ne ressemble à aucun autre. Un rassemblement gratuit, sis dans un joli port encaissé des Côtes-d'Armor, qui propose une affiche faite de groupes rock, blues (un peu) et folk (cette année, pas du tout). Les programmateurs (le tourneur U-Turn, le label Beast et l'association La Nef D Fous) activent chaque année leurs réseaux souterrains pour satisfaire un public de connaisseurs qui, lui, vit dans un monde parallèle où Eddy de Pretto, Biflo & Oli et les pintes à plus de cinq euros n'existent pas. Beaucoup de bonnes surprises au fil de ces trois soirs : **Bench Press**, formation post-punk australienne emmenée par un chanteur possédé et un guitariste brillant. **Les Lullies**, de Montpellier, ont de beaux atours (guitares Dan Armstrong et Rickenbacker, maillot des Bleus millésime Euro 96) et enquillent les morceaux sur le mode haute énergie. **Endless Boogie**, lors de ses deux concerts (les groupes jouent souvent deux, voire trois fois, au cours du festival) étire des jams psychédéliques avec grâce. Les Rennais de **Kaviar Special** (épaulés par le guitariste des Madcaps) donnent une démonstration sur la scène Pommelec, à base de morceaux stoner, glam, pop passionnants. Autres représentants bretons : **Electric Nettles**, dépositaires d'une formule évoquant sixties et Pixies qui retombe sur ses pattes. Le chanteur des Nettles enfile ensuite une cape de Panoramix, costume de rigueur pour son autre groupe, les **Druids Of The Gué Charrette**. Une incroyable cérémonie heavy rock, psychédélique, surf et, heureusement, pas du tout celtique. Le fil rouge du festival : Ian Svenonius, présent avec deux de ses projets, **Escape-Ism** et **XYZ**, donne des concerts un tantinet trop poseurs et arty. L'inverse de **Mark Porkchop Holder**, un barbu du Tennessee qui sert, en trio, de généreuses côtelettes de blues. Plus sophistiqués, **Flat Worms** et **Omni** envisagent l'affaire par un prisme plus élégant, presque trop pour le public du samedi soir qui a soif de plaisirs simples. Pour cela, il y a **White Cowbell Oklahoma**, gang hard rock canadien faussement sudiste et réellement de mauvais goût. L'intérêt du truc réside dans la présence d'une mascotte à chapeau de cowboy qui, munie d'une cowbell, d'une meuleuse, d'un lance-flammes minable, d'une tronçonneuse et de rouleaux de papier toilette assure un spectacle navrant et donc très plaisant. Enfin, le dimanche soir, **Kid Congo And The Pink Monkey Birds** donnent une fort élégante revue garage. Très peu de classiques du Gun Club, encore moins des Cramps, mais un concert à la fois lettré et sauvage du dandy latino.

BASILE FARKAS

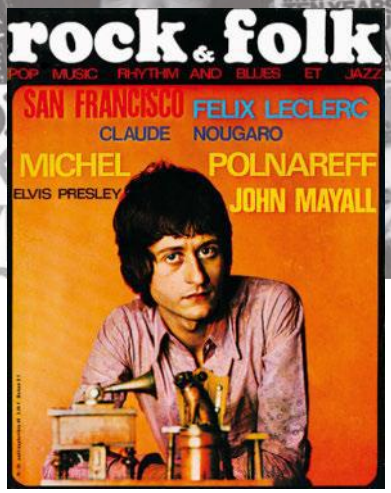
PHOTO TITOUAN MASSÉ

Paul Major, Endless Boogie

Ça ne s'invente pas

ROCK 'N'ROLL FLASH BACK

PAR CHRISTIAN CASONI

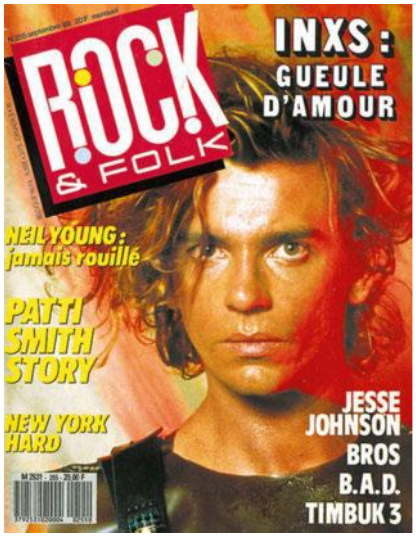


AOUT/ SEPTEMBRE 1968 R&F 020

En ce temps-là, **Baschung** s'écrivait *sch* et sans *Alain* devant. Le jeune Baschung traîne déjà trois 45 tours et donnera un bras, dix ans plus tard, pour que le monde les oublie. Les 20 000 spectateurs du *"gigantesque gala pop"* de **Zurich** ont vu, dans l'ordre : Stevie Winwood, John Mayall, des Suisses alémaniques fracasser des fauteuils, la tête d'Hitler sur écran géant, les Animals, une grosse castagne avec des képis pendant le concert de Jimi Hendrix, mais *"Burdon, c'est la folie, le show-full au maxi."* Une locution à la mode sur les radios yankees : *"**progressive rock**"*. **Michel Polnareff** n'est pas d'accord avec l'idée reçue selon laquelle *"les musiciens français swinguent comme des chaises"*. Un **lecteur** s'insurge contre le prix des instruments dont le magazine fait la réclame, *"il existe pourtant des guitares à des prix abordables, à partir de 350 F"*.

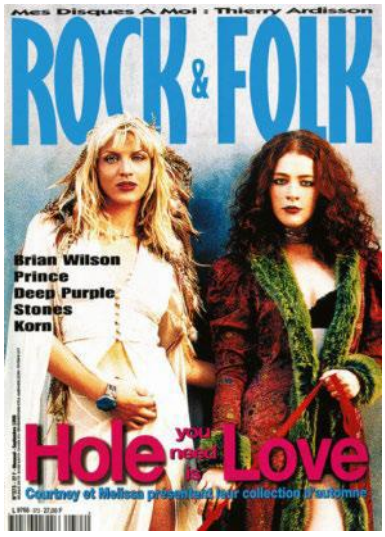
SEPTEMBRE 1978 R&F 140

Kingston, la ganja et le sport, les bidonvilles où est né le reggae, et *"des 4L astiquées comme des Cadillac"*. Au Stadium, le reporter tombe sur le seul Blanc venu écouter U Roy. Il s'appelle Johnny Lydon. Les Pistols viennent de splitter. Le calvaire de **Nada**, un groupe anglais sacrifié au festival Antibrouille de Yerres, quasiment lynché sur scène, pour rien et dans l'indifférence générale. Quelques **stars en vacances** : Jeff Beck, Mick Jagger, Graham Nash, Peter Gabriel, Joey Ramone, Leonard Cohen. Quelques hobbies pour les vacances : piloter un avion, un voilier, se pavaner en tongs, se raser le crâne, tomber le perfecto et sourire, ou tirer le museau sinistre de ceux qui ne sont pas partis en vacances. Qui fait quoi ? **Lou Reed** : moi, moi, moi. **Malcolm McLaren** : moi, moi, moi. *"**Paul Cook** a refusé d'être le nouveau batteur des Ramones."*



SEPTEMBRE 1988 R&F 255

Les parents australiens offrent à leurs garçons des guitares et des batteries avant de les perdre dans la forêt, c'est pourquoi leur rock procède toujours par fratries. Prenons **INXS** : on compte trois Farriss pour un Hutchence. Ils assurent que leur groupe durera très longtemps comme tous les groupes australiens. Gare à la page 82 : **Neil Young** grimace un sourire et prend dix ans d'un coup. Le blues est sa nouvelle tocade, le blues rend *"les gens subitement plus intéressants. [Mais] jouez un disque d'INXS et c'est la haine."* La folkeuse noire **Tracy Chapman** déboule dans un top 5 très blanc et très sidérurgique : Van Halen, Def Leppard, Guns'n'Roses, Poison. **Glenn Medeiros** fait numéro 1 chez les Anglais, *"supposés à tort gens de goût"*. Découverte inanimée près de sa bicyclette sur une route d'Ibiza, *"**Nico** est morte comme elle a vécu, étrangement"*.



SEPTEMBRE 1998 R&F 373

Réhabilitée par Milos Forman dans "Larry Flint", **Courtney Love** est plus célèbre que Madonna. *"Nommez-moi une rock star mâle digne de ce nom. Les mâles sont des idiots. 'Hey, voici mon sucre d'orge'."* Pareil le grunge, avili par le cynisme. *"C'est peut-être la faute des Anglais. Nous, Américains, on ne doit pas faire ça, on ne sait pas."* Les ultras de "***la résistance rock active***" en France se nomment Beach Bitches ou Greedy Guts. Seul Dionysos, qu'on prenait moins au sérieux que les autres, est sorti de la cave. **Deep Purple** : on échappe à la pochette de "Who Do You Think We Are", on est rattrapé par celles de "Fireball" et "Burn". Se souvient-on d'un trip-hoper nommé **Roudoudou** ? La nuit, **Prince** voit *"des anges qui dansent dans les cieux et se meuvent de façon incroyablement géométrique. C'est cela que je tente de transcrire en musique."*

SEPTEMBRE 2008 R&F 493

"On va revenir mettre des tartes parce que ça dort un peu." Mais **NTM** c'est *"de la dentelle"* comparé à ce rap juvénile et nihiliste qui s'est développé dans son sillage, parce que *"quadras, papas"*, et parce que *"l'espoir est une nouvelle marque de vaseline"*. Bref, NTM se reforme pour *"un gros truc"* à Bercy, avec aussi des guitares. Les maisons de disques agonisent, *"j'irai pisser sur leurs tombes"* (Joeystarr). Les **Damned** se contentent, eux, du Gibus. Captain Sensible se souvient qu'au début, *"les gens se bouchaient les oreilles, quand ils ne s'enfuyaient pas en défonçant la porte pour gagner du temps"*. **Blue Oyster Cult** a failli s'appeler The Santos Sisters. Bon. **Kanye West** sait vivre : *"Avoir de beaux meubles influence nos émotions"*. Film du mois : "**Martyrs**", *"le meilleur film d'horreur jamais tourné en France"*. Et "Haute Tension" ?

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

Paris est une fête, une fête d'oligarques kazakhs, oui. J'imagine le brief du joaillier : *"Quelque chose de parisien et international, moderne et intemporel, etc."* Un lieu prestigieux privatisé, ici la Monnaie de Paris, il faut toujours un bel écrin pour emballer la camelote. La clientèle d'un défilé de mode dans un soap brésilien. Les mannequins déboulent comme aux Miss France, il sort des cordes de partout, des tambours japonais sur le toit, au centre un DJ-chef d'orchestre dirige à grands moulinets un pastiche de Woodkid mâtiné de Philip Glass ubérisé (il ne suffit pas de répéter quatre accords pour *glassifier*) et du "Boléro" de Ravel, c'est grandiose et complètement nul. Ça s'appelle Prequell, une espèce de Rondo Veneziano (sans le génie de Gian Piero Reverberi, écoutez son "Carnaval Op 9/3" de Schumann, publié en 1975) qui aurait troqué la livrée de laquais pour l'uniforme de voiturier. Attention, ils sont *top priorité* chez Universal, on risque d'en baver, le bon côté, c'est que ça va procurer du travail à des musiciens d'orchestre (à condition qu'ils soient jeunes et beaux). La soirée n'est pas terminée. Une deuxième scène s'ouvre ensuite et Gloria Gaynor apparaît. Son groupe assure, elle-même est impressionnante de présence et d'énergie, il y a juste un truc bizarre : aucune basse, pas même jouée à la main gauche au clavier. Pour du disco ça la fout mal, tout ce fric dépensé et ils ne peuvent même pas se payer un bassiste.

Aux Francofolies, ce qui frappe c'est l'amabilité générale, même les relous y sont sympathiques. L'équipe technique arpente la grande scène comme les chiens jaunes le pont d'envol du porte-avions Charles de Gaulle. En 5 minutes chrono ils parviennent à faire disparaître un orchestre symphonique. Il y a d'autres magiciens, ce sont les vedettes comme Jain qui réussissent à hypnotiser le public avec une bande-son en playback. Difficile ensuite de jouer à la main, les faux *live* de Nulle Part Ailleurs ont habitué nos oreilles à cette perfection factice. *"Je m'appelle Eddy de Pretto et je suis sur tous les réseaux sociaux."* Ainsi parlait le poète, qui achève son concert. Amen. Finalement, le plus organique, c'est Orelsan, avec son groupe qui envoie la purée. Sur le parking, à perte de vue, des bus de tournée double étage moteur allumé, pour faire marcher la clim. Si Guillaume Pépy n'avait pas saccagé le rail en France, et un certain ministre de l'Economie recréé la troisième classe avec ses autocars, il ne serait pas nécessaire de prendre l'avion pour aller à Luchon, et les mêmes inconséquents nous feraient moins la leçon avec le changement climatique.

"If You Give Enough", des Lemon Twigs. Je ne sais rien d'eux, j'avais vu une photo, ils me paraissaient un peu trop stylés, il m'a suffi d'écouter cette chanson (merci Pierre J) pour oublier tous mes a priori : musique parfaite, arrangements haute gastronomie et voix royale. Colin Blunstone, Caravan, Hatfield And The North : il y a des milliards d'ingrédients de cet acabit dans cette chanson, qui aurait pu être faite à l'identique il y a 45 ans, et en même temps elle n'existait pas jusqu'à maintenant, un peu comme "It Ain't Over Till It's Over" de Lenny Kravitz, c'est presque mieux que ce que ça évoque. Oh et puis il y a assez de trucs moches comme ça dans la vie, on ne va pas se la gâcher parce que cette fille sublime ressemble à Ava Garner.

Les chers Jérôme Laperrousaz, Jac Berrocal, Jack-Alain Léger, Vigon, Marc Zermati, Richard Pinhas, Jean-Pierre Kalfon, Michel Peteau et Mickey Baker, mais aussi Jacques Thollot, Jef Gilson, Barney Willen, Ivan Jullien, Francis Moze, Ghérasim Luca, les disques Chandar, Pierre Lattès, Jacques Pasquier, Alan Jack, Claude Olmos, Bazooka, la boutique Le Discobole : ils sont tous, et bien d'autres, dans "La France Underground" (Rivages, 23€), de Serge Loupien (merci Cyril). A quand le doc sur Public Sénat ? Cette histoire musicale de la Cinquième République à travers ce qu'elle a engendré de mieux (à l'exception de Pierre Conty et ses *tueurs fous de l'Ardèche*, qui n'étaient pas, hélas, un groupe de free-rock façon Etron Fou) devrait être au programme scolaire. Loupien remet tout en perspective, le contexte politique, social, il est aussi précis, exhaustif et exact que passionnant. Gloire à lui d'avoir écrit ce livre fantastique qui permet aussi de voir à quel point Deleuze et Lacan ont fait des dégâts chez des musiciens surdoués comme Bernard Lubat, victime de la déconstruction comme d'autres de l'acide. Pendant une décennie le slogan *musique gratuite pour le peuple* a bien saboté les concerts, transformés en terrains d'activités pour les forces de l'ordre et les autonomes. Les mêmes estimeront il y a quinze ans qu'un euro pour un morceau de musique c'est trop cher, tout en trouvant normal de claquer 1 million pour une chaise Jean Prouvé escamotée à une école du Cameroun. L'an dernier Laperrousaz avait montré la première heure de son "Amougies Music Power", qu'il avait tourné avec Jean-Noël Roy à l'automne 1969. L'engagement sur scène y est impressionnant, à mille lieues des lieux communs *cool* sur le psychédélisme et le jazz. On sent déjà, six semaines avant Altamont, quelque chose de noir, qui préfigure ces années 70 qui ne ressemblaient pas à la pub Boursin que certains reconstituent aujourd'hui. Le goût de Jean-François Bizot et d'Actuel pour les festivités tristes, avec échassiers et cracheurs de feu, est déjà là, la rigidité de Zappa également, qui peine à entrer dans l'univers de Pink Floyd lorsqu'il se joint à eux. Un dernier flash : le regard canaille de Keith Emerson quittant la scène après un invraisemblable numéro d'avaleur de sabres avec son L100.

"Vous n'allez pas me croire mais j'aime le rap." Balladur avait déclaré ça il y a 25 ans, lors d'un safari à Mantes-la-Jolie. Finalement on ne l'a pas cru mais moi aussi j'aime le rap d'ici : Vald, Klub Des Loosers, JP Manova ("Is Everything Right", clip des clips), MC Jean Gab'1 ("Viens"), Kamini ("La Bagarre", chef-d'œuvre). Jacques Wolfsohn, qui s'y connaissait en castagne, disait qu'avant les rappeurs c'étaient les accordéonistes qui pouvaient se montrer les plus imbéciles dans la hargne, poussant la compétition et le bling jusqu'à se vanter de payer plus d'impôts que leurs rivaux. Après le clash Aimable-Verchuren et Biolay accusant Grégoire de lui avoir piqué le refrain des "Feuilles Mortes", le catch à onze Booba-Kaaris, artistes martiaux. On est bien d'accord, on s'en *bat les couilles*, pour rester dans le vif du sujet, même si le mal-être des protagonistes est palpable : derrière leur beauferie, leurs démonstrations de virilité sous anabolisants, leur tendance à déléguer dans l'affrontement (les Italiens disaient : *"Trois gardes du corps, ça fait quatre morts."*) et leur chicore pas super efficace (ils s'en sont surtout pris à des flacons de parfum) on sent de gros questionnements, une forme de puberté tardive qui devrait alerter. Tiens, à propos, cette nuit j'ai rêvé qu'Alain Delon avait ouvert un restaurant, il faisait le service en kimono. Si vous avez une idée de ce que ça peut bien vouloir dire, merci d'écrire au journal, qui transmettra.

Photo Bruno Berbessou

woodbrass.com
music instruments

DU 1ER JUIN AU 31 AOÛT

ROCK ON
Le jeu de l'été

17 000 € d'équipement musical à gagner !

1ER PRIX :
UN SYSTÈME DE DIFFUSION BOSE L1
D'UNE VALEUR DE 2899€

2ÈME PRIX :
UN PIANO NUMÉRIQUE YAMAHA CSP150
D'UNE VALEUR DE 2619€

3ÈME PRIX :
UN CONTRÔLEUR PIONEER DJ XDJ-RX2
D'UNE VALEUR DE 1699€

INSCRIPTION GRATUITE SUR WWW.WOODBRASS.COM/ROCKON

BOSE · YAMAHA · Pioneer DJ · Roland · TAMA · Ibanez · Custom Eagletone · Eagletone · audio-technica · ZOOM · Blackstar · rockfolk · SENNHEISER · Soundcraft

ON NE PLAISANTE PAS AVEC LE GOÛT*

* Les moines de l'abbaye d'Affligem approuvent encore aujourd'hui avec soin la recette d'Affligem Cuvée Tripel.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

SERVICEPLAN H Entreprise RCS Nanterre 414842362